



BRILL

Sur la légende d'Uguz-khan en écriture ouigoure

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 27, No. 4/5 (1930), pp. 247-358

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526947>

Accessed: 03/02/2011 11:26

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

SUR LA LÉGENDE D'UTUZ-KHAN EN ÉCRITURE OUIGOURE

PAR

PAUL PELLIOT.

[Dr. RIZA NOUR رضا نور, *Oughouz-namé, épopée turque*, transcription en lettres phonétiques, notes, traduction française, texte en ture de Turquie, facsimilé, Alexandrie, Soc. de public. égyptiennes, mai 1928, in-8, 64 pages et 4 planches; 20 francs.]

La riche bibliothèque de Charles Schefer renfermait un manuscrit incomplet de 21 feuillets (42 pages), en écriture ouigoure, qui contenait l'histoire légendaire d'Uγuz-khan, ancêtre éponyme des Turcs Uγuz; ce manuscrit est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, Suppl^t ture, 1001 ¹⁾; Radlov a donné le facsimilé de huit pages en

1) Le manuscrit, incomplet, n'a pas de titre; celui d'*Uγuz-nāmūh* adopté par le D^r Riza Nour est commode, mais arbitraire; l'*Uγuz-nāmūh* dont le D^r R. N. signale des mentions (pp. 5—6) semble différent du présent ouvrage, comme d'ailleurs le D^r R. N. le dit lui-même. Dans son *Cat. de la coll. de mss. orient. arabes, persans et turcs formée par M. Ch. Schefer* (Paris, 1900, in-8, p. 151), M. E. Blochet a décrit le mss. comme suit: "Livre d'Oghouz en ture oriental écrit en caractères ouigours ou mongols; fragment dans lequel se trouve exposée la descendance d'Oughouz, le nom de ses fils et petit-fils et l'invention de leurs armoiries. XVI^e siècle. 21 feuillets. 19 sur 13 centimètres." Si M. Blochet, à défaut du mss. lui-même, avait lu le déchiffrement et la traduction qui en ont été publiés par Radlov en 1891, il aurait pu donner une analyse moins erronée; le mss. ne nomme aucun petit-fils d'Uγuz-khan, et il n'est question d'armoiries nulle part. Pour ce qui est de la date du mss., j'en parlerai à la fin du présent travail.

1890 ¹⁾, puis une transcription ouigoure et une traduction allemande complètes des 42 pages en 1891 ²⁾; une version russe de 1893 est entièrement conforme à la traduction allemande de 1891 ³⁾.

Le D^r Riza Nour a connu ces travaux de Radlov, mais a estimé à bon droit qu'ils laissaient encore beaucoup à faire. La transcription de Radlov en caractères ouigours n'est pas toujours fidèle; sa traduction, souvent assez libre, est dépourvue de notes. On ne peut donc que savoir gré au D^r Riza Nour d'avoir appelé à nouveau l'attention sur ce monument fort intéressant et assez énigmatique.

Énigmatique, il le demeure même après la nouvelle publication. L'éditeur y voit le plus ancien monument de la littérature turque, ce qui paraît bien exagéré. Je tiens au contraire le tout pour de date assez basse, mais, avant d'en indiquer quelques raisons, et sans prétendre à donner ici plus que des notes qui pourront servir à l'édition définitive du texte ⁴⁾, je voudrais préciser ou rectifier dans bien des passages les versions de Radlov et du D^r Riza Nour; il sera plus facile de dégager ensuite certaines conclusions.

1) *Kudatku Bilik, Facsimile der uigur. Handschrift der K.K. Hofbibliothek in Wien*, S^t Pétersbourg, 1890, in-fol., XIII + 200 pages.

2) *Das Kudatku bilik des Jusuf Chass-Hadschib aus Bälasagun*, 1^{re} partie, S^t Pétersbourg, 1891, in-fol., aux pages x—xiii et 232—244.

3) *K voprosu ob Uigurakh*, suppl^e au t. 72 des *Zapiski* de l'Ac. des Sc. de S^t Pétersbourg, n^o 2 [1893], aux pages 21—28.

4) Il faudrait, avant de l'entreprendre, refaire minutieusement d'après l'original tout le déchiffrement; les facsimilés publiés ne sont que partiels et trop indistincts pour permettre dans bien des cas les vérifications. Naturellement cette édition définitive, basée sur un manuscrit que je tiens pour tardif et qui est en tout cas très fautif, demandera à l'éditeur de longues discussions, et le résultat sera toujours dans une certaine mesure un compromis entre les leçons incorrectes et incohérentes du manuscrit et ce que la linguistique turque paraîtra imposer. Dans une écriture qui ne distingue pas entre -*g*-, -*γ*- et -*'*-, entre *t* et *d*, entre -*s*- et -*z*-, entre -*a*-, -*s* et -*z*-, entre *o*, *ö*, *u*, *ü*, et qui confond en outre constamment *a* (*ä*) avec *i* (*i*), il est bien évident qu'il ne peut s'agir d'un déchiffrement et d'une transcription en quelque sorte mécaniques. En ce qui concerne mes remarques, bien que la plupart m'aient été suggérées par la simple lecture des déchiffrements de Radlov et de M. Riza Nour, je me suis reporté au manuscrit dans tous les cas.

I, 1—2:*bolsun-γ̄il täp tädilär. Anung angγu-su ušbu turur*, “...qu’il soit..., dirent-ils. Voici son image”. Tout ce qui précède manque; nous n’avons que le verbe final à l’impératif. Mais l’“image” annoncée par une phrase du texte (laquelle est simplement ici la légende de la miniature) représente un bœuf. Un bœuf intervenait donc à ce moment, qui est celui de la conception d’Uγuz-khan. Si nous remarquons qu’ensuite, dans II, 3, la description physique d’Uγuz brusquement adulte commence par nous apprendre qu’il avait les pieds d’un bœuf, il ne sera pas interdit de supposer que la légende n’attribuait pas au bœuf, dans les origines d’Uγuz-khan, un rôle purement épisodique. Le mot que tout le monde a traduit par “image”, “portrait”, est nouveau. Radlov l’a introduit dans son dictionnaire (I, 186), d’après ce texte-ci, sous la forme *añu* (*angu*), qui est fautive; le manuscrit écrit une fois *angayγu* (I, 1), une autre *angγu* (VI, 3; très lisible comme on peut le voir sur la planche de M. R. N.); il s’agit évidemment d’un substantif verbal en *-γu*, et la forme correcte semble être *angγu* nettement donné dans V, 8 (de *ang-*, “se rappeler”?; cf. aussi *angar-* et *angil-* d’Ibn Muhannā, dans *Zap. Koll. Vost.*, III, 230).

I, 3—4: *Aï-qayan-nung közü yarap butadı; erkäk oγul toγurdı*. Le mss. a sûrement *yarap*, mais ce peut être une faute. M. R. N. a lu *yarıp* et compris: “Les yeux de la reine Aï lui firent mal; elle a enfanté; elle a mis au monde un enfant mâle”. En note, M. R. N. dit que *yarı-* est équivalent à l’actuel *ayrı-*, “avoir mal”; il ajoute que, de nos jours encore, la sensation de douleur aux yeux est considérée comme un des signes de la grossesse et que par exemple, en osmanli, *ilk göz ayrısı*, “la première douleur des yeux”, signifie “la première grossesse”. Par contre Radlov a lu *yarap*, et traduit par “ont brillé”; deux fois par la suite le manuscrit emploie, à propos de femmes enceintes qui vont accoucher, le seul

mot *yarudî* (VIII, 3, et X, 4); dans les deux cas, Radlov a ajouté *közi* devant *yarudî* et traduit à nouveau par “ses yeux ont brillé”; M. R. N. a adopté l'addition de Radlov, mais traduit à nouveau par “ses yeux lui firent mal”. Mais il me paraît impossible de ramener phonétiquement *yara-*, *yari-* ou *yaru-* à *ayri-*; par ailleurs il ne va de soi ni que des “yeux qui brillent” soient un indice suffisant d'un accouchement prochain, ni qu'on ait le droit d'ajouter arbitrairement deux fois *közi* (on attendrait d'ailleurs plutôt *közü*) devant *yarudî*. On pourrait lire naturellement aussi bien *yärâp*, *yärîp* ou *yärûp* que *yarap*, *yarîp* ou *yarup*, puisque l'écriture ne distingue pas entre ces formés. Il y a un verbe *yâr-* et *yâri-*, qui signifie “avoir du dégoût pour”, et dont le substantif dérivé *yârik* désigne les dégoûts alimentaires d'une femme enceinte. A moins d'une image spéciale et attestée ailleurs qui donnerait à *yaru-*, “briller”, le sens secondaire d'“accoucher”, une explication par *yâri-*, sans être bien probable, n'est peut-être pas exclue¹⁾. Quant au reste de ce membre de phrase, il demeure obscur. La lacune qui précède ne permet pas d'expliquer pourquoi une femme porte le titre de *qayan* et non de *qatun*; il est toutefois vraisemblable que *qayan* (= *qa'an*) soit écrit ici de façon archaïsante pour *qan*, “khan”, et que ce titre soit employé ici à propos d'une femme

1) M. Deny me dit qu'il existe en osmanli une expression *gözün aîdîn (olsun)*, “que ton oeil soit lumineux”, pour annoncer à un père qu'il lui est né un fils (non une fille). Dans notre texte, les yeux brillants paraissent indiquer un accouchement seulement prochain, et en tout cas la comparaison des trois passages implique bien qu'il s'agisse des yeux de la mère et non de ceux du père. Mais il n'est pas impossible qu'il y ait cependant quelque analogie entre les deux expressions; peut-être considérerait-on l'éclat des yeux de la femme au terme de sa grossesse comme l'indice qu'elle allait mettre au monde un enfant mâle. Pour un autre cas d'hésitation possible entre *yâr-* (*yâri-*) et *yaru-*, encore que là aussi *yaru-* soit vraisemblablement la leçon correcte, cf. J. Deny, *A propos d'un traité de morale turc*, dans *Rev. du monde musulman*, 1925, p. 203. En faveur de l'explication par *yaru-* dans notre texte, on pourrait encore faire valoir secondairement que, d'après Kâşyari, *yaru-*, accompagné de *yaşu-*, signifie “se réjouir” (*yarudî yaşudî*; cf. Deny, *ibid.*, 203; Brockelmann, 80; la traduction de Malov, *Zap. Koll. Vostokov.*, III, 245, par “s'éloigner”, “se cacher”, repose sur quelque méprise).

selon le même usage d'où est sorti le titre de *hānim* خانم pour les princesses et les dames des Turcs de Crimée et du monde osmanli. Reste enfin le mot "butadi". Contrairement à l'usage de l'écriture ouigours ancienne, le manuscrit ne note pas la mouillure des voyelles labiales en première syllabe (sauf dans deux cas que je discuterai plus loin); on peut donc lire indifféremment *butadi* ou *bütädi*. Radlov n'a pas tenu compte du mot dans sa traduction. M. R. N. a lu *butadi* et a traduit par "elle a enfanté", ajoutant en note que *buta* signifie "enfant" et *buta-* "enfanter"; ces sens me sont inconnus (*bota* signifie un "jeune chameau"; *buta-* signifie "se ramifier"; pour un sens douteux du causatif *butat-*, voir *T'oung Pao*, 1914, 230; cf. en dernier lieu Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz nach Mahmūd al-Kāšyarī's Dīwān luḡāt at-Turk*, Budapest et Leipzig, 1928, in-8, p. 45) ¹⁾. Je n'aboutis à rien de bien précis pour ce passage et ai voulu seulement en souligner les difficultés.

I, 5: *oşol oşul-nung önglügi ċirayī* ²⁾ *kök erdi*; "la couleur du visage de ce garçon était bleue" (Riza Nour); "le visage de ce garçon était bleu" (Radlov). En note, M. R. N. dit que *önglüg* est

1) Kāšyarī (Brockelmann, 45) indique, pour "jeune chameau", *botu* (et une fois *botuq*); M. Brockelmann a transcrit *butu* et *butuq*, mais c'est *bota* (et non *buta*) que Radlov enregistre et que j'ai toujours entendu pour ma part au Turkestan chinois; *bota* ne se confond pas au Turkestan chinois avec *buta*, "jeune pousse" (surtout attesté dans d'autres dialectes; mais on trouvera les deux mots côte à côte par exemple dans Shaw, *Vocabul.*, 47). On a fait état parfois de *buta*, "enfant", en ċaghatai; cf. par exemple Z. Gombocz, *Die bulgar.-türk. Lehnwörter in der ungar. Sprache*, 213; mais c'est sur la foi d'un distique ċaghatai où, en écriture arabe, on a بوتام (cf. Pavet de Courteille, *Dict. turc-oriental*, 161; Budagov, I, 272). Vambéry et Budagov ont vocalisé en *butam*; je puis garantir qu'au contraire la prononciation du Turkestan chinois est *botam*, et que c'est là un terme de caresse pour dire "mon enfant", littéralement "mon petit chameau". C'est vraisemblablement par quelque confusion que بوتام *botam* est en outre donné par Pavet de Courteille (p. 162) comme un mot indépendant signifiant aussi "jeune chameau". L'emploi hypocoristique de *bota* dans *botam* a été omis dans le dictionnaire de Radlov.

2) Le manuscrit a en réalité *ċarayī*, aussi bien ici que dans XXXIV, 3; mais il n'est pas douteux que cette orthographe soit fautive.

formé de “*eun*” (= *öng*), “côté droit, ou bonheur, ou devant”, mais les deux premiers sens sont ceux de *ong*, non de *öng*; *önglüg* signifie en principe “qui a une couleur”, “qui a la couleur de”, mais aussi “ce qui est en avant”, et par suite ici le visage. Reste *čirayï*, dont M. R. N. paraît faire ici un mot signifiant “couleur”, encore que la construction grammaticale ne se prête pas à sa traduction. Radlov, qui n’a pas tenu compte de *čirayï* dans sa traduction, le fait entrer en ligne de compte dans son *Dictionnaire* (I, 1207), où il cite cette phrase de notre texte et la traduit par “Das Antlitz dieses Knaben war wie eine Fackel”. Radlov a donc vu dans *čirayï* la forme possessive de *čiray*, “lampe”, mais, renonçant à faire admettre qu’un visage pût être “bleu” comme “une lampe”, il a supprimé le mot “bleu” dans cette seconde traduction. C’était sagesse, car, dans un autre passage (XXXIV, 3), il est question de gens dont il est dit que *il-kün-lär-i ning önglügi čirayï qap qara turur*, et on admettrait difficilement qu’on pût être soit “bleu”, soit “tout noir”, mais toujours “comme une lampe”. En réalité, nous avons affaire dans les deux cas à une expression double dont les deux termes, synonymes, ont tous deux la forme possessive de la troisième personne, et *čirayï* n’est pas la forme possessive de *čiray*, mais de *čiraï*, “visage”. Cette forme est d’ailleurs intéressante. On sait que, malgré notre indication usuelle d’une voyelle finale dans un mot comme *čiraï*, son dernier élément est en réalité une semi-voyelle (que j’ai proposé autrefois de rendre par *-y*); c’est pourquoi la forme possessive n’en est pas **čiraï + sï*, mais *čiray + ï*, donc *čirayï*. Mais, dans les prononciations de nombreux dialectes turcs et mongols, les semi-voyelles intervocaliques, et les sonores intervocaliques devenues spirantes, tendaient à passer à un simple hiatus que, dès le XIII^e siècle, l’écriture ouïgouro-mongole, pour le mongol, rendait régulièrement par un *-γ-* pris en valeur de *-’-*; je considère que c’est le même cas ici en turc et que *čirayï*, dans les deux passages,

représente *čira'i* < *čirayï*; nous verrons plus loin un autre exemple aussi net avec le mot signifant "eau". Sur *čiraï*, cf. W. Bang, *Türk. Lehngut im Mandschurischen* (*Ungar. Jahrbücher*, IV, 18).

I, 6: *Közläri al sačlarï qašlarï qara erdilär ärdi*, "ses yeux [étaient] rouge-vif¹⁾, ses cheveux et ses sourcils étaient noirs". M. R. N. a lu le dernier mot *artï*, en l'idenfiant à *artïq*, "extrêmement"²⁾, et en le rattachant à la phrase suivante; mais il n'y a pas de doute qu'il faille voir en *ärti* (ou *ärdi*) une légère variante orthographique d'*erdi*; la formule *erdilär erdi* revient constamment dans le texte. Radlov et M. R. N. ont traduit: "Ses yeux, ses cheveux et ses sourcils étaient noirs", mais c'est laisser de côté le mot que tous deux ont lu *yal* (ou *yäl*). Le seul mot auquel on pourrait songer, *yal*, "crinière", ne se dit que des animaux, et d'ailleurs le présent manuscrit l'écrit toujours *čal* = *jal* (je reviendrai plus loin sur ces prononciations). Et surtout, comme on peut le voir sur la planche où M. R. N. a donné le facsimilé de ce premier feuillet et comme l'examen du manuscrit lui-même le confirme, le texte porte *al* et non *yal*; on hésiterait davantage à faire dire au texte qu'Uγuz, donné comme très beau à sa naissance, et qui avait la bouche rouge-feu et les sourcils et cheveux noirs, avait en même temps les yeux "rouge-rubis", si toute son apparence, quand après quarante jours il fut devenu adulte, ne devait être celle d'un homme-bête assez monstrueux³⁾.

1) Il n'y a pas à s'étonner que le verbe "être", *erdi*, ne soit pas répété après *al*; le texte offre, à deux autres reprises, des énumérations analogues de trois termes et où le verbe "être" est omis après le second d'entre eux (IX, 3—5; XXVIII, 6—8).

2) Ce dernier mot se rencontre dans II, 1, mais il y est écrit *artaq*, et non *artïq* comme Radlov et M. R. N. l'ont lu; *artaq* peut aussi bien représenter la forme ouigoure *artuq* que la forme *artïq* des autres dialectes.

3) Le mot *al*, "rouge vif", existe dans la plupart des dialectes turcs, et est attesté déjà dans le *Qutadγu bilig* (cf. le dictionnaire de Radlov, I, 350) et chez Kāšγarī (Brockelmann, p. 6, au sens de "brocart de couleur orange"), mais, pour autant que je

I, 7—8: *yaqši nabsikilär-dän körüklügräk erdi*¹⁾; “il était plus beau que les meilleurs” (Radlov); “il était plus beau que les plus beaux des hommes” (M. R. N.). Le sens est naturellement: “Il était plus beau que les bons *nabsiki*”, et *nabsiki* (= *navsiki*?) est simplement le mot ouïgour que le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes a enregistré sous la forme *naivasiki*, au sens de “dieux”, “génies” (𐰽𐰺𐰍 *chen*). M. F. W. K. Müller (*Uigurica* II, 83) a considéré *naivasiki* comme emprunté au moyen persan *nēv-vāχšēg*, “bon génie”; on a en effet *vāχšēg* seul en ouïgour; aux exemples que j’en ai donnés dans *T’oung Pao*, 1914, 255, on peut ajouter *tīši erkäk qut vakšäg-lar* de *Suvarṇaprabhāsa*, éd. Radlov et Malov, 425¹⁻²; *erkäk tīši qut vaχšēg-lar*, *ibid.*, 684²⁰; *qutlar uaxšiklar* de von Le Coq, *Türkische Manichaica aus Chotscho. III*, 34¹¹; *qut vakšiklar* dans W. Bang et A. von Gabain, *Türk. Turfan-Texte. III*, 20¹⁷⁰ et 31 [le “Buddha Wahšēg (?)” indiqué dans la partie imprimée du dictionnaire ouïgour de Radlov, col. 118, est par contre une mauvaise restitution; il s’agit des 37 *buda-bakšik*, c’est-à-dire *bodhipakšika*]. Mais, en fait, je crois qu’il faut retrouver dans *naivasiki*, au lieu du moyen persan *nēv-vāχšēg*, le sanscrit *naivāsika*. Le mot *naivāsika* signifie au propre “qui habite”, et désigne par exemple le *bhikṣu* qui “habite” dans un temple; cf. la *Mahāvvyutpatti*, éd. de Kyōto, n° 8745, et le dictionnaire tibétain de Sarat Chandra Das, p. 1080 (où *naivālika* est à corriger en

sache, n’a pas été signalé dans le turc de l’Orkhon; il existe aussi en mongol et a passé dans le russe *alyi*. Mais il est également bien connu en persan, écrit ج̇ *āl*. M. H. S. Nyberg (*JA*, 1929, I, 295) ramène le persan *āl* à un ancien iranien **āla*-, et ajoute que, “sans aucun doute”, c’est là le même mot que le sanscrit *āla*, “arsenic” et “fard”. M. Nyberg n’a pas fait allusion à la présence de *āl* dans les langues altaïques, et il est peut-être allé un peu loin en admettant “sans aucun doute” l’identité du sanscrit *āla* et d’une forme iranienne **āla*- qui n’est encore qu’une restitution. Je n’en tiens pas moins ses solutions pour vraisemblables; *āl* (*āl*) serait alors à joindre aux emprunts anciens faits par les langues altaïques à l’iranien.

1) Le mss. a fautivelement *körüklügrük yrđi*.

naivāsika). Mais *naivāsika* a dû désigner aussi une catégorie d'êtres divins. Dans le *Divyāvadāna*, 390⁴, *naivāsikā* est employé pour une divinité qui "habite" dans un arbre. Les *naivāsika* sont mentionnés auprès des *yakṣa* et des *amanuṣya* dans le *Śaktisūtra* (Hoernle, *Manuscript remains*, p. 45). Un texte tokharien nomme côte à côte les dieux et les *naivāsika* (cf. H. Lüders, *Weitere Beiträge zur Gesch. u. Geogr. von Ostturkestan*, dans *Sitz. d. pr. Ak. d. W.*, Ph.-hist. Kl., 1930, 30). Je pense que *naivāsika* avait pris le sens de "divinité protectrice d'une région" et que c'est dans ce sens là qu'il a passé en ouïgour; c'est là un développement sémantique très naturel si on se rappelle que *nivāsika* et *nivāsin*, "habitant à", étaient fréquemment employés, par la force des choses, à propos des divinités qui habitaient un lieu donné (cf. par exemple le catalogue des *yakṣa* de la *Mahāmāyūrī* dans *JA*, 1915, I, 53, 57, 58; ou encore *Divyāvadāna*, 209⁷⁻⁸). Dans le *Divyāvadāna* (p. 434), il est question du *yakṣa* *Damṣṭrānivāsin*. M. Przyluski (*La lég. de l'empereur Açoka*, 305) a interprété ce nom par "celui qui habite près de la dent", mais en faisant remarquer que l'*A-yu wang king* l'a traduit par "celui qui garde la dent du Buddha"; le traducteur chinois n'a probablement tort qu'en apparence, et on saisit là sur le vif la liaison entre le sens d'"habiter" un lieu et celui de le "protéger"; par ailleurs, je ne veux pas examiner ici si, dans ce nom, *damṣṭrā* signifie une "dent [du Buddha]" quelconque, et ne joue pas le rôle d'une sorte de nom de lieu rendu célèbre par la relique d'une dent du Buddha.

I, 9: *Uyuz-ni ičib*, "ayant bu le premier lait". Le mot que M. R. N. transcrit ici *uyuz* signifie le "premier lait après l'accouchement". Dans son Dictionnaire, Radlov a donné le mot sous les formes *ayuz* (I, 173; osm., *jaγ.*; cf. de même *أُيُز* *ayuz* dans Ibn Muḥannā, éd. Melioranskii, 069), *ūz* (kaz.; mentionné sous I, 173,

mais omis à sa place alphabétique; cf. aussi Budagov, I, 162), *uwuz* (krm.; mentionné sous I, 173, mais omis à sa place alphabétique), *uyus* (ouig., I, 1620, avec renvoi au présent passage; lire *uyuz*), *ūs* (com., I, 1743; le *Codex Comanicus*, éd. Kuun, p. 131, a en réalité “*ous*” pour le persan comme pour le turc, et ni la forme ni le sens ne me semblent assurés); cf. aussi le mongol *uyuraq* ou *uyuruq*, de même sens, et Poppe, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1927, 1017¹⁾. Ni Radlov ni M. R. N. n'ont relevé ce qui me paraît presque évident. S'il est fait mention ici du “premier lait” (*uyuz*) que le futur Uγuz-khan boit seul pour ne vouloir ensuite que des aliments carnés et des boissons fortes, c'est que la légende rattachait à ce “premier lait” le nom même d'Uγuz-khan. Les textes de Rašīdu-'d-Dīn et d'Abū-'l-Ghazī ont déformé la tradition dans le sens islamique, mais eux aussi ont gardé le souvenir du lait qu'Uγuz-khan se refusait à prendre, et qui a donc bien dû jouer un rôle précis dès le récit encore plus ancien qui ne nous est pas parvenu. M. R. N., sans voir l'explication sous-jacente du nom d'Uγuz-khan, lit cependant *uyuz* pour le “premier lait” et aussi dans le nom du prince; Radlov adopte *uyuz* dans le premier cas, “Oγuz” dans le second (Dictionnaire, I, 1017). Il va sans dire que, puisque Uγuz-khan est le souverain éponyme, si on adopte Uγuz-qayan comme forme vraiment ancienne, il faudrait également, en principe, parler des Toquz-Uγuz (Toγuzγuz), et non des Toquz-Oγuz comme nous le faisons généralement. En abandonnant la forme Oγuz-khan, je renonce, au moins provisoirement, à une autre explication d'Oγuz que j'avais proposée à titre d'hypothèse dans le *T'oung Pao* de 1914,

1) L'exemple le plus ancien du mot en turc est fourni par Kāšyarī qui écrit ^وا^وز *ayuz*, et enregistre aussi l'adjectif ^وا^وز^ل *ayuzlaw* (cf. Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 5); mais cette orthographe, où le -z ne peut guère être qu'une prononciation dialectale, n'est pas décisive non plus pour la voyelle initiale soit en turc commun, soit même en dialecte ouïgour. La question des z en turc ancien devra d'ailleurs être reprise; cf. provisoirement ma remarque de *T'oung Pao*, 1929, 215, n. 3 *in fine*.

p. 257, et bien qu'elle ait eu l'approbation de M. Bang (*Keleti Szemle*, XVII, 198) et, semble-t-il, de M. Brockelmann (*Mitteltürk. Wortschatz*, p. 126). Par là même, j'admets également, jusqu'à preuve contraire, 1^o que l'explication du nom d'Uγuz-khan par "uyuz", "premier lait", est bien un trait non seulement ancien, mais primitif, de la légende; 2^o que la prononciation uyuz (et non *oyuz) du mot signifiant "premier lait", qui semble garantie par l'ensemble des dialectes turcs et par le mongol, était bien aussi celle du mot chez les "Toγuzγuz" ¹⁾. Tout ceci n'en reste pas moins assez aléatoire, et Kāšγarī par exemple, qui écrit ayuž pour "premier lait", donne اُغُشْ اُغُشْ oyuš (ou uyuš?) pour "clan", "tribu", et اُغُزْ Oγuz (ou Uγuz) pour le nom tribal ²⁾.

II, 1: yig ät aš sörmä tilädi ³⁾; "..., ganz allein Fleisch, Speise

1) Il ne serait plus nécessaire de dénoncer la vieille erreur d'Erdmann (*Temudschin der unerschütterliche*, 88), qui explique Uγuz par öküž, "bœuf" (ceci n'a rien à voir avec le rôle que j'ai prêté au bœuf plus haut), si elle n'avait été reprise par N. A. Aristov dans la *Živaya Starina*, VI (1896), 418—419. Les hypothèses de M. Maksoudoff (*JA*, 1924, I, 141—148) sur le manque d'autorité du nom des Ouigours (Uiyur), que les auteurs arabes ignoreraient "jusqu'au XIII^e siècle" et qu'il faudrait toujours remplacer par Oγuz, sont ruinées, sans qu'il soit besoin d'autres preuves, par la présence du nom des Uiyur au XI^e siècle chez Kāšγarī (Brockelmann, *Ein mitteltürk. Wortschatz*, 251). Je ne puis accorder plus d'autorité à la conclusion de M. Maksoudoff (p. 147) selon qui "la légende d'Oguz-Khan, père de toute la race turque, s'est formée dans le Turkestan au VIII^e siècle après le contact des Turcs avec le monde islamique". M. G. Németh, qui, comme M. Brockelmann, lit Oγuz (et non Uγuz) le nom des "Toquz Oγuz", a expliqué en 1927 oyuz par „flèche" et subsidiairement "tribu" (*Symbola grammat. in honorem Ioannis Rozwadowski*, Cracovie, 1927, in-8, II, 218, article "La provenance du uom bulgar"), et j'avoue ne pas voir sur quoi M. Németh se base pour attribuer ainsi à oyuz le sens de og. Mais, dans un article de 1929 (*Magna Hungaria*, dans *Beitr. zur histor. Geogr.* de Hans Mžik, Leipzig et Vienne, 1929, in-8, p. 97), il n'indique pour oyuz (et oγur) que le sens primitif de "tribu", sans plus rien dire du sens de "flèche" que lui-même semble donc avoir abandonné.

2) A la rigueur, le rapprochement entre le mot signifiant "petit-lait" et le nom d'Uγuz-khan, que notre texte me semble bien impliquer, pourrait s'appuyer sur une analogie phonétique n'allant pas jusqu'à l'identité.

3) Le mss a ici, comme presque toujours, tälä- au lieu de tilä-, et aussi ensuite tili, "sa langue".

und Getränke forderte er" (Radlov); "il a demandé de quoi manger, de la viande, des mets et des boissons" (M. R. N.). Je ne sais comment Radlov a interprété *yig* (ou *yik*, *yek*, *yeg*) par "seulement", à moins qu'il n'y ait vu le persan *yäk*, "un". M. R. N. dit en note que *yig* est l'actuel "*yigi*", "de quoi manger"; ce ne doit pas être le sens. Dans son dictionnaire (III, 507), Radlov a plus justement rapproché le présent passage du mot *yig*, donné par le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes comme signifiant "cru", et qui correspond à *čig* d'Ibn Muhannā (éd. Melioranskiï, 089) et de l'osmanli, *čī* de Kazan et des dialectes de l'Altaï, *šiki* du kirghiz. On reste évidemment surpris de voir l'enfant, qui, d'après l'ensemble du passage, doit prendre simplement l'alimentation des adultes, réclamer de la viande crue, et on comprend que Radlov ait fait suivre le mot "cru" d'un point d'interrogation en traduisant la phrase dans son dictionnaire¹⁾; mais il ne faut pas oublier qu'Uzuz-khan doit avoir eu, dans la légende, des attaches animales d'un caractère encore indéterminé. Le mot *aš* est le nom ordinaire des aliments, et plus particulièrement des bouillies, plats de céréales, etc., parfois accompagnés de morceaux de viande; dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes (tout comme dans le vocabulaire sino-persan), *aš* est à bon droit rendu par 飯 *fan*, "nourriture (en général)", "repas", mais au propre "riz cuit". Quant au mot qui suit *aš*, Radlov et M. R. N. l'ont traduit d'une façon

1) La phrase y est transcrite *yik aš sürmü tilüdi*, et traduite "er forderte rohes (?) Fleisch als Speise"; autrement dit, Radlov a oublié *üt* dans le texte turc, et *sürmü* dans la traduction. Le vocabulaire turco-arabe étudié par Houtsma (*Ein türkisch-arabisches Glossar*, Leyde, 1894, in-8, p. 72—73) contient une expression چيكان *čiküt*, "viande crue". Houtsma y a vu le "turc oriental" *čik*, "crû", plus une forme de pluriel arabe ou mongole. Il me paraît bien plus naturel de lire چيكان *čig üt*, "viande crue", correspondant exactement au *yig üt* de notre texte. On a déjà چيكان *yig üt* à deux reprises dans Kāšgarī (I, 283¹, et III, 106⁴); je ne sais pourquoi M. Brockelmann (*Mitteltürk. Wortschatz*, 55 et 89) lit *yig* seulement dans le second cas, et transcrit *čig* dans le premier.

générale par "boissons"; tous deux y ont été d'ailleurs amenés par un autre passage où le mot reparait (XI, 3), et, comme ici, précédé de *aš*. M. R. N. dit que Radlov a lu le mot "*soyrma*"; qu'il vient vraisemblablement de *sor-*, "sucer"; que M. Blochet lui a donné comme équivalence probable le mongol "*tchurmé*", "soupe", actuellement *čorba* en Anatolie; enfin que lui-même lit "*soirma*", "*svirma*" ou "*suirma*", dont la dernière prononciation répond bien au "*suvarma*" osmanli actuel qui veut dire "abreuver". Tout cela est assez contradictoire. Il faut d'abord écarter le *čürmä* mongol, qui est une bouillie et non une soupe, et n'a rien à voir avec *čorba* ¹⁾. Le mot osmanli *čorba* a eu en ouïgour un correspondant, que le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes écrit et transcrit *šurba*, en le traduisant par 湯 *t'ang*, "soupe", "bouillon" ²⁾; mais, bien que liquide, c'est là un aliment et non pas à proprement parler une boisson. Par ailleurs *sor-* ne peut donner un dérivé *soirma*, et *soirma* ne peut avoir rien de commun avec *suvar-*, lequel est dérivé de *sub*, *su*, "eau". Quant à Radlov, il a lu non pas toujours "*soyrma*" comme le dit M. R. N., mais, au moins à un moment, *sürmö* (cf. *supra*, 258); seulement, tout en traduisant le mot par "boisson" dans sa traduction complète du texte ouïgour et en le

1) L'histoire de ce mot *čürmä* est elle-même obscure; il n'est pas attesté à date ancienne; nos dictionnaires l'empruntent aux dictionnaires polyglottes de Pékin. D'après le *Sseu-t'i ho-pi wen-kien*, 27, 86 b, le nom mandchou du *čürmä* est *sase*, son nom chinois est 合絡 *ho-lo*, son nom tibétain est *jur-bag*. Zakharov donne en effet *sase* en mandchou, mais d'après les mêmes sources qui ont fourni *čürmä* en mongol à Kovalevskii. Quant au chinois *ho-lo* et au tibétain *jur-bag*, nos dictionnaires ne les ont pas enregistrés, mais il paraît bien y avoir une parenté phonétique entre *jur-bag* et *čürmä*, et comme *bag* signifie "farine" en tibétain, il est vraisemblable soit que *čürmä* soit dérivé de *jur-bag*, soit que *jur-bag* soit issu de *čürmä*, mais avec adaptation sémantique.

2) Pour d'autres formes dialectales, cf. le dictionnaire de Radlov, *s.v.* *šurpa*, *šurba*, *čorba*, *čurpa*, *sorpa*, *čobra*; à IV, 1030, Radlov a vocalisé en *šorba* la forme du vocabulaire sino-ouïgour, et je suis d'accord que, dans bien des cas, la vocalisation indiquée par les transcriptions de ce vocabulaire n'est pas impeccable; il ne faudrait pourtant s'en écarter qu'à bon escient; le vocabulaire sino-ouïgour de l'ancienne collection Morrison (aujourd'hui à la School of Oriental Studies) transcrit également *šurba*.

transcrivant *sürmä* dans son dictionnaire sous *yik*, Radlov a oublié de le donner à sa place alphabétique. Je n'ai aucun doute qu'il s'agisse dans notre texte du même mot que les deux vocabulaires sino-ouïgours transcrivent *sorma* et traduisent par "vin" (酒 *tsieou*), et dont je me suis déjà occupé dans *T'oung Pao*, 1926, 61—63. De même que nous avons ici *aš* à côté de *sürmä* (ou *sörmä*), le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes commence sa section des aliments par le mot *sorma*, "vin", suivi du mot *aš*, "plat de céréales". Toutefois il reste une double anomalie. Dans un manuscrit ouïgour normal, l'orthographe que le manuscrit Schefer donne par deux fois ne soulèverait pas de difficulté de principe; elle représenterait régulièrement *sörmä* ou *sürmä*, la palatalisation de la voyelle labiale de la première syllabe étant indiquée par le *i* subséquent; mais le présent manuscrit, très tardif, offre cette particularité de ne jamais noter les palatalisations des voyelles labiales, sauf dans les deux exemples de *sörmä* (ou *sürmä*) et dans un mot *üzä* que nous verrons plus loin¹). Il n'y a cependant, à mon avis, qu'à s'incliner devant l'évidence et à admettre ici une survivance sporadique de l'orthographe ouïgoure régulière. L'autre difficulté provient de la classe du mot: le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes donne, en écriture ouïgoure, *sorma* et non *sörmä*. Mais il arrive à ce vocabulaire d'omettre de marquer la palatali-

1) A vrai dire, je ne suis pas sûr que cette anomalie dans l'orthographe du manuscrit n'ait pas fait hésiter Radlov et que, secondairement, il n'ait pas en effet transcrit *soirma* comme son déchiffrement en ouïgour l'avait fait croire à M. R. N. En effet, il est bien surprenant qu'il ait oublié le mot à sa place dans son dictionnaire. Or, si on n'y trouve pas *sürmü* (ni *sörmü*), on y a (IV, 515) un mot "*soirma*", donné en écriture ouïgoure avec la même orthographe que dans notre manuscrit, et traduit par "la viande des animaux abattus". Aucune référence n'est indiquée, mais je crois bien que l'orthographe ouïgoure est prise à notre texte; Radlov, cherchant une solution qui n'impliquât pas la notation d'une voyelle labiale palatalisée, aura renoncé tacitement et à sa traduction antérieure de "boisson" et à sa transcription antérieure de *sürmä*, et, lisant "*soirma*", aura expliqué le mot arbitrairement en le rattachant à la racine *soi-* (*soi-*), osmanli *süyür-*, *sür-*, "écorcher (un animal)".

sation des voyelles labiales et déjà, dans mon premier article, et sans connaître alors les passages de la légende d'Uγuz-khan, j'avais hésité entre *sorma* et *sörmä*, malgré le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, parce que les formes que je relevais dans Ibn-Muhannā et dans Rašidu-'d-Dīn me paraissaient plutôt en faveur de *sörmä* que de *sorma* ¹⁾. Peut-être avons-nous ici un des rares mots qui ont eu déjà à une époque assez ancienne des formes des deux classes ²⁾. Outre les exemples que j'ai cités en 1926 et ceux que fournit le présent texte, il me reste à verser au dossier un nouvel exemple: le mot apparaît, transcrit 速魯麻 *sou-lou-ma* (= *surma*, peut-être *sürmä*) dans un texte de 1319 que nous a conservé le 元典章 *Yuan tien tchang* (22, 68a). Comme on le voit, le mot avait dû passer en mongol, mais les Chinois ou leurs interprètes sino-mongols le vocalisaient alors en *u* et non en *o*.

II, 2: *qür̄iq*, "quarante". En réalité, le mss. écrit toujours *qaraq*, ce qui ne paraît pouvoir être à l'origine qu'une faute graphique, d'ailleurs facile. Quant à la forme *qür̄iq* pour *qür̄iq*, elle se rencontre aussi dans pas mal de dialectes turcs septentrionaux, mais c'est là, dans notre texte, un exemple entre plusieurs (cf. *tarat-* pour *tart-*, etc.) de la dissociation des groupes consonantiques plutôt qu'une preuve d'archaïsme; *qür̄iq* n'est ni ouïgour, ni kirghiz.

II, 5—6: *bīdanī (?) -nung qamayī tük-tülükliüg erdi*; "seine Weichen waren dicht behaart" (Radlov); "son corps était tout

1) Dans *T'oung Pao*, 1926, 62, n. 1, une double faute d'impression me prête des formes "*sormax, sörmä*" au lieu de "*sorma, sörmä*".

2) Une dernière solution serait de supposer que notre manuscrit, qui offre quelques formes aberrantes qu'on a pu considérer comme très archaïques, eût conservé ici une forme **soirma* ou **sürma* qui serait à l'origine d'un *sorma* ou *surma* plus tardif; je n'y incline pas, mais sans l'écarter toutefois absolument; tout ce que je considère comme certain, c'est l'identité foncière du mot du manuscrit avec *sorma* (*sörmä*) ou *surma* (*sürmä*), et par suite son sens de "vin".

couvert de poils (ou sa tête était couverte de cheveux jusqu'au front" (M. R. N.). L'emploi conjoint de *tük-tülük* comme une expression double signifiant "poil" (et qui reçoit ici une seule finale d'adjectif en *-lüg* pour les deux mots) était déjà connu par le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes ¹⁾; la difficulté porte sur *bīdanī(?) -nung qamayī*. Dans son dictionnaire, Radlov a transcrit la phrase sous *qamaq* (II, 480) en lisant *pidāning* (sic) *qamayī tük-tülüklük ārdī*, et en répétant sa traduction de 1891; puis, sous *pidān* (IV, 1345), il a précisé ce que les "Weichen" (ou "aine") pouvaient avoir encore d'imprécis en traduisant *pidāning* (sic) *qamayī* par "son mont de Vénus". M. R. N., ne croyant pas à ce qu'il appelle la "région hypogastrique" de Radlov, a lu *bitāni* ou *bidāni*; après avoir envisagé une explication par *bütün*, "tout", ou par un original supposé **bitāni* de l'osmanli actuel *bāin*, "cerveau" (cet original des plus douteux est à la base de la seconde traduction de M. R. N., celle où il est question du "front") ²⁾, il a finalement admis que nous avions affaire au mot *بدن badan*, "corps", "tronc"; c'est ce qui l'a amené à traduire par "tout son corps". Je crois que le bon sens est ici du côté de M. R. N., et que sa traduction est exacte, mais je doute que *badan*, mot arabe, doive entrer en ligne de compte. La seule solution que j'entrevois est la suivante. Le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes a pour 身 *chen*, "corps", un mot qui est écrit une première fois *budīn*, mais une seconde fois *budun*; ce pourrait être là le mot turc signifiant "corps", non relevé dans le dictionnaire de Radlov, qui

1) Toutefois le vocabulaire du Bureau des Interprètes écrit et transcrit *tük-tülüng*; Radlov a relevé à bon droit cette particularité, mais a eu tort de l'étendre au présent manuscrit (IV, 1530), alors que lui-même a donné *tük-tülük* dans son édition et que *tülük* reparait ensuite seul ici à plusieurs reprises.

2) En réalité l'osmanli *bāin*, "cerveau", est inséparable des autres formes du mot désignant le cerveau dans les divers dialectes turcs: *müyin*, *müngi*, *müng*, *mā*; Radlov renvoie en outre, sous *bāin*, à une forme *bāyin* qui ne se retrouve pas à sa place alphabétique.

a été plus ou moins altéré dans le manuscrit Schefer. Quant à la forme correcte de ce mot turc signifiant "corps", je suis très hésitant. Le mot *budun* est bien attesté au sens de „peuple”, et dès les inscriptions de l'Orkhon; un autre mot signifiant "peuple”, *kün*, et qu'en ouïgour (et en particulier dans notre texte) on ne rencontre que dans la combinaison *el-kün*, est le représentant turc du mot qui en mongol est *kümün*, *kü'ün*, et là signifie "homme”; peut-être *budun* a-t-il eu aussi à un moment, en ouïgour, le sens d'"homme”, et par suite de "corps”; c'est très hypothétique, d'autant plus que le vocabulaire sino-ouïgour omet parfois de noter la mouillure des voyelles labiales, si bien qu'une lecture *büdüün* ou même *bütüün* demeure possible¹⁾.

Pour ce qui est de *qamaγi*, c'est naturellement la forme possessive de *qamaγ*, variante très attestée de *qamäγ*, *qamaγ*, "le tout”, "tout”, et on comprend d'autant moins que Radlov s'y soit trompé qu'on a de même *el-kün-nüing qamaγi*, "tout le peuple”, à la page XXXII, 1²⁾.

1) Ce mot "turc" *budun* ou *büdüün* est peut-être d'ailleurs, dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des interprètes, un mongolisme. L'*Histoire secrète des Mongols* donne à deux reprises (§ 103 et 200) un mot *budun* ou *büdüün*, traduit par 本 *pen*, "propre”, "personnel" (*büdüün bäyü*, "[son] propre corps”: *büdüün äjän*, "[son] propre maître”); le manuscrit mongol retrouvé récemment contient le premier passage et transcrit *büdüün* (ou *bütüün*). Ce mot mongol, aujourd'hui inconnu je crois, ne paraît se confondre ni avec le turco-mongol *bütün*, "entier" (je soupçonne que le mss. retrouvé récemment en Mongolie vocalise en *ü* par confusion avec *bütüün*), ni avec le mongol *boda* (et *bodo*), "matière”, "chose”. Ou bien le *budun* (ou *büdüün*) mongol de l'*Histoire secrète* est emprunté au turc, et alors nous retrouverons ce mot turc dans le vocabulaire sino-ouïgour et dans la légende d'Uγuz-khan; ou bien le *budun* (*büdüün*?) du vocabulaire sino-ouïgour est un mongolisme, et nous admettons que ce mongolisme se retrouve dans notre texte de la légende d'Uγuz-khan; ce ne serait pas le seul mongolisme qu'elle contiendrait.

2) *Qamaγ*, qui n'est pas donné dans le dictionnaire de Radlov, semble être une forme spécifiquement ouïgour; c'est à peu près la seule qu'on rencontre dans le texte que j'ai publié dans le *T'oung Pao* en 1914, et c'est aussi celle qui est usuelle dans les documents de Tourfan (cf. Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, 278). Par "ouïgour”, j'entends ici le dialecte des Ouïgours de Tourfan, et non tous les textes écrits en écriture ouïgour; c'est ainsi que la forme ordinaire du *Qutadγu bilig* est *qamaγ* et non *qamaγ*.

III, 2: *köp mürän-lär köp ögüz-lär bar erdi*; "il y avait [là] beaucoup de fleuves et beaucoup de rivières". La traduction ne fait pas difficulté, mais il importe de remarquer l'emploi dans ce texte turc, comme un des deux mots désignant les cours d'eau, du mot mongol *mürän*; c'est évidemment le mot employé pour un grand fleuve, puisque c'est celui qui reparaitra plus loin (XVIII, 5) à propos de la Volga. Jusqu'ici, *mürän* n'a été signalé dans aucun dialecte turc, à l'exception du présent texte et du vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes; ce vocabulaire donne *mürän* pour équivalent du chinois 江 *kiang*, et *ögüz* (transcrit à tort *üküs*) pour équivalent du chinois 河 *ho*; *kiang* et *ho* sont les deux mots chinois désignant des grands fleuves, essentiellement le Yang-tseu-kiang et le Houang-ho. Le vocabulaire sino-ouïgour de la collection Morrison donne de son côté le mot *mürän* comme équivalent du chinois *ho*, et, dans un bref itinéraire de Samarkand à Pékin, indique Qara-mürän ("Fleuve Noir") comme nom ouïgour de la ville de Lan-tcheou du Kansou, là où on passait le Fleuve Jaune. Quand, au début du XV^e siècle, et précisément à propos de Lan-tcheou, les envoyés de Šah-rokh, dont les interprètes devaient parler cependant turc et non mongol, mentionnent eux aussi le Houang-ho sous le nom de Qara-mürän¹), on peut à la rigueur y voir une survivance, chez les musulmans du Turkestan russe, d'un nom remontant à l'époque mongole, mais il est non moins vraisemblable que ces envoyés aient entendu le nom sur place dans la bouche de Turcs ouïgours de leur temps. L'emploi du mot *mürän* est un précieux indice quant à l'origine et quant à la date de notre texte relatif à Uğuz-khan.

III, 4: *ošol orman ič(i)ndä bädük bir qa'at bar erdi*. Le mot-à-mot est naturellement: "A l'intérieur de cette forêt, il y avait un grand

1) Cf. Quatremère, dans *Not. et Extr.*, XIV, 1^{re} partie, 399.

qa'at”, mais la phrase appelle quelques observations. Je n’ai pas souvenir qu’*orman*, “forêt”, se soit rencontré jusqu’ici dans un texte spécifiquement ouïgour¹⁾; mais le mot est en tout cas bien connu; il reparait à la rime dans la poésie de XII, 1. Le mot *bädük*, “haut”, “grand”, est attesté sous cette forme dans l’épigraphie de l’Orkhon, dans le *Qutadyu biliq* et dans les textes de Tourfan. La difficulté vient de *qa'at* (écrit ici *qaat* ou *qyt*). M. R. N. l’a lu “*qïat*” et l’a traduit par “bête fauve”, en faisant remarquer que le manuscrit estropie le mot sous les formes les plus variées “*kiat, tikk, ktakk, ndkk, etc.*”²⁾, et qu’il adopte, à la suite de Radlov, la forme nettement donnée dans le premier passage (ce n’est pas bien exact). La traduction de Radlov porte “licorne”, et un dessin du manuscrit représente en effet l’animal comme une licorne (cf. le facsimilé de la p. VI). M. R. N. dit que, d’après le

1) Dans le *Suvarṇaprabhāsa* en ouïgour (éd. Radlov et Malov, par exemple 608⁷ et 14, 615¹⁷, 623²¹), le mot pour “forêt” (ch. 林 *lin*) est *ariq* ou *arïy*, qui ne paraît pas attesté ailleurs dans ce sens. Dans son dictionnaire ouïgour, dont l’impression a été interrompue et qui n’a pas été publié, Radlov (col. 114—115) a signalé quelques autres exemples provenant du même ouvrage, et a traduit *ariq* par “der Wasserlauf, die mit Bäumen bewachsene Flussniederung, der Wald in der Niederung”, évidemment pour relier cet *ariq* à *arïy*, “canal d’irrigation”; mais rien ne garantit une telle évolution sémantique. Toujours d’après le *Suvarṇaprabhāsa*, Radlov rend en outre *ariq simäk* [ou *semäk*] *tüš yemış* par “die Früchte, die bei den künstlichen Wasserläufen (Bewässerungsgräben) wachsen”; mais, comme on peut le voir dans Müller, *Uigurica*, 271—2 (la référence de Radlov à “Uig. I, 56, 15” est inexacte), ces termes traduisent simplement le chinois 園林穀果 *yau-lin kou-kou*, “les céréales et fruits des jardins et bois”; dans le *Suvarṇaprabhāsa*, 608²⁰, *ariq simäk* traduit le seul mot *lin*, “forêt”. Dans le fragment bouddhique de Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, pp. 198—199, il est question du *bodhisattva* qui, d’après la traduction, se met “an einem meinen Semek-Orte unter einer Weide”; le texte est *ariq simäk orun-da sögüt altın-inda*. “Meinem” est une faute d’impression pour “reinem”, et, dans le ouïgour de ce temps, *sөгüt* signifie “arbre” en général, et non “saule”. Mais surtout il est évident qu’*ariq* n’est pas ici *arïy*, “pur”, mais qu’il faut adopter le même sens que dans le *Suvarṇaprabhāsa*, “dans un bois, sous un arbre”.

2) Ceci n’est pas absolument d’accord avec les formes que montre par exemple le facsimilé de la p. VI, l. 1 et 3, ni avec les relevés de Radlov dont il va être question, mais on verra que nous pouvons rétablir sûrement la forme que le copiste a altérée.

dictionnaire de Radlov, le mot serait emprunté à l'arabe قِيغَات *qiyat*, dont Radlov n'indique pas le sens et que M. R. N. n'a pas trouvé en arabe; mais, ajoute M. R. N., il n'y a pas de mot arabe dans notre texte ¹⁾, et "Radloff se sera trompé". Toujours selon M. R. N., *qiat* est donné par Pavet de Courteille comme un nom de tribu *jaɣatai*, et les "yeux de *qiat*" sont célébrés dans un poème de Lutfī; *qiat*, conclut M. R. N., est donc "un animal ou une tribu dont les membres ont de beaux yeux".

Il s'est produit là certaines confusions. Le dictionnaire de Radlov (*s.v.* *qiyat* [= *qiyat*], II, 858), ne donne le nom que comme celui d'une tribu *uzbek*, et son renvoi à un "arabe" *qiyat*, vraisemblablement erroné en effet de quelque manière, ne vise que le nom de la tribu. Cette forme *Qiyat*, comme nom de tribu "*jaɣatai*", est à son tour donnée II, 856, où elle est mentionnée à côté des قِيغَرَات *Qiyrat*. Je soupçonne que cette dernière forme est fautive pour قَنْغَرَات et qu'il faut lire "les *Qiat* et les *Qonɣrat*". Les *Qonɣrat* sont une tribu mongole bien connue; quant aux *Qiat* ou *Qiat*, c'est là le nom de clan qui est donné pour Gengis-khan lui-même (cf. par exemple à son sujet Abu-'l-Ghazī, trad. Desmaisons, II, 32) ²⁾.

Ce nom tribal de *Qiyat* n'a rien à voir avec celui de l'animal, et il a échappé à M. R. N. que Radlov avait déjà fait le rapprochement essentiel en signalant dans son Dictionnaire, *s.v.* *qat* (II, 273), que le "*qiat*" du manuscrit Schefer était évidemment le même que *qat*, donné par le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes comme le nom ouïgour du 麒麟 *k'i-lin*, c'est-à-dire de la licorne. Mais on peut aller plus loin. La plupart des passages du manuscrit

1) J'en suis d'accord, mais c'est condamner l'explication par *badan* de M. R. N. dans II, 5, puisque *badan* est arabe.

2) Pour l'association du nom des *Qiyat* et de celui des *Qonɣrat*, cf. par exemple Aristov, dans *Živaya Starina*, 28 [1903], 425.

Schefer supposent un *-γ-* au milieu du mot; certains d'entre eux ont un *a*, et non un *ï*, dans la première syllabe; je ne doute pas pour ma part que la forme altérée dans le manuscrit soit non pas "*qïat*", mais *qayat*. Quel est alors le rapport de *qayat* à *qat*? On verra que le manuscrit Schefer fournit plusieurs exemples de graphies telles que *tayam* pour *tam*, *qayar* pour *qar*, où, de toute évidence, le *-γ-* intervocalique est, selon l'usage "mongol", à prendre en valeur non pas de *-γ-*, mais de *-'*. *Qayat* représente donc *qa'at* = *qaat*, et est bien probablement un simple artifice pour noter une prononciation longue *qāt*. Quant à l'origine de ce mot *qat* ou *qāt*, elle est inconnue; malgré les confusions qui se sont produites parfois entre les noms du rhinocéros et ceux de la licorne, le sanscrit *khadga*, "rhinocéros", semble exclu ici. En tout cas, nous avons ici un nouvel exemple d'un mot qui n'est connu jusqu'ici que par le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes et par le manuscrit Schefer.

III, 6—7: *berkä ämgäk(?)birlä el-kün-ni basup erdi*; "mit einem Saugen vernichtete es die Leute" (Radlov); "elle causait beaucoup de mal; elle surprenait les gens" (M. R. N.). Radlov s'est sûrement trompé quand il a cru que la bête détruisait les gens avec "une (*birgä*) aspiration (*ämgän?*)", et je n'arrive même pas à voir quel mot-à-mot il a pu faire¹). Radlov lisait à vrai dire *ämgän* là où M. R. N. lit *ämgäk*, mais le sens n'en serait pas changé, le verbe *ämgä-* et ses dérivés impliquant toujours l'idée essentielle de "souffrance". Quant à la forme à adopter ici, *ämgän-* n'est connu que comme racine verbale dérivée et non comme substantif; à la page XXVII, 1, le mot reparait, et là Radlov l'a lu *ämgäk*, tandis que c'était au tour de M. R. N. de donner *ämgä-*, mais *ämgä-* est aussi une racine verbale et non un substantif. J'incline à adopter

1) Sa traduction russe de 1893 est plus précise encore: "[La licorne] détruisait les gens en les aspirant en elle" (*otyagyvaya v sebya*).

ämgak dans les deux cas, mais dois faire remarquer que le mss. a la première fois **ämgäz* (ou *ämgän* si on suppose un *n* final dont le point a été omis), et la seconde fois *ämgä*; la double faute est assez surprenante¹). *Bärkä* ou *berkü* se rencontre déjà peut-être dans le *Qutadyu bilig* au sens de "sévère" (cf. le dictionnaire de Radlov, *s.v. pärgä*, IV, 1234), et se rattache assez vraisemblablement à *bärk*, "solide", et parfois "sévère"; en mongol, *bärkä*, sûrement identique, signifie "difficile", "pénible". *El-kün* est composé de *el* ou *äl*, "peuple", "gens soumis", et de *kün*, "peuple"; j'ai déjà dit un mot de cette expression plus haut; elle reparait souvent dans le manuscrit Schefer; on la connaît en outre tant par le *Qutadyu bilig* que par le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes. Ici, comme très souvent, le manuscrit écrit *yl* pour *el*; c'est le résultat d'une légère altération graphique qui a écourté, puis supprimé le trait de l'*alif* initial.

III, 7—8: *Uγuz-qayan bir iris qayas kiši erdi*; "Ugus kagan war ein heldenmüthiger Kagan" (Radlov); "Oughouz kaghan était un personnage royal et un héros". M. R. N. a lu *irik qayan*; le déchiffrement de Radlov porte *irin qayan*. M. R. N. a fait observer que la dernière lettre du premier mot n'a pas le point du *n*, et que d'ailleurs *irin* signifie "lèvre", au lieu que c'est "*irik*" qui signifie "fort, dur et héros". Telles quelles, ces explications ne sont qu'à moitié satisfaisantes. Radlov n'a pas songé à *irin*, "lèvre", et son déchiffrement répond à *erin* (*ärin*), qu'il a donné dans son dictionnaire (I, 768) comme une forme qui, dans le *Qutadyu bilig*, est peut-être fautive pour *ärik*; c'est par ailleurs *erik* (= *ärik*) que M. R. N. rend à bon droit par "fort, puissant", mais je crois bien

1) Un substantif *ämgü*, synonyme d'*ämgak*, lui est adjoint dans un passage ouïgour que cite le dictionnaire ouïgour de Radlov, col. 158; mais le sens de la référence indiquée m'échappe, et la forme est surprenante; en tout cas, il est graphiquement difficile de corriger en -*ü* les -*ä* finaux de notre mss.

qu'aucune des deux leçons n'est juste. Le mot *qayan* vient de façon très anormale entre "*irik*" et *kisi*, et la traduction même de M. R. N. trahit cette gaucherie; en outre, si le manuscrit, comme le dit M. R. N., n'a pas le point de l'*n* sous la dernière lettre d'*irin*, il n'y en a pas non plus sous la dernière lettre du prétendu *qayan*; le texte porte donc en réalité *iriz qayaz* (ou *iris qayas*). Or le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes a, pour équivalent du chinois 慷慨 *k'ang-k'ai*, "généreux", "chevaleresque", "valeureux", une expression ouïgour écrite et transcrite *iris qayas*; je ne connais pas l'origine de *qayas* (*qayaz*), mais peut-être *iris* est-il *eres*, équivalent au terme *äräs* du mongol, mot-à-mot "les mâles" (de *ärä*, "homme", "mâle"), mais aussi "les braves", et qui a pris en mongol même la valeur adjectivale et adverbiale de "brave" et "bravement". Comme de juste, il y a parenté entre le turc *är*, "homme", "époux", "héros", et le mongol *ärä* qui a exactement le même sens; et puisque *erik* dérive de *är*, tout comme *äräs* (*eres*, *iris*) est originairement le pluriel de *ärä*, il y a parenté entre le *irik* (*erik*, *ärik*) de M. R. N. et le *äräs* que je propose, mais l'expression toute faite du ouïgour tardif de Tourfan, *iris qayas* (*eres qayas*), est celle qu'il faut reconnaître dans le manuscrit Schefer; on verra plus loin que le mot *qayas* se retrouve vraisemblablement aussi, selon moi, dans deux autres passages, XXVII, 2, et XXXVIII, 1. Cet *iris qayas* (= *eres qayas*?) est un nouvel exemple de l'étroite parenté dialectale qui existe entre le manuscrit Schefer et le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes.

III, 8: Ici et ailleurs, M. R. N. a lu *avla-*, "chasser"; le mss. a toujours *aula-*, "chasser", et *au*, "chasse" (sauf peut-être *ab* ou *av* dans XII, 1). Je ne sais pourquoi le dictionnaire de Radlov n'indique la forme en ouïgour ni sous *aula-*, ni sous *avla-*.

IV, 3: *čubug*, “rameau”, “brindille”. La forme est connue en bien des dialectes, en particulier en *jaḡatai*, mais le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes a *čibiq*, également très attesté et qui est la forme de *Kāšγarī* (Brockelmann, 53); cf. également Deny, *Grammaire de la langue turque*, p. 125; je signale cette divergence de vocalisation parce que j’aurai bientôt à l’invoquer en cours de discussion. De même le manuscrit Schefer (II, 5; IV, 6 et 9; V, 9) écrit *aduy*, “ours”, alors que le vocabulaire sino-ouïgour a *adïγ*, etc.

IV, 4—5: *tang ertä čayda*, “à l’aube” (mot-à-mot “au moment du matin-aube”). De même chez Radlov et M. R. N., mais, à IV, 7—8, où (en dépit de la note de M. R. N., p. 35) le mss. donne la même leçon, Radlov a lu *tang ertä čigtï* et M. R. N. *tang irdi čiqdï*. De même, dans XVI, 1, et dans XXV, 6, il faut lire *tang ertä bolduq-da*, bien que le mss. ait dans le premier cas *čang ertä* et dans le second *tang erti*. *Tang ertä*, “aube”, est une expression toute faite qui est donnée, entre autres, dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes.

V, 5, et p. 35: Le *šongqar* n’est ni un aigle, ni un vautour, encore moins un griffon (p. 50), mais le gerfaut; on connaît le grand prix que les nomades attachaient au gerfaut pour la chasse, et aussi le rôle qu’il a joué dans l’ancienne religion.

V, 9—VI, 2¹⁾: [*qa’at*] *buγu y[e]di aduy y[e]di, jīdam öltürdi tāmür bolsa; qa’at-nī songqar y[e]di, ya oqum songqar-nī öltürdi y[ä]l bolsa*; “Meine Lanze hat das Einhorn getödtet, da sie von Eisen ist. Der Geier hat das Einhorn gefressen, mein Pfeil und

1) Je supprime dans ce passage, à l’exception du mot initial, les additions inutiles dont Radlov l’a encombré dans son déchiffrement.

Bogen haben (den Geier) getödtet, da sie von Kupfer sind" (Radlov); "La bête a mangé le cerf et l'ours; ma pique aurait tué la bête même si elle avait été en fer. Le soungour a mangé la bête; mon arc et ma flèche auraient tué le soungour même si c'était le vent (ou l'an ou le printemps)"¹⁾ (M. R. N.).

Au point de vue morphologique, M. R. N. a transcrit *jidäm*, mais le mot n'est pas palatalisé (à plusieurs reprises, XI, 9, etc., le mss. a une orthographe fautive *jada*). Le manuscrit rend par un même signe le *ǰ*- répondant dialectalement au ture ordinaire *y*-, et le *č*-. On sait que l'usage mongol est, dans l'écriture ouigouro-mongole, de réserver au contraire le *č*- pour le *č*- véritable, et d'employer *y*- à l'initiale à la fois pour *y*- et pour *ǰ*-, convention regrettable elle aussi, mais qui du moins est conforme à la vérité étymologique. Je rends donc le *č*- initial du manuscrit Schefer tantôt par *ǰ*- et tantôt par *č*-, suivant les mots; M. R. N. a fait de même, mais de façon sporadique et souvent inexacte. Il me paraît légitime de transcrire tantôt par *č*- et tantôt par *ǰ*-, car même les dialectes tures qui ont *ǰ*- là où le ture commun a *y*- ne prononcent pas en principe ce *ǰ*- en *č*-, sauf de rares dialectes comme le *šor* et le *sagai*. Les prononciations en *ǰ*- sont aujourd'hui caractéristiques du ture de Kazan et des dialectes kirghiz, mais les vocabulaires sino-ouigours du Bureau des Interprètes et de la collection Morrison en fournissent quelques exemples; j'y vois, en ouigour tardif, des mongolismes; nous aurons à examiner s'il faut expliquer par des influences kirghiz ou par des mongolismes leur présence assez fréquente, mais non constante même pour les mêmes

1) Avant le passage que je cite et qui est un propos d'Utuz-khan, M. R. N. lui met aussi dans la bouche ces mots "L'image du soungour est ceci"; mais je suis d'accord avec Radlov pour voir là une incise amenée par la place de la figure du gerfaut dans le manuscrit; cette légende du dessin ne fait pas partie des paroles d'Utuz-khan.

mots, dans le manuscrit Schefer ¹). Pour ce qui est particulièrement de *ǰida*, je n'en connais pas d'exemple sûr en ouïgour ancien ²); mais les prononciations turques modernes, qui varient dialectalement entre *yīda*, *ǰida* et *čīda*, supposeraient toutes, si le mot existait en ouïgour ancien, *yīda*. Radlov, à vrai dire, indique *čīda* (III, 2091) non seulement pour le šor et le sagaï, comme on l'attend, mais pour le ouïgour. Il ne cite pas de références, mais on peut y suppléer facilement: *čīda* est la forme donnée pour "lance", en écriture ouïgoure et en transcription chinoise, dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, que Radlov a dépouillé en principe et qu'il cite souvent. Faut-il en conclure que le ouïgour tardif de Tourfan disait vraiment *čīda* et non *ǰida*? Je ne le crois pas. Dans bien des cas, les transcriptions phonétiques de ce vocabulaire semblent faites automatiquement, et arbitrairement, d'après l'écriture ouïgoure. Nous admettrons donc plutôt que, en ouïgour tardif, on semblait écrire *čīda*. Mais il en résulte simplement que les scribes du Bureau des Interprètes ou leurs maîtres de Tourfan ont suivi au moins une fois, en ouïgour tardif, la même convention que les auteurs du manuscrit Schefer, et employé dans un cas, pour noter (dans un mot d'emprunt peut-être) le *ǰ*- que l'ancienne écriture ouïgoure ne possédait pas, non pas *y*- comme les Mongols, mais *č*-. L'autre vocabulaire sino-ouïgour, celui de la collection

1) Marco Polo me paraît donner une forme turque en *ǰ*-², sans que je puisse dire de quels intermédiaires il la tenait. Le prince Qaidu, qui résidait surtout à Talas dans le Turkestan russe, avait une fille que les textes orientaux appellent du nom purement mongol de Qutulun (-*lun* est un suffixe mongol des noms propres de femmes); mais Marco Polo a entendu parler d'elle sous l'épithète turque de "Aigiaruc", signifiant "lune brillante" (cf. Yule et Cordier, *Marco Polo*², II, 463, 465). C'est naturellement Aï-yaruq, "éclat de la lune". Mais on voit par là que le mot *yaruq* qui, même dans notre mss., est généralement écrit *yaruq* et non *ǰaruq* (sauf dans XVI, 4), a été entendu sous la forme *ǰaruq* par Marco Polo.

2) Les manuscrits de Tourfan ont généralement *sōngü* pour "lance". Quant au *yīdaq* ou *yīday* du *Qutadγu bilig* (Radlov, dictionnaire, III, 495), il demande encore confirmation.

Morrison, établi sur la prononciation sans égard à l'écriture, transcrit bien *ǰida* avec *ǰ*- initial et non pas avec *č*-¹⁾.

Le seul mot contesté dans le déchiffrement du passage qui nous occupe est celui que j'ai transcrit *y[ǎ]l*. M. R. N. a dit que Radlov avait lu "yas", ce qui, ajoute-t-il, "est erroné", car "yaz ou yas ne conviennent pas au sens de la phrase"; M. R. N. ne voit pas d'ailleurs d'où Radlov a tiré le sens de "cuivre"; lui-même lit *yǎl*, "vent", mais sa traduction montre qu'il a aussi envisagé *yǎl*, "année", et n'a même pas écarté complètement *yaz*, "printemps". En réalité, si on se reporte au facsimilé de la p. VI, on voit que le manuscrit porte *yl*, ce qui nécessite soit l'adjonction d'une voyelle non notée et que Radlov a ajoutée alors à bon droit, soit l'apocope fréquente dans le manuscrit de l'alif devant *i*, ce qui laisse *yl = il (el)*. Radlov a lu *y(ǎ)s* (avec une forme d'-s final que le mss. n'a en réalité jamais), mais le mot qu'il a eu en vue n'est pas *yas* ou *yaz*, "printemps", comme l'a cru M. R. N.; c'est *yäs*, "cuivre" et "laiton". A vrai dire, l'identification ne va pas de soi. Le mot a la forme *yäs*, *yes*, sporadiquement *yis*, dans l'Altai, et est naturellement *čäs* en šor et en sagai; le Kirghiz a *ǰez*; le dialecte de Kazan, *ǰiz*; la forme turque le plus anciennement attestée est celle du coman, *yez*. Par ailleurs, le mot est usuel et ancien en mongol, sous la forme *ǰäs*; le vocabulaire arabo-mongol d'Ibn-Muhannā écrit جیز *ǰiz* (= *ǰez*); les formes du mongol écrit tardif sont *ǰäs*, *ǰät*, *ǰis* et même *čäs* et *čis*. Tout ceci nous laisse en dehors du ture ouïgour, où le mot usuel pour "cuivre" est *baqır*; c'est celui que donnent les documents

1) Les Mongols prononcent *ǰida* < *ǰida*; si le mot pour "lance" en ouïgour ancien de Tourfan était bien *söngü* à l'exclusion de *yida*, il n'y aura pas à s'étonner que ce dernier mot, entré dans l'usage de Tourfan au temps de l'influence mongole, y ait été adopté avec la prononciation mongole. Le jučen et le mandchou disent *gida*. Au fond, et malgré le soi-disant *ǰidaq* ou *ǰiday* du *Qutadγu bilig*, il est bien possible que le mot soit spécifiquement mongol, et emprunté par les dialectes tures assez tardivement. Sur *ǰida*, voir aussi Bang, *Türk. Lehngut im mandschur.*, p. 19.

de Tourfan, et c'est le seul qui soit indiqué par le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes. Le vocabulaire sino-ouïgour de la collection Morrison enregistre, à côté de *baqır*, le mot *ǰäs*, ainsi prononcé, et qui doit donc être un emprunt assez tardif au mongol. Dans le manuscrit Schefer, qui a nombre de prononciations en *ǰ-*, c'est *ǰäs* qu'on attendrait et non *yäs*, et c'est pourquoi, si on tient compte aussi que le prétendu *s* final de Radlov dans ce mot est un *-l* final partout ailleurs, la lecture *yäs* ne pourrait être admise que si le contexte la garantissait. Enfin, s'il s'agissait bien de ce mot-là et puisqu'on l'a sous une forme en *y-* et non en *ǰ-*, il serait normal que *-s* y fût, comme c'est le cas constant dans ce manuscrit, en valeur de *-z* et qu'on dût lire en réalité *y[ä]z* ou *y[e]z*.

Au point de vue sémantique, M. R. N. rapporte *tämür* et *yäl* respectivement à la licorne et au gerfaut, au lieu que Radlov rapporte *tämür* à la lance et *yäs* à l'arc et à la flèche. La seconde construction me semble la moins forcée, et je ne pense pas qu'on puisse faire dire à Uǰuz-khan, même à titre de supposition, que la licorne eût pu être en fer; par contre, le "fer" et la "lance" sont associés dans un passage de XI, 9, où il est question de *tämür ǰida-lar*, c'est-à-dire de "lances de fer" (ou plus probablement de "lances [à pointe] de fer"). Qu'on lise *yäs* ou *yäl*, et en rapportant le mot au binôme "arc et flèche", on devra admettre qu'il ne porte en réalité que sur la "flèche", car c'est la flèche qui peut être à la rigueur "en cuivre" (ou plutôt "à [pointe de] cuivre"), ou qui peut être le vent, c'est-à-dire voler avec la vitesse du vent. On comprend toutefois ce qui a empêché M. R. N. d'adopter la version de Radlov: c'est que celle-ci ne tient pas compte des formes en *bolsa*, qui impliquent deux conditionnels ou deux futurs plus ou moins optatifs¹). La phrase ne veut pas dire

1) Il y a dans XII, 9, un emploi de *-sa* en valeur de futur (*bolsam küräk turur*, "je devrai être"). Cf. aussi *bolsa* presque au sens de *bolsun* dans le yarlıǰ de Toqtamış (*ZVOIRAO*, III, 14).

que le sujet du verbe, quel qu'il soit, était en fer, mais envisage le cas où il *aurait été* ou *pourra être* en fer. Je comprends donc finalement: "Ma lance a tué la licorne; elle (= ma lance) sera [telle] le fer". Le mot *ǰida*, substitué en ouïgour tardif au plus ancien *söngü*, peut, comme ce dernier, avoir eu d'abord le simple sens d'"épieu". Dans ce morceau de caractère épique, Utuz-khan est supposé avoir tué la licorne avec un épieu, mais il annonce déjà les lances à pointe de fer de ses armées futures. Quant au "cuivre" de Radlov, même en le restreignant à la pointe de la flèche, il est trop clair que Radlov n'y a songé que par analogie avec le "fer" du membre de phrase précédent. Puisque le manuscrit porte réellement *y(ä)l*, et à moins de faire une véritable correction, nous devons, je crois, nous en tenir au "vent". Le sens sera alors: "Mon arc-et-flèche ¹⁾ a tué le gerfaut; elle (= ma flèche) sera [telle] le vent". Et tout ceci vise les combats futurs que le héros livrera pour créer son empire.

VI, 5—6: *tängri-ni ǰalbarǰu-da erdi*, "était à invoquer le ciel". Cette lecture est celle de Radlov; M. R. N. a préféré *ǰalbarǰa-da*; le mss. autorise l'une et l'autre lecture, et c'est *ǰalbarǰu-da* qui est correct.

VI, 7—8: *kün-dün ai-dan qurǰulǰulǰraq* ²⁾; "heller (?) als Sonne und Mund" (Radlov); "plus brillante que le soleil et la lune" (M. R. N.). Radlov traduisait d'après le contexte, mais n'était pas autrement fixé sur *qurǰulǰulǰ*, qu'il n'a pas recueilli dans son

1) On remarquera que "arc et flèche" font un binome, qui ne prend qu'un seul affixe possessif et reste au singulier.

2) Le mss. a en réalité *ai ai-dan*; la répétition de *ai* est une faute du copiste, mais le *dan* (et non *din*) pour marque de l'ablatif peut être gardé comme indice de prononciation bien que le manuscrit confonde sans cesse *a* et *i* du seul point de vue graphique.

dictionnaire. M. R. N. ne met pas de point d'interrogation ni ne fait aucune remarque, mais je doute que le mot lui soit mieux connu qu'à Radlov. La vocalisation *o* ou *u* de la première syllabe est incertaine. Il s'agit naturellement d'un comparatif en *-raq* d'un adjectif en *-luγ* d'un supin ou substantif verbal en *-γu* d'un thème verbal **quγul-*, **qoγul*; mais je ne trouve aucun mot analogue qui ait le sens qu'on attend; l'analogie d'autres mots du manuscrit Schefer pourrait faire songer à *-γ-* en valeur de *-'*, soit **qo'ul-* ou **qu'ul-* = **qōl* ou **qūl*; mais cela non plus ne donne rien de clair jusqu'ici. Il y a un mot *qiv*, très souvent associé en ouïgour ancien, comme synonyme, à *qut*, "gloire", "fortune", et on sait que, dans le manichéisme ouïgour, *qut* désigne aussi la "gloire" au sens de "lumière divine", "éclat divin" (cf. *T'oung Pao*, 1927, 427—431). Notre mss., comme on en a vu et comme on en verra encore des exemples, emploie souvent *u* pour *i*; si *qiv* s'était associé à tous les sens de *qut*, on pourrait songer à un dérivé **qu'ul-* < **qivil-*, tiré de *qiv*; c'est une solution presque désespérée, bien que le *qiviq*, "flamme", "étincelle", de l'osmanli lui prête peut-être quelque appui (pour un substantif *qivirqaq*, tiré d'un verbe **qivirqa-* issu de **qiv*, cf. Bang et von Gabain, *Türk. Turfan-Texte III*, 209, et *Ungar. Jahrb.*, X, 205). Une autre hypothèse serait de lire *ququlyuluγraq*, et de partir du *ququn*, "étincelle", et *ququnluy*, "étincelant", de Kāšγarī (Brockelmann, *Mit. Wortsch.*, 164). Si on considère *ququn* comme dérivé d'un verbe **quq-* ou **ququ-*, celui-ci peut avoir un dérivé **ququul-*, de sens neutre ou passif, signifiant "étinceler", dont *ququlyuluγraq* sortirait régulièrement. On peut naturellement lire aussi *qoqun*, **qoq-*, **qoqu-*; à ce titre, le mot de Kāšγarī est peut-être à rapprocher de *qoq-*, qui s'applique en téléout à un foyer assez ardent pour qu'il n'y reste que des charbons chauffés au rouge (cf. le dictionnaire de Radlov, II, 508).

VII, 3—4: *Anung başında ataşlıy yaruqluy bir mængi bar erdi*; “auf dessen Haupte sich ein feuriges, leuchtendes Mal befand” (Radlov); “sa tête avait un visage lumineux et enflammé” (M. R. N.). M. R. N. a cherché ici bien inutilement une série de mots inacceptables; Radlov avait lu et compris correctement *mængi*, qui signifie “marque”, “grain de beauté”. Le manuscrit écrit *mäng-i*, et la forme usuelle du mot est *mäng* en ouïgour (cf. Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkm.*, p. 60), en *jaḡataï* et dans l’*Altäi*, *bäng* en Crimée, *bän* en osmanli (cf. aussi *mäng* de *Kāšyarī* dans Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 121). Mais je ne suis pas certain que le *i* final soit, comme le pense M. R. N., un affixe possessif qui ici ne s’expliquerait guère. De même que le *Qutadyu bilig* et le *turkī* actuel du Turkestan chinois connaissent une forme *mængi* pour le mot *mäng*, “cerveau” (cf. Radlov, IV, 2080), je suppose que le ouïgour proprement dit a pu dire tardivement *mængi* au sens de *mäng* pour “grain de beauté”; et je verrais une confirmation éventuelle de cette forme allongée dans le mot mongol pour “signe” et “grain de beauté”, *mänggä*.

VIII, 1 (et X, 2): *Tul(?)buγaz boldi*; “da wurde die Frau schwanger” (Radlov); “il s’est rempli jusqu’à la gorge” (M. R. N.). Il est fâcheux que M. R. N. n’ait point suivi ici Radlov, dont M. A. Z. Validi Bey lui confirmait la traduction; de toute évidence, il faut comprendre que “la femme devint enceinte”. Le mot *buγaz* signifie “gorge”, mais *buγaz* et *buaz* sont connus au sens de “femme enceinte”, “grossesse”, dans les dialectes kirghiz, et je puis attester que *buγaz* est employé de même au Turkestan chinois¹). Je suis

1) Radlov donne *buγaz* pour le *taranči*, mais ce doit être une erreur; Shaw vocalisait en *buγaz* pour le Turkestan chinois, et c’est la forme que j’ai entendue aussi bien à Kachgar qu’à Koutcha. M. Bang (*Ungar. Jahrbücher*, V [1925], 234) accepte la forme *buγaz* pour le *taranči*, et paraît même la considérer comme primitive.

plus hésitant pour le premier mot. *Tul*, “veuve”, est naturellement exclu. Je me rallie provisoirement à l’explication de Validi Bey par le mot *tul*, qui signifie encore aujourd’hui “corps” dans certaines expressions des dialectes kirghiz (? cf. le *tul boyū* de Radlov, *Dict.*, III, 1465); il est assez vraisemblable que *tul buyaz* ait été en ouïgour tardif une expression toute faite pour désigner une femme qui devient grosse; mais ces termes, plus ou moins évités, changeaient souvent. A côté du *tul*, “corps”, invoqué par Validi Bey, je me demande cependant s’il ne faut pas envisager *töl*. Aujourd’hui, au Turkestan chinois, le mot *töl* est pratiquement restreint au sens d’“accroissement annuel du troupeau” (cf. aussi mongol *tül*, “accroissement”). Kāšyārī a déjà *töl* comme un mot des *γuzz* signifiant “moment de la parturition” (III, 97⁸, زوقت الننتاج; cf. Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 215). Vers 1300, Ibn-Muḥannā donne en turc *töl-lüg*, “ayant des enfants” ou “ayant des petits” (ذو النسل; cf. Melioranskii, *Arab filolog o tureckom yazyké*, 49 et 087), et تَوَلَّجَ, à lire probablement تَوْلَجَ *tölčäk*, “femelle qui a mis bas [se dit surtout des brebis]” (الولود, et non الولد, “postérité”, comme l’a imprimé M. Malov dans *Zap. Koll. Vest.*, III, 238)¹). Ceci paraît bien nous laisser parmi les animaux, mais M. Malov (*loc. cit.*) a rappelé le Kirghiz *tülök*, “enfant nouveau-né”; et *töl*, dans divers dialectes turcs septentrionaux, signifie “fécondité”, “postérité (en général)”, “enfants” (cf. Radlov, III, 1260). Le “*tul*” de Validi Bey serait-il finalement à lire *tül*? Ou le mot ouïgour en serait-il différent, et ne faudrait-il pas lire alors *töl buyaz*? M. Bang n’a pas fait intervenir *tul* ou *töl* dans sa nomenclature des termes turcs désignant la grossesse (*Ungar. Jahrb.*, V [1925], 234).

1) L’édition de Constantinople a en outre, p. 154, un mot بِلَجَك, avec la même traduction الولود; il ne me paraît pas douteux que ce soit une faute pour تَوْلَجَك *tölčäk*, comme M. Malov (*loc. cit.*, 235) en a d’ailleurs eu le sentiment.

VIII, 8: *alīs-dīn*, “de loin” (Radlov); *alīn-dan*, “en face” (M. R. N.). Le mss. a en réalité *alas-dan* (ou *alaz-dan*), mais il confond souvent *a* et *ī*; d'autre part, il omet parfois le point qui distingue *-n* de *-s* (ou *-z*); *alīs* et *alīn* sont donc possibles. Le mot *alīs*, non attesté en ouïgour, est connu en kirghiz et en jağhataï; on ne l'attend guère dans notre texte. *Alan-dan* (= *alīn-dīn*) a l'apparence d'un ablatif et paraîtrait donc signifier non pas “en face”, “en avant”, mais “d'en face”; c'est peut-être pourquoi Radlov l'a écarté. Mais on sait qu'en ture ancien les mots indiquant les directions se construisent précisément avec l'ablatif. J'adopte donc ici la lecture et l'interprétation de M. R. N.

VIII, 9: *bu ȳač-nung qabu-čaqīnda*; “bei dem Thürchen dieses Baumes” (Radlov); “juste devant cet arbre” (M. R. N.). Le mss. a *qabu-čaqanda*. En note, M. R. N. reproche à Radlov (et dans son introduction, p. 5, à M. Köprülü Zaded Mehmet Fuad) d'avoir lu *qapu-*, “porte”, au lieu de *qabu-*, “devant”¹). Il est probable que Radlov lisait en effet *qapu*, puisque, dans son dictionnaire, il n'indique pour “porte” que *qapu* et non *qabu*²), et il a supposé un diminutif **qabučaq*, “petite porte”, assez douteux toutefois pour que, dans son dictionnaire, il ne l'ait pas recueilli. La “petite porte” d'un arbre ne s'explique guère. Pour M. R. N., il faut lire *qabučaq*, diminutif de *qabu*, “en avant”, mais il y a aussi à cette opinion les plus sérieuses difficultés. Ce diminutif d'un mot signifiant “en avant” ne peut guère se justifier; les mots employés dans le texte

1) Les hypothèses que M. R. N. formule sur *qapu*, “porte”, qui viendrait de *qabu*, “en avant”, parce que la porte est “en avant” des bâtiments, ne reposent sur rien. Le mot “porte” en ture est anciennement *qapıγ*, et se rattache à la racine verbale *qap-*, forme allongée *qapa-*, en mongol *qayā-* (= *qa'a-* < *qaβa-*), “saisir entre deux”, “enfermer”, “fermer”, “couvrir”.

2) Le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes écrit et transcrit toujours *qabi*, mais Radlov n'a enregistré dans son dictionnaire ni *qabi*, ni même *qapı*. Le vocabulaire sino-ouïgour de la collection Morrison donne *qabu*.

ont leur raison d'être, et "un peu en avant" n'ajouterait rien, dans le cas présent, à un simple "en avant". Et surtout, malgré l'assurance avec laquelle M. R. N. formule ici ses critiques, un mot turc indépendant *qabu*, "en avant", ne me paraît pas exister. Mon opinion est que le présent passage du manuscrit Schefer nous conserve, sous une forme plus ou moins altérée, la trace d'un vieux mot qui a joué un rôle important dans la légende turque. Dans son tableau des tribus turques, Rašidu-'d-Dīn raconte qu'après un combat soutenu par Uγuz, une femme enceinte, dont le mari avait été tué, se réfugia dans le trou d'un arbre creux; et, ajoute Rašid, comme, en turc, on appelle قَبُوق *qabuq* un "arbre dont le milieu est pourri", les descendants de cette femme furent appelés les قَبِجَاق *Qibčaq* (*Qipčaq*). Abu-'l-Ghazī dit de manière analogue que l'enfant fut appelé *Qipčaq*, parce que, dans le turc ancien, un arbre creux était dit *qipčaq* ¹⁾. Notre manuscrit, qui a, sur l'origine des noms des mêmes tribus turques, des traditions apparentées à celles transmises par Rašidu-'d-Dīn et par Abu-'l-Ghazī, mentionne plus loin les *Qipčaq*, mais sans rien dire de la raison pour laquelle ils ont été appelés ainsi. Il me paraît clair que nous avons dans le présent passage l'élément de la légende qui manque plus loin. Le mot قَبُوق de Rašid, que j'ai vocalisé en *qabūq*, est foncièrement identique à *qabaq* du taranči, *qawaq* du turc de Crimée, qui signifie "arbre creux", "creux d'un arbre", et la voyelle *a* de la première

1) Abū-'l-Ghazī ajoute que, de son temps, on ne disait plus, pour "arbre creux", *qipčaq*, mais قَبِجَاق *čipčaq*, par altération populaire du ق *q* en قَبِجَاق *č*. Radlov a enregistré *čipčaq* dans son dictionnaire sous *qipčaq* (II, 844; mais il a supprimé la partie relative à la forme *qipčaq*, ce qui rend sa citation inintelligible), et par contre ne le donne pas à sa place alphabétique. Bien que les éditeurs d'Abū-'l-Ghazī et Zaleman aient gardé le texte tel quel (cf. Zaleman dans Radlov, *Kudatku bilik*, 1891, p. xxxiii), le changement de *q* en *č* est assez singulier, et on est tenté de se demander s'il ne faut pas lire قَبِجَاق *č* au lieu de قَبِجَاق *č*, ce qui donnerait une prononciation populaire *čipčaq*. Autrement, nous devons supposer qu'Abū-'l-Ghazī a rapproché deux mots qui n'étaient pas vraiment apparentés au point de vue étymologique.

syllabe est ainsi justifiée¹). Abu-'l-Ghazī nous fournit de son côté la finale *-čaq* avec son "turbec ancien" *qïpčaq*, de même sens. Le copiste du manuscrit Schefer ne connaissait vraisemblablement plus le mot, puisqu'il a coupé en *qabu + čaq* (de même qu'il coupe *čubu-yan* à XI, 3), mais je n'ai pour ma part guère d'hésitation à rétablir *qabučaqında*, locatif de la forme possessive de *qabučaq*, et à traduire "dans le creux de cet arbre"; autrement dit, nous avons affaire là au même mot par lequel la légende d'Uγuz expliquait le nom des Qïpčaq²).

1) Berezin (*Trudy VOIRAO*, V, 19) avait lu *qubug*, mais Zaleman a adopté *qabuq* dans Radlov, *Kudatku bilik*, 1891, p. xx. En réalité, il y a eu aussi des formes du mot à voyelle labiale dans la première syllabe. Kāšγarī enregistre au XI^e siècle *qovī* et *qovī*, "[arbre] creux", et *qovug* et *qovug*, "creux" (Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 161 et 162). Ce *qovī* ou *qovī*, "creux", paraît par ailleurs inséparable du *qobī*, "creux", "vide", du *Qutadyu bilig*, et ce n'est pas un hasard si, dès le *Qutadyu bilig*, les mots *qïpčaq* et *qobī* sont associés dans une épithète double *qïpčaq qobī* qui s'emploie au figuré et apparemment au sens de "vide" (cf. le dictionnaire de Radlov, II, 659 et 843); pour le turc *qobī*, cf. peut-être le mongol *γobī*, "désert". Ainsi, tout en lisant *qabūq* le mot donné par Rašīdu-'d-Dīn, je n'exclus pas la possibilité d'une vocalisation en *qobūq*. Quant à la légende qui reliait *qïpčaq*, nom de tribu, à *qabučaq*, **qabučaq*, etc., "arbre creux", elle peut très bien rapprocher deux mots radicalement différents, et peut-être *qïpčaq* a-t-il signifié "steppe" comme le mongol *γobī* (on paraît avoir ce sens pour *qïpčaq* dans une énigme du *Code.x Comanicus*; cf. éd. Geza Kuun, p. 144, et W. Bang, *Ueber die Rätsel des Code.x Comanicus*, dans *Sitz. d. k. pr. Ak. d. W.*, 1912, 340), mais l'un et l'autre ont pris la valeur d'un nom propre, nom de lieu en mongol (le Gobi), nom de tribu en turc (les Qïpčap). Peut-être est-ce par le sens de "désert", et non par le nom de la tribu, qu'il faut expliquer le nom de Qïfčaq que Kāšγarī mentionne dans la région de Kašγar (Brockelmann, p. 247), et on sait que la notion de "steppe" resta si bien attachée au nom même des Qïpčaq que l'immense plaine de la Russie méridionale et de la Sibérie occidentale fut longtemps connue sous le nom persan de Dašt-i Qïpčaq, "steppe du Qïpčaq" (cf. les textes cités par Quatremère, *Hist. des Mongols*, 66—68), de même que nous disons "désert de Gobi" pour la plaine de Mongolie. Schmidt (*Gesch. der Ost-Mongolen*, p. 407) dit que les Mongols occidentaux appellent le Qïpčaq "Qabčiq"; en mongol, *qabčiq* signifie "tenailles"; en turc, *qabčiq* ou *qabčug* désigne un "petit sac", une "bourse"; il faudrait être mieux assuré du renseignement de Schmidt pour songer à retrouver dans le "Qapčiq" des Mongols occidentaux un souvenir de la légende qui rattachait le nom des Qïpčaq à *qabučaq*, "creux d'arbre".

2) Le mot en question a donc existé et n'est pas dû à une fantaisie comme le supposait M. Bang dans Marquart, *Ueber das Volkstum der Komänen*, 1914, p. 160, n. 1; Marquart (pp. 158—162) a une longue discussion sur le nom des Qïpčaq, et s'élève

IX, 2—4: *anung közi kök-din kök-rak erdi; anung saïi mürän usu'i tåg, anung tiši ünçü tåg erdi*; "ihr Auge war blauer als der Himmel, ihr Haar wie Bäche und Flüsse, ihre Zähne wie Perlen" (Radlov); "ses yeux étaient plus bleus que le ciel; ses cheveux étaient comme ceux du "euçuk" du fleuve; ses dents étaient comme des perles" (M. R. N.). Deux mots seulement prêtent à des observations. M. R. N. dit que Radlov a eu tort de lire *kök-räk* et que le manuscrit a *kök-yak*; en réalité, les deux formes sont graphiquement très voisines, mais le mss. a bien *kök-räk*, et il est clair que *kök-räk* est seul correct. Quant à *usuyi*, que Radlov avait bien lu comme moi dans le manuscrit, il l'a corrigé en *ögüzi*. M. R. N. s'est absolument fourvoyé en attribuant à Radlov une lecture *öküzi*, et en croyant que Radlov avait songé à un "bœuf du fleuve", peut-être "hippopotame"; comme la traduction de Radlov le montre, il a lu *ögüzi*, forme possessive de *ögüz*, "fleuve", mais sa traduction prête à cette critique qu'elle ne justifie pas une forme possessive. M. R. N. dit que le manuscrit a en réalité "*ösüki*", dont il ne sait que faire, mais qui est évidemment à la forme possessive par rapport à *mürän*. Mais M. R. N. s'est trompé à son tour. Le manuscrit, de façon absolument certaine, écrit *usuyi*, qui est la forme

contre une traduction de Charmoy pour un passage où *qïpçaq* est interprété par "désert" (le texte est en tout cas peu clair, et il faudrait pouvoir le citer autrement qu'à travers le dictionnaire de Radlov, II, 880); dans l'énigme du *Codex Comanicus*, le sens de "désert", quoi que Marquart en dise, va au moins aussi bien que celui d'"arbre creux"; et Marquart, qui a cité les *qïpçaq qobï* du *Qutadgu bilig*, n'a rien trouvé à opposer à l'interprétation de "vide", "désert", mise en avant pour eux par Radlov. Enfin, on avait remarqué depuis longtemps l'habitude des anciens historiens arabes de ne pas préfixer l'article au nom des Qïpçaq, autrement dit de traiter leur nom comme un nom de lieu et non comme un nom de tribu. Ici encore, la tentative faite par Marquart pour en rendre compte (p. 162) est moins satisfaisante que la simple admission d'un sens primitif de "désert" qui s'est plus ou moins spécifié en un nom de lieu avant de devenir un ethnique. Sur les flottements dans l'application du nom de Qïpçaq, et sur des incertitudes dans sa vocalisation, cf. aussi mes remarques du *JA*, 1920, I, 147—150; M. Grum-Grzimaïlo (*Zapadnaya Mongoliya*, III [1930], 170—172) vient de faire à ces remarques des objections qui sont en fait facilement conciliables avec mes hypothèses.

possessive du mot signifiant "eau"; on verra à propos de XIX, 4, comment je rends compte du mot et de sa forme. Quant au sens, il est clair: Les cheveux onduleux de la femme paraissaient couler, telles les eaux d'un grand fleuve.

IX, 7: *ai ai, a a, ölärbiz*; "ei ei! ah, ah! wir sterben" (Radlov); "nous serions comme lune (croissant) et arc (courbé)" (M. R. N.). Radlov a évidemment raison, et *ai ai, a a* sont des exclamations à caractère d'onomatopées. Même en lisant avec Radlov et M. R. N., contre la lettre du mss., *ai ai, ya ya*, il est hors de question de songer à la "lune" et à l'"arc". *ai ai* reparait d'ailleurs à XVI, 8, et XVII, 1, et M. R. N. y a bien vu alors une exclamation. Sa lecture *olarbiz* est en outre condamnée par le fait que, dans tout notre texte, le verbe "être", "devenir", est naturellement *bol-* comme dans le turc ancien et les dialectes orientaux, et non *ol-* comme en osmanli. La 1^e personne du pluriel des verbes était bien en *-biz* en ouïgour; cf. *ölürbiz*, "nous mourrons", dans *T'oung Pao*, 1914, 240.

X, 9: *bädük toi berdi*, "il donna un grand festin". Le même *toi berdi* (écrit et transcrit *toi birdi*) est donné dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes. Sur *toi*, "festin", cf. les remarques de M. Brockelmann dans *Asia Major*, II, 120—121.

XI, 1—2: *qiriq*¹⁾ *širä qiriq bandäng japturdi*; "vierzig Betten und vierzig ... liess er verfertigen" (Radlov); "il a fait fabriquer quarante rangées (fois) quarante mille (1.600.000) chaudrons" (M. R. N.). M. R. N. a une longue note où, objectant à la lecture *širä* de Radlov, il veut lire *šira*, "rangée", retrouver *mīng*, "mille", dans le *ban-*

1) Radlov a les deux fois *qiriq*; M. R. N. lit *qiriq*; le mss. a *qaraq*; cf. *supra*, p. 261.

de *bandäng* (qu'il lit *bindäng*), et faire de *-däng* le chinois 鼎 *ting*, "chaudron", sur la foi de M. Blochet. Il n'y a rien à retenir de tout cela ¹⁾. Le mot *širä* est donné par les deux vocabulaires sino-ouïgours au sens de "table" (棹 *tcho*), qui est bien celui de *širä'ä*, *širä*, en mongol, et les *Mémoires de Babur* attestent qu'on désignait par là une table sur laquelle on disposait les aliments (cf. Radlov, *s.v. širä*). Quant à *bandäng*, dont Radlov n'a su que faire, il ne débute pas par le mot "mille" qui, dans le dialecte de notre texte, est *mäng* et non *bän*; c'est simplement le mot que le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes orthographie et transcrit *bandeng*, avec le sens de "banc", et qui est un emprunt au chinois 板凳 *pan-teng*, "banc". La forme *šapturdä*, au lieu de *yapturdä*, rentre dans les prononciations qui représentent soit des influences kirghiz, soit des mongolismes. Le sens du passage est donc, en définitive: "Il fit faire quarante tables et quarante bancs".

XI, 2—4: *türlüg ašlar türlüg sörmälär čubuyan-lar qimüz-lar aštilar içtilär*; "verschiedene Speisen, verschiedene Fleischgerichte, und Getränke bereiteten sie, sie tranken" (Radlov); "ils ont mangé et bu les mets, les soyrmas divers, les plats de viande et du koumis" (M. R. N.). La phrase se termine par deux verbes, dont le premier est *aštilar*; Radlov a corrigé en *astilar*, d'où sa traduction de "ils préparèrent", mais *as-*, en ce sens, est spécial à des dialectes très éloignés de celui de notre texte; on retrouve *aštilar* [*ič*]tilär à XLI, 9—XLII, 1, et il n'y a pas à douter que M. R. N. ait raison de traduire par "ils mangèrent et ils burent"; le verbe *aš-*, jusqu'ici non attesté, serait donc à mettre à côté de

1) La note de M. R. N. pourrait faire supposer que le mot chinois *ting*, "chaudron", se trouve dans un passage d'Abū-'l-Ghazī où il est question d'un autre festin d'Uγuz; en réalité, il s'agit seulement dans ce passage d'Abū-'l-Ghazī de 99 حوص *hawz* en cuir, c'est-à-dire de 99 auges en cuir ou de 99 outres.

la forme allongée *aša-* et de la forme dénomminative *ašla-*. Une difficulté subsiste cependant. Le mot *aš* existe, exactement sous la même forme et dans le même sens, à la fois en persan et dans la majorité des dialectes turcs; on est donc amené à penser qu'il y a eu emprunt dans un sens ou dans l'autre. Or on a cherché au persan آش *āš* une étymologie indo-européenne en le comparant au sanscrit *āśa-* (Horn, *Grundriss der neupers. Etymologie*, p. 8; A. Hübschmann, *Persische Studien*, p. 7). D'autre part, il serait bien extraordinaire qu'un mot emprunté par le turc à l'iranien tardif eût été susceptible en turc de dérivations autres que par des suffixes en *-līg* et *-līg* et par une formation de verbe dénomminatif en *-la-*; ici nous aurions non seulement la forme verbale à racine allongée *aša-*, mais un verbe *aš-*, c'est-à-dire dont le thème serait celui-là même du substantif emprunté; je n'y crois guère. Il faut donc, à mon sens, ou bien séparer complètement le mot turc du mot persan, ce à quoi je n'incline pas, ou admettre qu'*āš* est moins ancien en persan que les iranistes ne l'ont pensé, et qu'il y est venu du turc au Moyen Age; il se trouve précisément que, de l'avis même de Horn et de Hübschmann, l'explication de *aš* par *āśa-* etc. va contre les règles de l'évolution phonétique en indo-iranien¹⁾.

Puisqu'il s'agit de "manger" et de "boire", les compléments doivent répondre à cette double fonction; on a déjà vu plus haut en effet que *aš* désigne les plats de nourriture (à base de céréales surtout), et *sörmä* les vins; termes assez généraux, et qui comportent l'épithète de *türlüg*, "variés"; les deux mots suivants devront

1) M. Benveniste, que j'ai consulté sur ce qui précède, me confirme que *aš* ne peut guère être le représentant en persan de skr. *āśa-*. En iranien ancien, le correspondant de skr. *āśa* est normalement *āsa*, qu'on a en effet en avestique dans [*Kahrk*]*āsa*, et on attendrait **āh* en persan. Aucune forme voisine n'est connue en moyen iranien; et, en iranien moderne, le yaznobi *āč*, de même sens que le persan *āš*, peut très bien, selon M. Benveniste, en être emprunté. Quant à *āš* lui-même, dont l'apparition n'est pas ancienne en persan, notre confrère estime que rien ne s'oppose à l'expliquer par un emprunt au turc.

avoir une valeur plus restreinte, mais désigner aussi, en principe, le premier un aliment et le second une boisson. Dans son dictionnaire (IV, 2185), Radlov, enregistrant le présent passage, a transcrit *čubuyan* et l'a rendu par "une espèce de boisson". M. R. N. a traduit par "plat de viande" sur l'indication de M. Blochet, qui lui a fourni le mongol *čubudal* ou *čübüdäl*, mais ce mot mongol, dont je ne connais pas d'exemple ancien, désigne des grains de blé restés sur l'aire tout aussi bien que des reliefs de viande, et par ailleurs ce n'est pas d'avoir mangé des restes qu'on se glorifie dans un grand banquet; *čubudal* ou *čübüdäl* me paraît donc à écarter. La solution que j'envisage moi-même est encore hypothétique. Il y a dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes un mot *čibïyan* qui est traduit en chinois par 滋味 *tseu-wei*; Klaproth, et à sa suite Radlov (III, 2154), ont interprété ce *tseu-wei* par "friandises", et, si on se rappelle que le manuscrit Schefer a parfois des formes en *u* là où le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes a des formes en *ï*, comme ci-dessus *čubuq* en face de *čibïq*, ou, XXVIII, 8, *qapu* (ou *qabu*) en face de *qapï* (ou *qabï*), on sera tenté de retrouver dans *čubuyan* le *čibïyan* du vocabulaire sino-ouïgour. Mais le sens usuel du chinois *tseu-wei* est simplement "goût", et il se pourrait, à la rigueur, qu'il fût pris ici dans son acception ordinaire. Avant d'affirmer l'équivalence, d'ailleurs probable, de *čubuyan* et de *čibïyan*, je voudrais avoir des exemples certains de l'emploi, sous les Ming, de *tseu-wei* au sens de "friandise" ¹⁾.

Le dernier mot doit en principe désigner une boisson. Radlov avait imprimé *aqma*, et lui attribuait peut-être aussi le sens d'une sorte de boisson, mais sa traduction n'est pas claire à ce sujet et

1) Cf. aussi peut-être l'obscur *civiya* de F. W. K. Müller, *Uigurica III*, 85¹⁷ et 93; je ne pense pas qu'on puisse faire intervenir le *čivgin* (opposé à *küvgin*) de Kāšgari (Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 57).

dans son dictionnaire non seulement il n'a pas invoqué le présent passage, mais n'a même noté aucun mot auquel on puisse ramener l'*aqma* de son déchiffrement. M. R. N. dit que Radlov s'est trompé, et qu'il faut lire *qimüz*, le koumis; le manuscrit, qui paraît bien porter *qamaz* ou *qamüz*, lui donne raison; la forme reste un peu surprenante, car le mot apparaît en IX, 8, sous la forme non de *qimüz*, mais de *qumuz*, et on a vu que ce sont les formes en *u* qui sont usuelles dans notre manuscrit. Mais en même temps l'orthographe du mss. est trop incohérente pour que l'objection puisse avoir une portée réelle.

XI, 6—XII, 3: *Män sinlär-gä boldum qayan, alaling ya tayi qalqan, tamya bizgä bolsun buyan, kök böri bolsun-γil uran, tämür jidalar bol orman, av yerdä yürüsün qulan, tayi talui tayi mürön, kün tuy bolγil kök qorıyan*; "Ich bin nun euer Kagan, lasst uns Bogen und Schild nehmen, sie mögen uns als Tamga dienen, unser Bujan möge der blaue Wolf sein, unser Uran möge "der eiserne Speer" sein, im Walde möge das Wild leben, die Kulane und die Talui, und die Flüsse und die Bäche mögen die Fahne sein. Dies is der blaue Kurigan" (Radlov); "Je suis devenu votre souverain. Prenez l'arc et le bouclier! Que le "boyan" soit notre tamgha (empreinte)! Que "loup gris" soit notre mot d'ordre! Lances de fer, soyez une forêt! Que le gibier et le zèbre courent à l'endroit où on chasse, dans la mer et dans la rivière! Que la tente bleue soit comme le soleil!" (M. R. N.). Dans ce petit discours que Uruz-khan prononce à la fin du festin, et qui est annoncé par *kim*, M. R. N. a eu parfaitement raison de reconnaître un couplet de huit vers octosyllabiques rimés; Radlov ne l'avait pas vu puisqu'il avait introduit de ci de là dans son déchiffrement quelques formes qui lui semblaient grammaticalement plus naturelles, mais qui ont le tort de rompre la mesure; en outre la coupe des vers condamne

certaines des interprétations de Radlov. On verra qu'il y a à la fin du manuscrit, après un autre banquet, un second discours d'U γ uz-qayan constitué lui aussi par huit octosyllabes rimés, mais cette fois-là M. R. N. lui-même ne s'en est pas aperçu.

En gros, et sauf pour la dernière phrase, l'interprétation de ce morceau par M. R. N. est seule défendable, puisqu'elle seule respecte la coupe des vers. Le premier vers montre que *qayan* est bien supposé prononcé en deux syllabes et ne représente pas seulement ici *qa'an* > *qān*; par contre je ne suis pas sûr, malgré la note de M. R. N., que *sinlär* ne soit pas seulement une mauvaise graphie de *sizlär* (dans XII, 9, où M. R. N. lit *sin-lär*, le mss. a *siz-lär*); M. R. N. lui-même lit *sizlär* dans l'autres passages (XXXVIII, 2, 3; XXXIX, 2; XL, 2, 4; XLII, 7). Je ne sais en quoi consiste le *buyan* dont l'empreinte (*tamyā*) sera la marque de la tribu; chaque *tamyā* portait vraisemblablement un nom qui nous échappe (je ne trouve d'indication à ce sujet ni dans Kāsγarī, 56—57, ni dans les passages correspondants de Rašidu-'d-Dīn, trad. Berezin, dans *Trudy VOIRAO*, V, 24—29); j'ai lu *buyan*, et non *boyan*, parce que *boyan* n'est pas attesté en Asie Centrale, au lieu que *buyan*, "mérite [religieux]", qui, par le sogdien, remonte au sanscrit *punya*, est très fréquent en turc, d'où il a passé en mongol. L'*uran* est à la fois "cri de guerre" et "mot de passe". M. R. N. a raison, à mon sens, de traduire *kök böri* par "loup gris" et non par "loup bleu"; *kök* s'applique aux deux couleurs, et *kök böri* est encore aujourd'hui le nom usuel du loup gris au Turkestan chinois; mais en même temps, la traduction par "gris" fait disparaître l'uniformité de désignation pour cette couleur presque sacrée et consacrée; M. R. N. reviendra au "bleu" quand il s'agira plus loin des poils et de la "crinière" de l'animal. Pour le vers suivants, "Lances de fer, soyez forêt", j'entends qu'U γ uz-khan, se préparant à des expéditions qui l'emmèneront loin de la forêt du pays natal, dit que

les lances dressées de ses soldats lui tiendront lieu de forêt. Ensuite le mss. a *ab yirdi* (ou *av yirdi*). Le plus simple est peut-être de corriger en *av yerdä* comme l'a fait M. R. N., et il faut alors, sans reprendre le mot gibier, traduire: "Que dans les territoires de chasse se promènent les *gulan!*"; les *gulan* ne sont pas des "zèbres", animaux africains, mais des hémiones (cf., outre Radlov, Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 163). J'avoue toutefois que ce vers ne me semble pas cadrer, ainsi corrigé et traduit, avec le ton guerrier de toute la strophe.

Le vers *tayï taluï tayï mürän* est moins clair. Il est singulier que, dans ses traductions allemande de 1891 et russe de 1893, Radlov ait cherché dans *talui* un nom d'animal, car, dès 1822, quand Klaproth avait édité et traduit le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, on avait appris que *talui* avait signifié "mer" en ouïgour tardif, tout comme *dalaï* en mongol; et aujourd'hui on suit *talui* en turc jusque dans l'épigraphie de l'Orkhon (le manuscrit Schefer a l'orthographe *talaï* dans XVIII, 5; c'est un mongolisme selon moi). Dans son dictionnaire (III, 888), Radlov a corrigé en 1905 sa version de ce passage, mais en reliant encore à *mürän* le mot initial, mal lu, du vers suivant. *Taluï*, bien que traduit dans le vocabulaire sino-ouïgour par 海 *hai*, "mer", peut s'appliquer aussi à une grande masse d'eau courante comme un grand fleuve; ce sera le cas pour la Volga dans XVIII, 5. Le mot-à-mot du vers est simplement "et la mer, et le fleuve"; il n'y a donc pas à faire courir les hémiones "dans la mer et dans la rivière", comme le dit M. R. N., ce qui serait d'ailleurs pour ces animaux un exercice singulier. Je suis d'avis de considérer ce vers en fonction non pas de celui qui le précède, mais de celui qui le suit, et ce sera d'ailleurs conforme au rythme selon lequel les huit vers forment quatre distiques. Avant de passer à ce vers suivant,

je ferai seulement remarquer que le mot mongol *mürän* est à la rime et a donc bien dû figurer dès le début dans le morceau.

Le dernier vers offre des difficultés. Radlov avait lu au début *küz* qu'il corrigeait en *ögüz*, "fleuve", et joignait à *mürän*, et ensuite *tuy*, "drapeau"; c'est certainement indéfendable. Mais le texte de M. R. N., avec *kün täg*, n'est pas satisfaisant non plus. Radlov avait laissé sans traduction le mot *qorïyan* (que lui et M. R. N. lisent *qurïyan*), et il ne l'a pas relevé non plus dans son dictionnaire. M. R. N. l'a traduit par "tente". Dans XV, 9—XVI, 1, et XXIX, 7—8, le mot est le complément direct de *tüškür-*, causatif de *tüş-*, et, dans XVII, 4, il est le complément direct de *türtür-*, causatif de *tür-*; *tüş-*, mot-à-mot "descendre", "tomber", signifie aussi "camper"; *tür-*, mot-à-mot "enrouler" ou "plier", se dit également d'une tente qu'on "plie" ou d'un camp qu'on "lève"; dans XVI, 2—3, alors qu'on est campé, vers l'aube, un rayon lumineux pénètre dans le *qorïyan* d'Uγuz; tout ceci cadre bien avec la traduction par "tente" adoptée par M. R. N. Mais je ne puis suivre notre confrère quand il voit dans *qorïyan* purement et simplement le mot turc bien connu *qoryan* (ou *quryan*), "forteresse", "lieu fortifié", qui, quoi qu'il en dise, n'a pas le sens de "tente". La solution est peut-être cependant assez voisine de celle-là. Dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, on a *küriyän tüşti*, "on a établi le camp" (下營 *hia-ying*), et *küriyän türdi*, "on a levé le camp" (起營 *k'i-ying*)¹). Le mot *küriyän*, "camp" (soit fixe, soit mobile), est spécifiquement mongol, et c'est du mongol qu'il a passé tel quel en ouïgour tardif, tout comme il avait été adopté sous la forme *kürän* ou *gürän* (كوران ou كورن) en *ğayatai*²).

1) Dans le dictionnaire de Radlov (III, 1455), ce passage du vocabulaire sino-ouïgour est cité, mais le sens des deux expressions a été interverti; c'est une erreur certaine.

2) Cf. à ce sujet le *Dictionnaire turc-oriental* de Pavet de Courteille, p. 468, beaucoup plus précis dans le cas présent que Radlov, II, 1451; cf. le *ğürä* de dialectes turcs sibériens dans Radlov, II, 1458; pour un emprunt *ğürän* en osmanli, cf. Miklosich,

Mais il y a aussi en mongol un autre mot signifiant "camp", *qorïya* ou *qorïyan*, dérivé de la racine *qorï-*, "enfermer", laquelle existe aussi dans quelques dialectes turcs ¹⁾. Si, comme l'admet Radlov, la vraie forme ancienne de *quryan* est à voyelle *o* dans la première syllabe, il est possible que *qoryan* soit pour **qorïyan*, forme à laquelle remonte également le mongol *qorïyan*. Mais il est difficile de dire si le *qorïyan* de notre texte est un archaïsme ou un mongolisme, et même si son *-γ-* n'y est pas ici en valeur de *-'* pour *-y-* comme dans le *čïrayï = čïrayï* de I, 5. Il résulterait toutefois de ces équivalences que *qorïyan* devrait signifier "camp" plutôt que "tente"; on verra bientôt ce qui me fait hésiter sur cette traduction. Par ailleurs, à suivre la version de M. R. N., il nous échapperait pourquoi ce "camp" est qualifié de *kök*, "bleu (ou gris)"; mais M. R. N. a mal compris. Pour les deux premiers mots du vers, le mss. a sûrement *kün tuy* (M. R. N. a lu correctement le premier mot; Radlov a raison pour le second). Même à corriger en *kün tög* avec M. R. N., on ne voit pas bien pourquoi ce "camp bleu (ou gris)" sera "semblable au soleil". J'interprète autrement et, gardant le texte tel qu'il est dans le mss., je traduis tout uniment: "Que le soleil soit notre drapeau (*tuy*), et le firmament notre *qorïyan*!" On a ce sens de *kök*, "ciel", "firmament", dans VI, 6, mais la comparaison me paraît impliquer que le *qorïyan* soit décidément une "tente" et non un "camp". Reste le vers précédent. Je le traduis par: "Encore des mers! encore des fleuves!" C'est à raison de ces traversées de fleuves lointains qu'Uγuz, devenu souverain du monde entier, pourra dire que le soleil est son drapeau et que le firmament est sa tente. Si nous sommes amenés à accepter

dans *Denkschr.* de l'Acad. de Vienne, XXXV, 113; XXXVII, 73; XXXVIII, 161; emprunté également dans le persan گوران *guran* (Vullers, II, 1044) et dans le russe *kurén'*.

1) Le *Houa-yi yi-yu*, vocabulaire sino-mongol du début des Ming, rend *gürï'än* (= *küriyän*) par "enclos" (圈子 *k'üan-tseu*), et *qorïyan* par "cours" (院落 *yuan-lo*).

pour *qorïγan* le sens de "tente", ce ne sera d'ailleurs pas là le nom d'une tente quelconque, mais seulement de la grande tente souveraine comme en ont eu les premiers successeurs de Gengis-khan et qui était un monument déjà considérable. J'avoue cependant ne pas me résoudre à dissocier complètement *qorïγan* du *küriyän* donné par le vocabulaire sino-ouïgour, et ne pas exclure que *qorïγan* ait pu être substitué par les remanieurs à un *küriyän* que le texte ouïgour eût comporté originairement.

XII, 4—5: *jarlïγ jumšadï, biltürgülüγ bitidi*; "... a envoyé des ordres, a fait écrire des proclamations" (M. R. N.); la ligne XII, 5, a été sautée par Radlov. La forme *jarlïγ* (le mss. a en réalité *jarlaγ*) pour *yarlïγ*, "édit impérial", "édit royal", est fréquente, mais non constante, dans le manuscrit; de même *jumša-*, pour *yumša-*, "envoyer", "déléguer"; *jarlïγ* est la prononciation kirghize et mongole, mais, dans les dialectes kirghiz, *yumša-* donne de nos jours *jumsa-* et non *jumša-*; le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes transcrit *yarlïγ, yumša-*. Le mot *biltürgülüγ* a été mal lu *biltürgülär* et *biltürgälär* par Radlov et par M. R. N.; le mss. est très clair ici, et, à la ligne suivante, où il paraît avoir *biltürgülüγ*, le *ä* n'est qu'un *-ü-* mal formé. *Biltürgülüγ*, substantif verbal du causatif de *bil-*, "savoir", n'est attesté comme terme technique que dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, où on a *biltürgülüγ* traduit en chinois par 勅書 *tch'e-chou*, "ordre écrit du souverain".

XII, 9—XIII, 1: *sizlär-dän baš čalunγuluy tiläb män turur*; "von Euch die Unterwerfung fordernd bin ich" (Radlov); "je vous demande cinq tributs" (M. R. N.). Au lieu de *baš*, "tête", M. R. N. a lu *beš*, "cinq"; les deux formes se confondent souvent dans le mss.; par ailleurs, M. R. N. doit l'idée des "tributs" à M. Blochet, qui lui a interprété *čalun-* de *čalunγuluy* par "ce que reçoit un soldat

en argent, solde; mongol tsaling transcrivant le chinois tsien-leang". Le mot *čaling* du mongol a chance d'être un emprunt récent au chinois, et 錢糧 *ts'ien-leang* désigne la solde des simples soldats non seulement en argent (*ts'ien*), mais en grains (*leang*); il est d'ailleurs évident qu'il n'y a rien de commun entre la "solde" qu'un souverain paye à ses propres soldats et ce qu'il demande au contraire à des peuples étrangers de faire pour lui; enfin un substantif verbal on *-γuluγ* ne pourrait se faire directement sur un substantif d'emprunt; les "cinq tributs" sont à abandonner. A mon avis, il faut lire sans hésiter *baš čalunγuluγ* comme l'avait fait Radlov. Par ailleurs, Radlov ne s'est pas expliqué sur sa traduction d'"Unterwerfung" et il n'a recueilli dans son dictionnaire ni *čalun-*, ni *čalunγu-*, ni *čalunγuluγ*. Une fois de plus, le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes me paraît donner la solution. On y trouve une expression *baš čalisdī* (à lire *baš čališti*)¹⁾, répondant au chinois 叩頭 *k'ou-t'ou*, "faire le *k'o-t'ou*", "se prosterner en cognant la terre du front". Le verbe *čališ-* signifie "frapper ensemble d'un coup", de *čal-*, "frapper d'un coup"; de ce verbe *čal-* dérive aussi *čalīn-*, "se frapper, être frappé", qui donne régulièrement *čalīnγu* et *čalīnγuluγ*. Je considère que *čalunγuluγ* est un nouvel exemple de ces formes en *-u-* que j'ai déjà signalées dans le manuscrit Schefer là où le vocabulaire sino-ouïgour (et parfois le ouïgour en général) a *-ī-*; ce qu'Uγuz-khan demande aux peuples des quatre coins du monde, c'est de se prosterner devant lui, autrement dit de lui rendre hommage²⁾.

1) Il est certain que le ouïgour de Tourfan prononçait les *š*, et le vocabulaire sino-ouïgour les note régulièrement; ici les deux points qui distinguent le *š* du *s* auront été omis accidentellement en écriture ouïgour, et la transcription phonétique chinoise a par suite *s*; ceci nous est un nouvel indice que ces transcriptions chinoises du vocabulaire ont été faites automatiquement d'après l'écriture, et non d'après la prononciation réelle. Dans son dictionnaire (III, 1883), Radlov a bien rétabli *baš čališti*.

2) Le même vocabulaire sino-ouïgour donne *baš čaqīb*, "ayant frappé la tête [sur le sol]", comme traduction du chinois 投降 *t'ou-hiang*, "se soumettre"; or *baš čaq-* est tout à fait synonyme de *baš čal-*.

XIII, 2—3: *tartqu tartip*, “dem werde ich Geschenke geben” (Radlov); “lui donnant des cadeaux” (M. R. N.). Au lieu de *tartqu*, substantif verbal de *tart-*, mot-à-mot “tirer”, le mss. a *taratqu*, forme incorrecte (le verbe *tarat-* signifie “dispenser”), résultant de la dissociation du groupe consonantique; on a de même *tarattï* pour *tarttï* dans XXXI, 9 (M. R. N. a transcrit *tarittï*). Dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, *tartip* est employé seul comme équivalent du chinois 進貢 *tsin-kong*, “offrir le tribut”, mais ce *tartip* était naturellement susceptible d’être précisé par un complément, et le vocabulaire sino-ouïgour de la collection Morrison a seize exemples se terminant tous par *tartip*, tels que *at tartip*, “[ayant] offert en tribut des chevaux”, *qaš tartip*, “[ayant] offert en tribut du jade”, etc.; c’est de la même manière qu’on a ici *altun kümüš tartip* dans XIV, 2. Radlov, qui a rendu ici *tartqu* par “présents”, n’a pas enregistré le mot dans son dictionnaire, mais il y a recueilli le *jayatai tartiq* et *tartiy*, *turkī tartuq*, “présents offerts à un supérieur”. J’ai entendu en effet *tartuq* au Turkestan chinois comme une sorte de nom technique des “présents” obligatoires aux autorités, et Babur, dans ses *Mémoires*, parle des présents qui lui sont faits en employant *tartiq tart-*, c’est-à-dire la construction même que nous avons ici. Il n’y a pas à douter que *tartqu* et *tartiy*, tous deux dérivés régulièrement de la racine *tart-*, ne soient de simples synonymes. Mais alors on voit mal comment l’expression, qui désigne les cadeaux, le “tribut”, d’un inférieur à un supérieur, pourrait s’appliquer ici aux dons faits par le *qayan* à ses vassaux. Je proposerais de considérer la phrase comme mal construite et de rattacher *tartqu tartip* au membre de phrase précédent dont les vassaux sont le sujet, si, dans XIV, 4, il n’y avait un emploi aussi peu admissible du verbe qui signifie “octroyer”. Je ne puis donc écarter cette autre hypothèse que le rédacteur ait employé de travers des termes dont la valeur protocolaire lui échappait.

XIII, 4—5: *čamat čaqap*; “je le punis” (M. R. N.); Radlov, qui lit *čamat čaqip*, n’a pas traduit ces deux mots ni n’a recueilli *čamat* dans son dictionnaire. Le mot *čamat* reparait encore dans XV, 5—6, et dans XXI, 7, les deux fois suivi du participe *atup*. M. Blochet a indiqué à M. R. N. le mongol *ǰämälä-*, “faire des reproches”, verbe dénominatif tiré de **ǰämä*, lequel **ǰämä* serait anciennement *čämä*, pluriel *čämät*, et par là répondrait à *čamat*, car “l’harmonie vocalique anciennement n’existait pas”. M. R. N. adopte donc en note le sens de “réprimande”, “punition”, tout en faisant remarquer que, dans XXI, 7, c’est un vaincu qui parle ainsi. Il y a en effet quelques exemples de flottement entre *č-* et *ǰ-* dans le mongol écrit, et aussi d’hésitation entre les classes faible et forte quand le mot ne comportait pas de gutturale, ni n’avait en première syllabe une voyelle labiale, c’est-à-dire manquait de lettres qui permissent, par l’écriture même, de voir si le mot était ou n’était pas palatalisé. Mais ce n’est pas une raison pour imaginer, contre toute évidence, que l’harmonie vocalique n’existait pas au Moyen Age. Quant à *ǰämälä-*, c’est une variante peu usitée de *ǰimälä-*, verbe dénominatif issu de *ǰimä*, qui signifie “conduite” et “blâme”; le pluriel régulier en serait *ǰimäs*, non *ǰimät*, et il n’y a pas de raison de le faire intervenir ici¹⁾. Le mot qui est vraiment à reconnaître dans les prétendus *čamat* de notre texte n’est pas douteux; c’est *čimat*, “colère”, donné dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes²⁾; les *čamat* du manuscrit Schefer pa-

1) C’est ainsi que *ǰimälä-*, “accuser”, “blâmer”, n’a rien de commun avec *čimala-*, “être insatiable”.

2) Ce mot semble isolé en turc, et n’est connu que par ce vocabulaire (cf. le dictionnaire de Radlov, III, 2103); il n’est donc pas exclu *a priori* qu’il puisse être d’origine mongole, mais en mongol même le mot le plus voisin est *čimat-*, “réprimander” (à ne pas confondre phonétiquement avec *ǰimälä-*, quoiqu’il en ait pu subir l’attraction sémantique), et il se peut qu’au contraire le verbe mongol *čimat-* soit emprunté au turc. Il y a un mot *čamyun* ou *čimyun*, “calomniateur”, dans Käsγarī (Brockelmann, *Mit. Wortsch.*, 49, 54); sa parenté m’est inconnue.

raissent dus à un copiste ignorant. M. R. N. a lu *čaqar*, et Radlov *čaqïp*; le mss. a en réalité *čaqap*, en valeur de *čaqïp*, participe de *čaq-*, “frapper d’un coup” (comme un briquet par exemple), “faire éclater par choc”; *at-* signifie “tirer (à l’arc, avec une arme à feu, etc.)”, “laisser aller”; il s’agit toujours de la colère qui éclate; *čamat čaqap* (= *čïmat čaqïp*) signifie donc “[ma] colère ayant éclaté”. Je n’écarte toutefois pas absolument la possibilité que *čaqap* soit pour *čïqïp*, “étant sortie”.

XIII, 6: *ta’uraq basïp asturïp*, “ich werde ihn niederwerfen und hängen lassen” (Radlov); “je surprends, je pends” (M. R. N.). Ni l’une ni l’autre de ces traductions ne tiennent compte de *taçuraq* (*ta’uraq*). M. R. N. a cependant sur ce mot une note dûe à M. Blochet et où *taçuraq* est rapproché du mongol *daçurïšqa-*, “dire à haute voix”, mal coupé par M. Blochet en *daçur-ïšqa-*; la base de ce mot mongol est naturellement *daçun*, *daçu* (= *da’un*, *da’u*), “voix”, “son”, et *-rï* est un suffixe; le rapprochement ne vaut rien. La solution est fournie une fois de plus par le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes qui contient le mot *tauraq*, “vite”. Ce *tauraq* lui-même, écrit et transcrit de cette manière, est naturellement identique à *tabraq* et *tabïraq* du šor et du sagaï, mais c’est à tort que Radlov (III, 981) a corrigé tacitement en *tabraq* le *tauraq* du vocabulaire sino-ouïgour. Grâce à ce *tauraq*, l’apparent *taçuraq* du manuscrit Schefer s’explique sans difficulté; c’est un nouvel exemple de *-ç-* en fonction de *-’-* pour marquer l’hiatus intervocalique et *ta’uraq* répond absolument au *tauraq* du vocabulaire sino-ouïgour. Pour la forme *tavraq*, qui est la mieux attestée dans les textes ouïgours antérieurs à 1400, cf. Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, p. 293 (le passage *tabïraq* > *tavraq* > *tauraq* est tout à fait parallèle à celui du nom du “lièvre”, *tabïšqan* > *tavšqan* > *taušqan*). *Bašïp* signifie “ayant écrasé”; il n’y a pas de

difficulté. Radlov et M. R. N. ont ensuite lu *asturïp*, participe du causatif de *as-*, “prendre”; cela ne me semble pas aller de soi pour deux raisons; le verbe *astur-*, “faire prendre”, ne s’est pas encore rencontré, je crois, et il ne semble pas que la pendaison ait été le mode de mise à mort usuel chez les nomades de l’Asie centrale. Si on tient compte de XXX, 7, et de l’écriture du manuscrit, il apparaîtra selon moi presque certain que le prétendu *asturïp* est altéré (assez légèrement d’ailleurs au point de vue graphique) de *öltürüp*, “ayant tué”.

XIII, 7—9: *Gänä bu çayda ong jangaqï-da Altun qayan dägän bir qayan bar erdi*; “de plus, à cette époque, il y avait, du côté droit d’[Uzuz-khan], un qayan appelé Altun qayan”. La traduction n’offre pas de difficultés. On remarquera *gänä* pour *yana* (*yänä*), “à nouveau”, “de plus”; il est constant dans le manuscrit, et n’était connu jusqu’ici, je crois, que dans des dialectes très occidentaux ¹). L’Altun qayan ou “Souverain d’Or” est naturellement le souverain des Kin ou Juçen, qui ont régné dans le Nord de la Chine de 1115 à 1234; mais ce sont par suite les mêmes que les *ǰürçät* (Juçen est en fait une mauvaise forme de *ǰürçät*) nommés dans XXIX, 9, et que le texte distingue à tort du pays de l’Altun qayan. A un autre point de vue, on notera que l’Altun qayan est placé au “côté droit”, et que, dans XIV, 7, le qayan d’Urum, c’est-à-dire du Rüm, sera placé au “côté gauche”. Ceci semble indiquer une orientation face au Nord, qui n’est conforme ni à l’orientation face à l’Est la plus générale anciennement chez les peuples altaïques, ni à l’orientation face au Sud, que certains d’entre eux ont adoptée vraisemblablement sous l’influence chinoise ²). Mais il y a là une

1) Le mss. écrit très souvent *g(ä)nä*; par là même il garde une partie de la tradition des mss. de Tourfan, où on a très souvent *y(a)na* [ou *y(ä)nä*]; cf. par exemple von Le Coq, *Türk. Manichaica*, I, 56.

2) De même les fils qui sont envoyés à l’Est (XXXVIII, 2) et qui sont placés à

question très complexe, et que je ne veux pas reprendre de liais; il y faudrait faire intervenir les matériaux déjà rassemblés et publiés par MM. Širokogorov et Kotwicz et par moi-même, sans compter quelques autres informations qui n'ont pas encore été utilisées.

XIV, 2—3: *köp tälīm altun kümüš tartip, köp telim qaš yaqut taš alup*; “ayant offert [en tribut] beaucoup d'or et d'argent, ayant pris [pour les offrir] beaucoup de jade et de corindons”. Le texte est clair. On notera (il y en a bien d'autres exemples dans le manuscrit) le participe *alup* de *al-*, au lieu de l'usuel *alip*; c'est un aspect de la grande prépondérance de *u* sur *i* dans le manuscrit Schefer. Pour *qaš*, le manuscrit n'a ni la forme, ni les deux points du š, et le déchiffrement de Radlov porte *qas*, tout en traduisant par “jaspe” (lire “jade”). M. R. N. a préféré adopter *qīs = qīz*, “fille”, et c'est ce que donne sa traduction, bien qu'en note il admette la possibilité qu'il s'agisse du jade, auquel cas, selon lui, *qas* ou *qaz* serait la forme ancienne de *qaš*; enfin “jade” serait, selon M. R. N., la “pierre de bague”, en ancien turc *yād*. Il y a là pas mal d'erreurs. Les “filles” sont tout à fait hors de place au milieu de ces métaux et de ces pierres, et il s'agit certainement de jade. Si le manuscrit écrit *qas* (ou *qaz*) au lieu de *qaš*, on pourrait y voir un mongolisme, puisque *qaš* est devenu *qas* en mongol; mais j'imagine plutôt que nous avons affaire à une omission accidentelle des deux points du š, laquelle aura entraîné la forme spéciale de *-s* ou *-z* au lieu de celle du *-š*. Pour ce qui est du mot *taš* qui suit les deux noms de pierres, il porte sur elles deux, car

droite (XLI, 7) sont les “Bozuq” qui règneront dans l'Est, au lieu que les fils envoyés à l'Ouest (XXXVIII, 3) et qui sont placés à gauche (XLI, 8) règneront dans l'Ouest. Ici le placement à droite et à gauche pourrait provenir seulement de ce que la droite était considérée comme la place d'honneur, mais on est frappé de voir que la même répartition se retrouve pour les troupes de “droite” et de “gauche” données aux fils d'Uγuz d'après Rašidu-'d-Dīn.

le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes les appelle respectivement *qaš-taš* et *yaqut-taš*. Quant au mot français "jade", il vient de l'espagnol *hijada* (*ijada*), et n'a rien à voir avec l'Orient. Il n'y a par ailleurs pas de vieux mot turc *yād* signifiant "jade"; et il y a bien une "pierre" de *yada* en turc, de *jada* en mongol, où d'aucuns ont cru parfois trouver l'origine du mot "jade", mais la pierre de *yada* ou *jada*, employée magiquement pour faire tomber la pluie, est un bézoar¹).

1) Sur l'étymologie du mot "jade" et sur la pierre de *yada* ou *jada* qui est un bézoar, cf. mes remarques de *T'oung Pao*, II, XIII [1912], 436—438; la mauvaise traduction de *yada* par "jade" a persisté en 1921 dans A. S. Beveridge, *The Memoirs of Babur*, 27, 67, 623, 654, 860, 871. Marquart a proposé (*Ueber das Volkstum der Komanen*, p. 37, corrigé p. 201 en ce qui concerne l'étymologie du mot français "jade") de voir dans *yada* (et *jada*) le persan جادو *jādū*, "magicien" [cf. aussi sogdien *čdy*, dans *JA*, 1929, II, 191], et je ne suis pas hostile à cette étymologie (déjà suggérée en 1866 par Yule, *Cathay*; cf. *Cathay*², I, 246), en la faisant remonter peut-être, avec M. Brockelmann, à une forme plus ancienne telle que l'avestique *yātu-* (par un intermédiaire **yādu*?). En fait, Kāšyarī ne connaît que les formes *yat*, "pierre de pluie", *yatči*, "magicien qui fait usage de la pierre de pluie", et les verbes *yatla-* et *yatlat-* (Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 82). MM. Brockelmann et Köprülüzađe Mehmed Fuad ont donné des détails intéressants sur ce procédé magique, le premier dans *Asia Major*, II, 111—112, le second dans *Une institution magique chez les anciens Turcs: yat* (dans *Actes du 2e Congrès international d'histoire des religions* de 1923, Paris, 1925, in-8, t. II, pp. 440—451); les textes chinois et mongols permettraient d'ailleurs d'y ajouter beaucoup, et il est fâcheux que M. Brockelmann ait fait intervenir la "néphrite" (= le jade) au lieu des bézoars (de même, après les travaux de M. Laufer, il n'aurait pas fallu sacrifier *hutuw* au "čatuq" de Kāšyarī). La jade, en turc *qaš*, servait pour les cachets; comme tel, il est associé à l'histoire de Gengis-khan; par ailleurs, il prostégeait de l'éclair (cf. Hommel dans *Asia Major*, Hirth Anniv. volume, 189). L'étymologie de *qaš* par **kāša*, forme à *vrddhi* de Khaša = *Kašā*, mise en avant par Marquart (*loc. cit.*, p. 201) et que M. Brockelmann a rappelée, est à première vue séduisante; en réalité, et en y joignant aussi le nom de Kāšyar, ces rapprochements remontent en partie à Eugène Burnouf, en partie à Richthofen; cf. A. Stein, *Ancient Khotan*, I [1907], 50—51, où ils sont discutés. Sir A. Stein admet la possibilité d'un rapprochement entre *qaš* et les monts *Kašā*, mais écarte Kāšyar et les Khaša; je serais peut-être moins sévère, et compte en donner ailleurs mes raisons. Mais en tout cas, je n'inclinerais pas à voir dans *qaš* une "forme à *vrddhi*" **Kāša* du nom des Khaša; si les noms sont apparentés et ont pu se confondre à un moment donné, c'est alors, à mon sens, parce que le mot *qaš*, "jade", préexistait vraisemblablement dans la langue indigène. Sur Khaša, cf. encore S. Lévi, dans *JA*, 1915, I, 102; *Divyāvadāna*, 372; Przyłuski, *La Légende d'Açoka*, 233.

Pour ce qui est du *yat*, *yada* ou *jada*, je voudrais encore formuler quelques remarques. En premier lieu, d'après les textes chinois de l'époque mongole, tout comme d'après le § 143 de l'*Histoire secrète des Mongols*, *jada* n'est pas en soi le nom de la pierre, mais celui du procédé magique qui amène le vent et la pluie; il en est de même pour son verbe dénominatif *jadala-*, "faire naître le vent et la pluie"; malgré le "Regenstein" de M. Brockelmann, c'est bien aussi la divination par la pierre, et non la pierre elle-même, que Kāšyārī me paraît appeler *yāt*; le *yada-laš* n'est donc pas une "pierre *yada*", mais la "pierre qui sert au *yada*"; l'étymologie par *yātu-* en est facilitée. Mais il résulte de là qu'on ne peut retenir la suggestion de M. Mehmed Fuad de corriger en يَاتُ *yāt* ou يَاتِ *yāt* la pierre بُوْت *but* de Kāšyārī (Brockelmann, 45), grosse topaze attachée aux boucles frontales des princes et des princesses. Par ailleurs, les formes *yāt* et *yātčī* de Kāšyārī ont fait penser à M. Mehmed Fuad (p. 449) qu'il fallait corriger en يَاتِ *yāt* (et en يَاتِجِي *yātčī*) le يَلِي *yai* du texte de Ĵuwainī (et le يَلِيجِي *yaičī* des notes; éd. de Mirzā Muhammad, I, 152); M. Deny (p. 450) s'est au contraire demandé si ce n'était pas là une forme dialectale; en fait *yaičī*, "sorcier", est indiqué pour le jaghatai par Pavet de Courteille (p. 542) et par Radlov (III, 14), et est attesté sous la forme *yaičī*, dans le même sens, en turc tobol (avec des dérivés *yaičila-*, *yaičiliq*; Radlov, III, 14). A vrai dire, Radlov dit bien ici que le *yaičī* du jaghatai vient "sûrement" de ce que primitivement le sorcier opérait à l'aide d'un "arc" (*ya* ou *yai*), et *yaičī* signifie d'ailleurs aussi en jaghatai "archer" (et en outre en coman "fabricant d'arc", *yaičī*, *Cod. Com.*, 103 [à lire *yaičī*?; *yai* de *Cod. Com.*, 118, est soit pour *yā*, soit à corriger en *yai*; la forme *yai* se retrouve peut-être dans le *jayli* = *yaili* (lire *yaičī*?) de la p. 146, où le mot, au sens d'"archer", s'opposerait alors à *tura*, "bouclier" (et non *türü*, "prince", comme l'ont pensé Kuun et Radlov, ni même *tura*, "maison", comme l'a supposé M. Bang, *Ueber die Räthsel*, 347; l'allusion de l'énigme serait au guerrier muni d'un bouclier ou à l'archer qui montera le poulain?). Mais, à propos du terme correspondant kirghiz *jaišī*, Radlov (IV, 6) l'interprète bien par "qui sait faire tomber la pluie", de même que le verbe dénominatif *jaišat-*. Budagov (II, 346) a donc raison d'identifier *jaišī* à *yadačī*, et il fournit même le correspondant kirghiz *jai-laš* de *yada-laš*. L'obscur باي *bai*, "sorcellerie", de Vambéry (*Čagat. Sprachstud.*, 243; cf. le dict. de Radlov, IV, 1121) n'a peut-être rien à voir avec *baila-* (< *bayla-*), et pourrait à la rigueur être une altération graphique de باي *yai*. Dans Pavet de Courteille (p. 542), باي علم *yai ilm* est traduit par "art de se servir de la pierre à pluie, dont on fait usage surtout en été", mais il est clair que باي *yai* n'est ici pas plus *yai*, "été", que ce n'était *yai*, "arc", dans *yaičī*, "sorcier"; dans les deux cas, *yai* répond à *yāt* ou *yada*, et, si on met en parallèle le *yadčī* des *Vigurica II* qu'on trouvera plus loin, on sera tenté de supposer une forme turque archaïque **yad*. La double forme *yāt* et *yai* nous laisse dans l'incertitude quant à la leçon à adopter dans le texte de Ĵuwainī. D'un côté, on ne s'attendait pas à rencontrer si tôt la forme *yai*, la correction de *yai* en *yāt* est graphiquement très simple (ce qui n'était pas le cas pour بُوْت *but*), et le mss. fondamental de Ĵuwainī n'est pas exempt de mauvaises leçons dans les noms propres (ex. Büt-tāngri altéré de Tāb-tāngri). Mais, d'autre part, le nom du procédé magique pour faire tomber la pluie devait être connu dans le monde des Mongols de Perse, chez qui le manuscrit a été copié au XIII^e siècle, et Ĵuwainī a parfois une onomastique à formes "turques" aberrantes

("Tüsi" pour Jöci, etc.). J'incline donc à admettre qu'il a bien employé *yai*, qui serait ainsi attesté, comme prononciation dialectale de *yat*, dès le XIII^e siècle. Les formes *yat* et *yatči* de Kāšyari sont toutefois confirmées par le *yadči* de F. W. K. Müller, *Uigurica II*, 84. Dans ce dernier texte, Müller a rattaché à *yadči*, comme une épithète, les mots précédents, *luu öntürgüči*, "qui fait lever les *nāga*", et cela l'a amené à parler d'un rite probable de Schlangenbeschwörer analogue au *ahigunḥika* des *jātaka*. Comme il s'agit d'une énumération de dix-huit conditions pécheresses (*āsrava*), M. Bang (*Zur Kritik und Erklärung der Berliner Uigur. Turfanfragmente*, dans *Sitzungsberichte* de l'Ac. de Berlin, 1915, 623—624) s'est demandé si, pour arriver au chiffre de dix-huit, il ne fallait pas séparer *luu öntürgüči* de *yadči*; mais cette hypothèse entraîne aussi à dissocier ensuite le groupe *qınaryüči ümgülgüči* qui n'a cependant qu'un même complément et à séparer *čantal* (*caṇḍala*) de *kīši ölürgüči*, "tueur d'hommes"; c'est assez peu admissible. Il me paraît plus vraisemblable que l'énumération soit incomplète (je ne lui connais malheureusement pas de parallèle) et que le *yadči* fasse bien "lever les *nāga*". Dans cette hypothèse, qui était celle de F. W. K. Müller, on pourrait bien admettre que les *nāga*, selon le terme hindou, ou, à la chinoise, les dragons n'interviennent ici qu'en tant qu'ils sont les agents des perturbations atmosphériques. Mais un des textes cités par M. Mehmed Fuad paraît autoriser une interprétation plus concrète, puisqu'un serpent véritable y joue précisément un rôle dans la cérémonie magique à laquelle se livre le *yadači*. [En parlant plus haut d'une énigme du *Codex Comanicus*, j'ai accepté, sous réserves, l'explication de M. Bang qui explique le mot *bey* de la solution par une "jument" qui met bas un poulain. Le mot existe en effet sous des formes dialectales qui vont de *bü* (*bü?*) à *pü*, *pü*, *pü*, *bü*, *biyü*; on a déjà *bi* dans Kāšyari (Brockelmann, 36; je ne pense pas par contre qu'on puisse en rapprocher *büdü*, "stérile", "brehaigne", comme le fait M. Bang); et on voit bien, par le "*klunlagan*" (= *qulunlayan*) qui suit, ce qui amené M. Bang à proposer cette solution. Elle se heurte cependant à trois difficultés: 1^o On voit mal le rapport entre l'énigme et sa solution; mais le cas est assez fréquent. 2^o Le mot *bey*, dans les deux parties du *Codex Comanicus*, a partout (sauf éventuellement dans cette énigme) le sens de "seigneur" (< *büg*); ce peut être un cas d'homophonie. 3^o Dans la première partie de l'ouvrage, et c'est là la raison principale de ma remarque, il y a pour "jument" un mot qu'on n'a pas reconnu et qui n'est pas "*bey*". Parmi les noms d'animaux de la p. 127 de l'édition de Kuun, après le cheval et le lion, et avant la mule et l'âne, on lit: *leopardus*, en persan *madian*, en coman *chestrac*; Kuun a accepté ce sens de *chestrac* dans son index (p. 271), Radlov a rétabli *qistrac* (*Das türk. Sprachmaterial des Codex Comanicus*, p. 28), et ce nom "coman" du "léopard" a été recueilli dans son dictionnaire (II, 816). Mais le persan *madian*, comme l'a vu Kuun (p. 347) et bien qu'il ait gardé l'équivalence "léopard", est évidemment مادیان *mādiyān*, "jument", et dès lors il est clair que le coman "chestrac" (= *qistrac*) est identique à *qisraq*, "jument"; c'est une erreur de copie qui aura donné, sous "léopard", les noms persan et coman de la "jument". Ceci ne ruine d'ailleurs pas l'explication de M. Bang, car Kāšyari (Brockelmann, 156) interprète *qisraq* par "jeune jument", et plusieurs dialectes modernes (ceux qui n'emploient pas en ce sens *baital*) ont gardé trace de cette spécification. Au contraire, *bi*, *bü*, etc., s'applique à une jument adulte, qui a eu un ou des poulains, et ce serait précisément le cas dans l'énigme. En conséquence, et sans garantir l'explication de M. Bang, je la crois très probable.]

XIV, 4—5: *Uγuz qaγan-γa soyurγap berdi*, “[l’envoyé de l’Altun qaγan] überreichte sie [= les bijoux, etc.] Ogus Kaan als Geschenk” (Radlov); “il en a fait cadeau à Oughouz Kaghan” (M. R. N.). Il paraît en effet difficile de construire la phrase autrement, et cependant *soyurγa-*, en turc comme en mongol, s’emploie expressément au Moyen Age pour désigner les cadeaux ou faveurs accordés par un supérieur à un inférieur. C’est ce que montre bien le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, qui donne le mot, selon la prononciation mongole postérieure au XIV^e siècle, avec la prononciation *soyurγap*, et le traduit par 賞賜 *chang-ts’eu*, “octroyer (en parlant de l’empereur)”. Je suis donc amené à conclure que, ici comme plus haut pour *tartqu tartip* (XIII, 2—3), le rédacteur a mal employé des mots ayant un sens protocolaire ¹).

1) Dans un texte manichéen, M. Bang et M^{lle} von Gabain (*Türk. Turfan-Texte III*, 194 et 210) ont rencontré un verbe qu’ils lisent *suγurqa-*; il est associé à *irinčkü-* (*erinčkü*), “avoir de la compassion”, et doit en être un synonyme. Ils l’ont retrouvé, avec le même sens, dans le *Suvarṇaprabhāsa*, une fois seul, une fois associé également à *ārinčkü-*, mais les deux fois écrit *tsuγurqa-*. Cette initiale *ts-* ne se rencontrant guère que dans des mots d’emprunt, et surtout d’emprunts au chinois, nos confrères ont considéré comme certain que *suγurqa-* ou *tsuγurqa-* représentait le chinois 慈 *ts’eu*, “compassion”, plus un suffixe verbal *-irqa-*, *-urqa-*, et ils ont fait à nouveau état de cette dérivation dans leurs *Uigurische Studien*, *Ungar. Jahrbücher*, X, 205); ils n’ont rien dit de *soyurγa-*, “octroyer”. En réalité, la dérivation proposée se heurte à des difficultés phonétiques assez sérieuses, car 慈 *ts’eu* est **dz’i*, c’est-à-dire que le mot n’a jamais comporté de voyelle labiale, et, jusque vers l’an 1000, il s’est prononcé avec initiale sonore. La seconde objection ne vaut naturellement pas pour un mot qui serait emprunté vers l’an 1300 par exemple; en fait, la traduction ouïgoure même du *Suvarṇaprabhāsa*, qui paraît dater environ de ce moment-là, transcrit Getse ou Getso le nom de 義淨 *Yi-tsing* et *samtso* le titre de 三藏 *san-tsang* (cf. F. W. K. Müller, *Uigurica*, 14—15, où l’interprétation de *Kīsi* [= Getse] par Yue-tche est à abandonner, et Radlov et Malov, *Suvarṇaprabhāsa*, p. 14); or le *tsing* de *Yi-tsing* et le *tsang* de *san-tsang* sont à anciennes sonores initiales; mais, pour un emprunt ancien, il faudrait citer des exemples de transcriptions de ce type *ts-* avec des mots dont l’initiale sonore n’était pas encore assourdie. Par ailleurs, je ne vois pas de raison pour que la voyelle de *ts’eu* (**dz’i*) se soit labialisée dans un emprunt turc. Enfin *suγurqa-* peut aussi bien se transcrire *soyurγa-*, et on hésite à séparer les deux mots. *Soyurγa-*, “accorder une faveur”, ne se trouve pas dans *Kāšγarī*, mais est néanmoins assez

XIV, 5—6: *yaqši bāgü (?) birlü dostluy qıldi*; “durch treffliche Fürsten (Gesandten) schloss er mit ihm Freundschaft” (Radlov); “il a noué des relations d'amitié avec son grand bey” (M. R. N.). Ces traductions me paraissent très peu probables en tant qu'elles voient dans *bāgü* (M. R. N. lit à tort ici *bigü*) le mot *bāg*, “chef”, “beg”, qui n'est attesté nulle part avec un -ü final, et que le manuscrit mentionne à plusieurs reprises sous les formes *beg*, *bāg*. On a de même dans XXII, 6—7, *begü berip dostluy-din čiqmas tur*, ce qui a été traduit comme suit: “Wenn der Fürst gibt, so verlässt er nicht die Freundschaft” (Radlov), et “Je ne sortirai pas de l'amitié en vous donnant [un] bey (il devra être gage)” (M. R. N.). M. R. N., qui n'avait rien dit sur le premier passage, a en effet sur le second une note où, hypothétiquement, il met en avant le mongol *bäki*, “beaucoup”, mais se prononce en faveur de “bey”; le personnage aurait “donné” un “bey” en otage. Si le sens avait été satisfaisant, on aurait pu à la rigueur voir dans *bāgü* une forme

ancien en ture, puisqu'il est employé dès le *Qutadγu bilig*; on le connaît en coman (*Cod. Com.*, 215⁵: “*soyurgadi*”) et en osmanli; le substantif dérivé *soyuryal*, “faveur”, est attesté en coman (*Cod. Com.*, 204²: “*soyurgal*”, traduit par *gratia*) et en jaghatai; cf. aussi W. Bang, *Beiträge zur Erklärung des komanischen Marienhymnus* (*Nachr. d. K. Ges. d. Wiss. zu Göttingen*, 1910, 62; la mauvaise lecture de Radlov que dénonce M. Bang, et que Radlov n'a d'ailleurs pas recueillie dans son dictionnaire, lui avait été inspirée, semble-t-il, par une mauvaise remarque de Pavet de Courteille dans *JA*, 1878, II, 213—214). Le mongol emploie de même *soyurya-*, *soyuryal* et toute une série de dérivés, dont le nom Soyuryaqtani de la mère de Mongka et de Khubilai. Le persan des Mongols de Perse a connu de même *سبورغال* *soyuryal* et l'abstrait persan *سبورغامیشی* *soyuryamišī* (cf. Vullers, II, 353 et 376). Le *Qutadγu bilig* prouve que *soyurya-* était employé en ture dès la fin du XI^e siècle, mais je ne suis pas sûr que le substantif *soyuryal*, vu sa dérivation, ne soit pas, même en coman, un mongolisme. Si une étymologie chinoise de *suurya-*, *tsuuryqa-*, “avoir compassion”, se confirmait, on pourrait naturellement en proposer une analogue pour *soyuryqa-*, dont l'équivalent chinois régulier est 賜 *ts'eu* ou *sseu* (**sié*); mais j'avoue conserver des doutes dans les deux cas. Il ne me paraît pas exclu que *suuryqa-* (*soyurya-*), “avoir pitié”, soit identique à *soyurya-*, “accorder une faveur”, par une évolution sémantique analogue à celle qui fait que *yarlīqa-* ou *yarlīya-*, “ordonner”, signifie aussi “se montrer bienveillant”, “se montrer compatissant”. Il resterait à expliquer le *ts-* de *tsuurya-*; peut-être est-ce une notation dialectale (mongolisme?), sans valeur étymologique.

anormale en *ü* de l'affixe possessif en *-i*, du même type que par exemple *bašum* (XXII, 6), au lieu de *bašim*, "ma tête"; mais ces formes en *u* au lieu de *ï* ne semblent guère apparaître que dans les mots non palatalisés (selon le même type qui donne *altun*, "or", en ouïgour, en *ǰayataï* et en *turkī* du Turkestan chinois quand les autres dialectes ont *altin*). *Bägü* s'est rencontré, sur un pieu inscrit de Tourfan que je date de 983, comme un élément d'un nom propre, mais sa valeur y reste indéterminée¹). Mon opinion est que *bägü* ou *begü* ne peut guère s'appliquer qu'à des objets qui ont été donnés en gage d'amitié, et non à des hommes. On pourrait songer éventuellement à *belgü*, qui est la forme ouïgoure du mot signifiant "marque", "signe"; mais l'omission de l'*l* dans les deux cas serait une double faute surprenante. *Bergü*, substantif verbal normal formé de *ber-*, "donner", se heurte à des objections analogues, mais moins fortes, car, au moins dans le second cas, on peut lire dans le mss. *b(e)rgü* au lieu de *begü* (cf. *b(i)rlä* pour *birlä* dans XLII, 4); il y a dans Ibn-Muhannā un mot بَرْتُو qui est traduit par السَخِيّ *al-sahī*, "généreux"; on est assez tenté de lire بَرْتُو *bergü*, et de traduire par "générosité", "largesse", ce qui irait bien dans les deux passages de notre texte.

XIV, 6: *amīraq boldī*; "[er] lebte mit ihm in Frieden" (Radlov); "il a fait la paix avec lui" (M. R. N.). En note, M. R. N. cite pour *amīraq* une note de M. Blochet, invoquant le mongol "amour-akhou", "se reposer, être tranquille, en paix avec quelqu'un". Mais le verbe *amuruqu* n'est pas à couper en *amur-aqu*; son thème est *amura-*, dérivé de *amu-*, "être tranquille". Quant à *amīraq*, c'est une autre forme du ture *amraq*, "cher", "aimé", bien connu en ouïgour; le mot mongol correspondant est *amarag*, qui a le même

1) Cf. F. W. K. Müller, *Zwei Pfahlschriften*, p. 11, et, pour la date, mes remarques du *T'oung Pao*, 1929, 254.

sens. Ainsi, après avoir fait amitié (*dost*, mot persan), les personnages visés “furent en affection”.

XIV, 7: *jöng jangaqi-da*, “de son côté gauche”. Comme on vient de parler de l'Altun-qayan qui était au côté droit (ici = à l'Est) d'Uzuz-khan, et qu'il s'agit ensuite du Urum-qayan ou qayan du Rüm qui est forcément à l'Ouest, les traducteurs ont rendu *jöng* par “gauche” et il n'y a qu'à faire comme eux; mais ils auraient dû s'expliquer sur le mot, qui reparaît encore deux fois dans XLI, 3 et 8; M. R. N., qui a lu ici *čong*, a adopté *čöng* dans les deux autres passages. Je ne trouve pas trace dans le dictionnaire de Radlov d'un mot correspondant à son déchiffrement et à sa traduction. Dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, les mots pour “droite” et “gauche” sont, comme à l'ordinaire, *ong* et *sol*. A titre hypothétique, je proposerai de voir dans le mot du manuscrit Schefer, en le lisant *jöng*, un emprunt au mot mongol *jä'ün* > *jön*, qui signifie “gauche”.

XV, 2—3: *qataqlayu barmaz erdi*; “er ging nicht um sich ihm anzuschliessen” (Radlov); “il n'allait pas chez lui; il se retranchait dans un endroit escarpé (inaccessible)” (M. R. N.). M. R. N. dit en note que, d'après le dictionnaire de Radlov, “*katak*” signifie forteresse. Mais l'interprétation de M. R. N., qui par ailleurs a adopté une lecture impossible “*qataqlaqib*” (ceci supposerait un thème dérivé en -*q*- d'un verbe dénomiatif en -*la*-, ce qui n'existe pas), est indéfendable, et le texte veut évidemment dire que le roi du Rüm “n'alla pas pour”; autrement dit, *qataqlayu* dépend de *barmaz*. Par un passage du dictionnaire de Radlov (II, 308), nous voyons qu'il lisait ici *qadaqlayu*, et voyait en *qadaqla-* le verbe “clouer” (dérivé de *qadaq*, “clou”), d'où “se réunir à”, “se join-

dre à" 1). Il y a toutefois dans le dictionnaire de Radlov (II, 293) un autre verbe traduit également par "se joindre à", c'est le ouïgour "qatqala-", illustré par un exemple du *Qutadyu bilig* et deux du vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes. Mais, de l'aveu même de Radlov, l'exemple du *Qutadyu bilig* est très douteux; quant à ceux du vocabulaire sino-ouïgour, ils sont fautifs. Comme l'avait déjà bien lu Klaproth en 1822, l'un est *iš qataylap*, "ayant eu [charge de] s'occuper des affaires" (管事 *kouan-che*), l'autre est *tamyā-nī qataylayu*, "étant chargé du sceau" (掌印 *tchang-yin*) 2). Le verbe *qatayla-* signifie donc "s'occuper de", "donner ses soins à", et nous connaissons bien aujourd'hui la forme réfléchie *qataylan-*, "faire des efforts" (cf. *T'oung Pao*, 1914, 268; pour l'orthographe parallèle *qatïylan-*, cf. Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 151). Dans le présent texte, on a (XX, 6) *baluq-nī qataqlayū kārāk*, "il faut garder la ville". Enfin le mot a dû pouvoir s'employer au sens de "suivre avec soin", "s'attacher à", ou quelque chose d'approchant, puisqu'on a dans XVII, 8—9, *ol böri-nüing artların qataqlab*, "ayant suivi de près sur les derrières de ce loup". Le sens de *qataqlayū barmaz erdi* est donc que le roi du Rüm "n'alla pas se mettre au service [d'Uγuz-khan]".

XV, 6: *anga atlayu tilädi*, "und wollte gegen ihm reiten" (Radlov); "[Oughouz kaghan] a voulu monter à cheval ..." (M. R. N.). Le verbe *atla-* reparait souvent dans le texte (XV, 7; XVI, 9;

1) Tout en reproduisant expressément ce passage comme ouïgour, Radlov y a transcrit *čartlïγ* le mot signifiant "édit souverain"; mais *čartlïγ*, que son dictionnaire ne donne d'ailleurs à sa place alphabétique pour aucun dialecte, est une prononciation invraisemblable de *γartlïγ* en ouïgour, et j'ai indiqué plus haut les raisons qui me font transcrire en pareil cas *γartlïγ*.

2) La lecture de Radlov s'explique d'ailleurs bien par le fait que la transcription chinoise, prise telle quelle, donnerait l'impression d'être faite sur un thème *qadaqala-*, et qu'il y a même flottement dans la position des points du second *q* (ou *γ*) en écriture ouïgoure.

XX, 9; XXV, 3 et 4; XXXIII, 3; XXXIV, 6), et toujours Radlov l'a rendu par "reiten", M. R. N. par "monter à cheval". Si on ouvre cependant le dictionnaire de Radlov, on n'y trouve pas *atla-*, "monter à cheval" ou "aller à cheval", mais seulement *atlan-*, et de son côté M. R. N. dit en note (p. 42) qu'*atla* est l'actuel *atlan-*; Kāšγari ne connaît qu'*atlan-* (Brockelmann, *Mitt. Wortschatz*, 15). Radlov s'est trouvé sans doute embarrassé pour enregistrer dans son dictionnaire *atla-* au sens de "reiten", "aller à cheval", parce qu'il donne ce verbe (I, 467) au sens de "schreiten", "marcher", "faire des pas", et le rattache alors, avec raison d'ailleurs, à *adaq* (et *ayaq*), "pied", "jambe"¹). Il est certain qu'en ture de Kazan moderne *atla-* implique si peu l'idée d'aller à cheval que *atlap barmaq* y signifie "marcher [à pied, sans courir]", au lieu qu'*atlatıp* (?) *barmaq* y a le sens de "aller à cheval au pas" (cf. le dictionnaire de Budagov, I, 58). Dès les environs de 1300, le *Codex Comanicus* (éd. Kuun, pp. 24 et 222) distingue *atlan-*, "aller à cheval" ("equito"), d'*atla-* ("*atlarmen*, obirschryte", = [ich] überschreite, "je franchis"). En réalité, dans notre texte, le verbe qui signifie au propre "reiten", "aller à cheval", "être sur un cheval", est *min-*, qui est le mot ture commun (ture de l'Orkhon et osmanli *bin-*); et il en est bien de même dans les dialectes qui ont *atlan-* ou des formes en *-n* apparentées à *atlan-*; le verbe *atlan-* signifie plutôt l'acte même de se mettre à califourchons, c'est au propre "monter sur le cheval" plutôt qu'"aller à cheval". Par ailleurs, *atla-* dans notre texte, aussi bien dans le passage cité au début de cette note que dans plusieurs autres, est construit avec un datif; c'est "monter à cheval vers..." ou plutôt "monter à cheval

1) L'osmanli a de même *ad-*, "marcher", *adim*, "pas"; *atlamaq*, au sens de "marcher", est donc probablement issu de **adlamaq*; je ne vois pas de raison pour rattacher osm. *ad-* à *at-*, "jeter", "tirer", comme le propose Radlov (I, 474). Pour ce groupe de *adaq*, *ad-* et *atlamaq* (< **adlamaq*), cf. aussi Németh, *Az uráli és a török nyelvek ösi kapcsolata*, dans *Nyelvtud. közlem.*, 47 (1928), p. 23 du tirage à part.

contre...”; avec ou sans datif, c’est toujours partir en campagne contre des ennemis. Puisque cet emploi de *atla-* n’est pas attesté ailleurs en turc, peut-être faut-il y reconnaître un mongolisme; en mongol, *morīla-*, verbe dénomiatif fait sur *morīn*, “cheval”, tout comme *atla-* l’est ici sur *at*, “cheval”, signifie bien, mot à mot, “monter à cheval”, mais dans les textes les plus anciens, et en particulier dans l’*Histoire secrète des Mongols*, y équivaut toujours à “partir en expédition contre”. Abū-'l-Ghazī, dans son récit de la légende d’Uγuz-khan, emploie *atlan-*, avec un datif, au même sens de “partir en expédition contre” que nous avons ici pour *atla-*; peut-être cet emploi d’*atlan-*, non relevé dans le dictionnaire de Radlov, y est-il un reste de la valeur qu’avait *atla-* dans le texte ancien de la légende. [J’ai laissé de côté, au cours de cette note, l’osmanli *atla-*, “sauter”, dont l’origine ne m’est pas claire. Radlov (I, 467) le considère comme issu de *at-*, “lancer”, “tirer (une flèche)”, par un intermédiaire **atīla-*; mais, même ainsi, la dérivation reste anormale. M. Deny me dit que les Turcs expliquent *atla-*, “sauter”, par *at*, “cheval”; ce serait “sauter comme un cheval”; ici la dérivation serait régulière, mais l’évolution sémantique ne va pas de soi; en adoptant “sauter” comme une généralisation du sens de “sauter à cheval”, on rejoindrait le sens premier du verbe *atla-* de notre texte.]

XV, 8: *Muz-tay*. Je pense comme Radlov et M. R. N. que *Muz-tay* est la forme correcte pour le nom de cette “montagne”, et on a en effet un *Muz-tay* ou “Mont de la Glace” dans XXVI, 8; mais M. R. N. eût dû indiquer en note, comme l’avait fait Radlov, que le mss. a ici en réalité, très nettement, *Muz-tai*. M. Marquart (*Ueber das Volkstum der Komanen*, 143) a pensé qu’il s’agissait de deux *Muz-tay* différents dans les deux passages, et a cherché à les identifier l’un et l’autre; mais je doute que nous puissions arriver,

avec notre légende, à d'aussi grandes précisions. En particulier il ne m'apparaît pas que, comme le veut M. Marquart, on doive, dans le Urum (= Rūm) de notre texte, voir les Alains du Caucase.

XVI, 4—6: *ol ĵaruq-dun kōk tūlūklūg kōk ĵalluy bedāk bir erkūk böri ċiqtī*; “de ce [rayon de] lumière, sortit un grand loup mâle, aux poils gris, à la “crinière” grise”. Le mss. a en réalité *ċaqtī*, mais il faut sûrement lire *ċiqtī*, comme l'ont fait les traducteurs. Sur la traduction de *kōk* par “gris”, cf. *supra*, p. 288. Au lieu de *ĵalluy*, M. R. N. a toujours lu *ċällūg*, mais le mss. écrit toujours le mot à la classe forte. Naturellement, *ĵal* est une prononciation d'influence kirghiz ou mongole pour *yal*, “crinière”, qui n'est palatalisé que dans peu de dialectes turcs (sauf *yälä* en osmanli); *ĵal* est la prononciation spécifiquement kirghiz (le mot mongol correspondant, *däl*, en mandchou *delun*, est palatalisé)¹). Un loup n'a pas à proprement parler de crinière, et il ne peut s'agir que des poils plus longs et plus rudes de la partie supérieure du cou²).

XVII, 1: *Ai ai Uγuz tapuqung-γa män yürür bola-män*; “und ich will dir, o Oguz, zu Diensten sein” (Radlov); “ô! ô! Oughouz! Je marcherai devant vous (à votre tête)” (M. R. N.). M. R. N. a raison, et ceci vaut également pour *tapuqlarī-γa* de XVII, 5, pour *tapīq-ī-da* de XVIII, 6, et pour *tapuq-larī-da* de XXV, 7; la seconde et la quatrième fois, Radlov avait traduit encore par “im Dienste”, et la troisième il avait laissé le mot en blanc. Le mot *tapuq* ou *tapīq* signifie “le devant”, comme *art* signifie “l'arrière”.

1) Radlov (III, 11 et 153) indique deux formes différentes pour le “tarançi”, *yail* et *yäl*, et renvoie en outre, sous cette dernière, au yakout *siül*; personnellement, j'ai entendu *yal* dans tout le Turkestan chinois. Dans la partie imprimée de son dictionnaire ouïgour (col. 84), Radlov cite en outre un adjectif “*yäillik*”, “ayant une crinière”, avec une indication de source “4 D. 8” dont le sens m'échappe.

2) Dans le vocabulaire arabo-mongol de Leyde, le terme “loup à crinière” désigne l'hyène; cf. Poppe dans *Izv. Ak. Nauk*, 1928, 56.

J'ai lu *tapuq* et *tapïq*, mais peut-être *tabuq* et *tabïq* sont-ils corrects (M. R. N. a lu une fois *tapuq*, dans XXV, 7). En tout cas, pour le sens, le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes donnait déjà *tabuqïnda*, "devant" (locatif de la forme possessive), mais cette explication n'a pas été recueillie dans le dictionnaire de Radlov.

XVIII, 5—6: *Edäl mürän-nüng quduy-ï-da bir qara adaq tapïq-ï-da*; "An diesem Ädil Mürän bei dem einer schwarzen Insel" (Radlov); "devant une île noire à l'embouchure d'Ifil Mouran" (M. R. N.). Le mss. a presque toujours Ädäl ou Edäl pour le nom de la Volga. La traduction de Radlov non seulement laisse en blanc le mot *tapïq*, mais n'a pas trace du mot *quduq*. On a vu au paragraphe précédent que l'interprétation de *tapïq* par "devant" est juste (le mss. a ici, au lieu de *tapïq*, une forme sans points qu'on peut lire **tapïgaz* ou **tapïqq*; je lis *tapïq* comme M. R. N.). Quant à *quduy*, M. R. N. l'a lu *quduq* et rendu par "embouchure"; *quduq* signifie "puits" dans la plupart des dialectes, "source" en téléout, mais je ne trouve pas le sens d'"embouchure". Le "puits" de l'Edäl mürän, c'est-à-dire de la Volga, ne donne pas de sens; il est par ailleurs très peu probable qu'on veuille placer le combat entre Uğuz-khan et le souverain du Rüm à la "source" du fleuve; le combat doit avoir eu lieu "au bord" du fleuve. Or il y a dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes un mot *qïdïr*, "frontière"; mais ce *qïdïr* est évidemment le même que *qïyïg* en koïbal et sagaï, *qïyï* en osmanli, qui signifient "rive" d'un fleuve (cf. d'ailleurs *talü ögüz qïdïr-ïnga*, ch. 盡大海際 *tsin ta-hai tsi*, "jusqu'aux bords de la grande mer", dans Radlov et Malov, *Suvarṇaprabhāsa*, 572⁴)¹).

1) Si c'est bien là le mot douteux des *Uigur. Sprachdenkmäler*, 58⁴⁰, il faut le lire *qïdïr*, à raison même de *qïyïg* et *qïyï*, et non *qïtïr* comme M. Malov l'a transcrit p. 282. Kāšyārī a correctement *qïdïr*, "rive" et "bord" (Brockelmann, *Mittellürk. Wortschatz*, 153). Pour le sens, cf. aussi le mot mongol correspondant *kijā'ar* (< **qïdïr'ar*?), "frontière", "rive (d'un fleuve)".

Je considère donc que l'apparent *quduq* ou *quduγ* du manuscrit Schefer répond à *qäd̄iγ*, et que nous avons là un nouvel exemple d'une prononciation en *u* pour un mot à voyelle *ï*.

XVIII, 8—XIX, 2: *čärik-lär-näng ara-lar-ï-da köp tälim boldi urušγu, el kün-lär-näng köngül-lär-i-dä köp tälim boldi qaiγu*; "Zwischen den Heeren fanden viele, viele Kämpfe statt; in den Herzen der Völker entstand da sehr viel Kummer" (Radlov); "Il y a eu plusieurs attaques de la part des soldats; il y eut beaucoup d'angoisse dans le cœur des combattants" (M. R. N.). Radlov et M. R. N. ont lu *ara*, et bien qu'un pluriel de *ara*, "milieu" ("au milieu de") m'ait paru d'abord un peu surprenant et que j'aie envisagé un instant de lire *ärä-lär-i-dä* (avec *ärä* = *ärän* ou = mongol *ärä*), je me suis rallié à leur lecture par analogie avec les *tapuqlarï* et *artlarï* de XVII, 5 et 8. A *köp tälim*, que Radlov a lu comme moi, M. R. N. substitue "*köp dalim*" dans le premier cas, "*köp yalim*" dans le second. M. R. N. ajoute en note que *yalim* veut dire "angoisse". Quant à "*dalim*", M. R. N. le tire de osm. *dal-*, "s'enfoncer" (auquel il prête le sens figuré de "s'enfoncer dans les rangs de l'ennemi"), et M. Blochet lui a dit que "bataille" était en "mongol *del-im* pour *dal-im*, sans l'harmonie vocalique, de *délé-ku*, frapper, qui se retrouve dans les verbes actuels *déle-s-ku*, forger, *déle-t-ku*, frapper". En réalité *däläskü* est un simple doublet de *dälätkü*, sans différentiation sémantique; *däläkü* n'existe pas, et il n'y a pas non plus de substantif mongol *dalim* ou *dälim*, "bataille". Enfin, et par-dessus tout, M. R. N. s'est trompé dans ses lectures; le mss. donne dans les deux cas la même leçon *köp tälim*, "beaucoup", expression bien connue en ouïgour et que lui-même a bien lue et traduite en d'autres passages. Une dernière remarque: *el kün* signifie le "peuple" en général, et non pas seulement les "combattants"; et les chagrins me paraissent

être surtout ici ceux des non-combattants restés au pays, les femmes y compris, quand ils apprennent la mort de tant de guerriers; même à l'armée, les *el kün* seraient à mon sens les non-combattants dont les armées nomades étaient souvent encombrées.

XIX, 2—5: *tutulunč urušunč anday yaman boldi kim Edäl mürän-nüng suyi qıp qizil sib-singgir täg boldi*; "Das Ringen und der Kampf war so heftig, dass das Wasser des Ädil Muren ganz roth und wie eine Ader wurde" (Radlov); "La lutte et l'émotion ont atteint une telle atrocité que l'eau du fleuve Itil est devenue comme une artère toute rouge" (M. R. N.). J'ai des remarques à formuler sur trois mots.

M. R. N. lit *urušunč* comme Radlov, et le sens de "combat" donné par Radlov s'impose: *urušunč* est tiré de *uruš-*, "se battre"; un sens inconnu "émotion" est exclu. On ne voit pas pourquoi Radlov a omis les deux mots très clairs *tutulunč* et *urušunč* dans son dictionnaire.

Le mot *suyi* est fort intéressant; tout le monde est d'accord pour y voir la forme possessive de la troisième personne du mot signifiant "eau", et on retrouve encore *suy-i* dans XXIII, 7, mais les seuls dialectes où ce mot ait pris la forme *suγ* (šor, sagai, koibal; cf. Radlov, IV, 755) sont hors de question ici. M. R. N. ne paraît pas avoir vu la difficulté, car, dans le premier cas, il ne fait aucune remarque, et, dans le second cas, se borne à faire observer que Radlov a mal lu *ögüz* au lieu de "*souk*", "eau". Mais, si Radlov a fait cette correction arbitraire (tout en ayant d'ailleurs gardé *suyi* tel quel dans XIX, 4), c'est évidemment parce qu'il trouvait une forme **suγ* inexplicable. Il ne me paraît cependant pas difficile d'en rendre compte. La forme ancienne du mot actuel *su*, "eau", est *sub* (*suβ?*) et *suw*, dont la finale labiale consonantique s'est avérée assez instable après voyale labiale puisque le mot mongol

correspondant est simplement *usu*. La forme du ouïgour tardif, dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, est encore *suv*, dont la forme possessive est par suite *suvï* (la spirante finale a laissé une trace même dans l'osmanli où le cas possessif de *su* est *suyu*, et non **susu*). Mais le *-v-* spirant intervocalique était en voie d'amuissement et aboutissait presque à un hiatus intervocalique, c'est-à-dire à ce que l'usage mongol, dans l'écriture ouïgouro-mongole, a été de noter par un *-γ-* en fonction de *-'*. Nous avons donc ici, dans *suyï* = *su'ï* < *suvï*, l'équivalent exact pour la semi-voyelle labiale de ce que nous avons rencontré dans I, 5, avec *čirayï* = *čira'ï* < *čirayï*, pour la semi-voyelle palatale (le *-γ* de *suy* en *šor*, etc., est certainement d'apparition secondaire pour **suβ*). Enfin, on a vu que, dans III, 2, la vraie forme du mss. est très clairement *usuyï*, méconnu par Radlov et par M. R. N. Une forme *usu'ï* < **usuβï*, supposant *usuβ*, ne peut guère être qu'un mongolisme, puisqu'en mongol seul on a cette initiale *u* de *usu*, *usun*, "eau"; peut-être le mongol *usun* a-t-il d'ailleurs été emprunté également en *jaγataï* (cf. le dictionnaire de Radlov, I, 1746), encore qu'on ne l'y connaisse que par un lexique.

Sib-singgir (peut-être écrit dans le mss. *süb-sänggir*) a été traduit par "artère" aussi bien dans la version de Radlov que dans celle de M. R. N. Radlov ne s'est pas exprimé autrement à ce sujet ni n'a recueilli la forme dans son dictionnaire. M. R. N. a vu dans *sib* (alors à lire *sip*) un préfixe d'intensité, du type bien connu de *qïp qizil*, "tout rouge", qu'on a précisément juste avant *sib-singgir*. Mais il faut remarquer qu'il n'y a peut-être pas, dans les dialectes turcs orientaux, un seul exemple sûr d'intensif de ce type employé avec un substantif; même pour les adjectifs, les dialectes turcs orientaux (et le mongol), moins larges à ce point de vue que l'osmanli, réservent à peu près ces formes d'intensifs aux adjectifs désignant des couleurs (c'est le cas de notre texte

avec *ap aq*, *qap qara* et *qïp qïzil*). Par ailleurs *singir* (en osmanli *sinir*) signifie "tendon", "nerf", mais non pas "artère", que la traduction de Radlov, suivie ici par M. R. N., n'a fait intervenir que parce qu'il fallait quelque chose de rouge; le mot ouïgour et turkî pour "veine" ou "artère" est *tamur*, *tamïr* (osmanli *damar*). La solution est tout autre. Il y a dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes un mot *sibsingir* (la transcription phonétique chinoise donnerait *sibsingkir*), répondant au chinois 硃砂 *tchou-cha*, "cinabre"; j'ai étudié ce mot dans une note spéciale du *T'oung Pao*, 1926, 253—255, et ai montré qu'il était emprunté au persan *sîmšingär*, "cinabre", composé de *sîm*, "argent", + *šingärf*, "cinabre"¹⁾. Il est évident que c'est le même mot ouïgour tardif

1) Radlov a recueilli la forme du vocabulaire sino-ouïgour dans son dictionnaire (IV, 731) en lisant *sipsiïr* (*sipsingir*). Dans ma note du *T'oung Pao*, j'ai dit que cette lecture n'était pas conforme à la transcription phonétique chinoise qui suppose *sibšingkir* (*sibsingkir*); mais ma note elle-même n'est pas exacte sur ce point. Le mot 省 employé dans cette transcription a deux prononciations, *sing* et *cheng*, et peut donc, sous les Ming, transcrire *sing* ou *šing*; or le même vocabulaire emploie le même caractère 省 dans la transcription du mot *singi*, "sœur cadette", qui n'est sûrement pas **singi*. Comme par ailleurs le mot, en écriture ouïgoure, n'a pas les deux points du š, nous admettons que les transpositeurs ont bien voulu lire *sibsingkir* et non *sibšingkir* comme je l'ai dit. Par ailleurs, l'examen plus détaillé de ce vocabulaire sino-ouïgour m'a amené à la conviction que les transcriptions phonétiques en sont faites plus ou moins mécaniquement d'après les formes de l'écriture ouïgoure, sans grand souci, ou par ignorance, de la prononciation réelle; il est donc possible que la prononciation réelle ait été simplement *sibsingir* (*sibsingir*). En tout cas, la lecture *sibšinggir* (et non *sibšinggir*) paraît bien confirmée par le manuscrit Schefer, et sa coupure en *sib-singgir* vient à l'appui de l'étymologie que j'ai indiquée. Le passage de *sîm* à *sib* est du même ordre, quoiqu'inverse, que celui qui a transformé *Tabyač* en *Tamyač* ou celui qui a fait transcrire par les Chinois sous la forme *K'in-tch'a*, qui suppose **Qimčaq*, le nom des *Qipčaq* (> **Qibčaq*?). Dans ma note de 1926, j'ai omis de mentionner les formes données pour le "cinabre" par le *Codex Comanicus* (éd. Kuun, p. 95), à savoir "singft" en persan, "xingft" en turc; elles sont assez difficiles à interpréter exactement. Dans les deux cas, comme Radlov l'a admis en restituant pour le turc *zincfür* (*c = ts*) dans *Das türk. Sprachmaterial des Codex Comanicus* (p. 68), le -*t* final est mal lu ou mal écrit pour -*r*. Dans le système de transcription du *Codex Comanicus*, *s* répond à *s* ou *š*, *x* représente *z*, *g* répond à *g* et *γ*, parfois à *j*. La forme "persane" peut donc ramener à *singäfr* (*singäfr*?) ou à *sinjüfr* (*šinjüfr*?), et la forme turque à **zingäfr* ou **zinjüfr*; le *z*- fait penser plutôt

que nous avons ici, et qu'il faut comprendre: "La lutte et le combat furent tels que l'eau du fleuve Edäl en devint toute rouge, comme du cinabre".

XIX, 5: *Uγuz qayan baštī*; "Oguz Kagan siegte" (Radlov); "Oughouz kaghan a vaincu" (M. R. N.). Le manuscrit a *baštī*, que Radlov a corrigé en *bastī*, parfait de *bas-*, "écraser", "presser"; M. R. N. dit aussi en note que *baštī* est une erreur de copiste. Cette solution n'est pas satisfaisante. Dans XXX, 5—7, on lit: *uruš toquš bašladī, oqlar birlä qiläčlar birlä uruštīlar, Uγuz-qayan baštī, Ĵürčät qayan-nī bastī öltürdi*, "le combat et le corps-à-corps commença, on se battit avec les flèches et avec les glaives; Oγuz-qayan (*baštī*); il écrasa (*bastī*) et tua le qayan des Ĵürčät". Ici, bien que Radlov ait tacitement changé à nouveau *baštī* en *bastī*, M. R. N. fait remarquer que le mot *bastī* se trouve à la fin de la phrase, devant *öltürdi*, et qu'il est peu vraisemblable qu'on l'ait déjà à la ligne précédente. Mais le mot reparaît ailleurs, dans des passages où M. R. N., malgré sa note sur XXX, 5—7, a simplement adopté dans sa traduction le "a vaincu" de Radlov. Dans XXXIII, 6, où le manuscrit porte, à propos des ennemis d'Uγuz-qayan, que celui-ci *baštī bastī*, Radlov a supprimé le mot *baštī*. Dans XXXIV, 6—8, il est dit qu'un combat fut terrible et que *Uγuz qayan baštī, Mäsär qayan qačdī, Uγuz qayan anī bastī*,

aux formes arabisées, donc à *zinjäfr*, appuyé aussi par les formes de l'osmanli, *zinjifrä* et *zünjifrä*. Mais il est intéressant de voir que le *Codex Comanicus* donne pour le persan une forme qui s'accorde avec le **šingäfr* que j'avais supposé dans ma note de 1926, c'est-à-dire où la métathèse qui a abouti au persan actuel *šängärf* (< **šingärf*) ne s'était pas encore produite. Je considère le "*zincfär*" de Radlov comme mal vocalisé; il ne l'a d'ailleurs pas recueilli dans son dictionnaire. La métathèse **šingäfr* > persan *šäuyürf* est la même qui, en face d'avešt. *vafra-*, pehlvi *vafr*, kurde *vafr*, afghan *vāvra*, "neige", a donné persan *bärf* (cf. aussi "śaka" *baura*, "neige", dans Sten Konow, *Saka versions of the Bhadrakalpikasūtra*, Oslo, 1929, in-8, p. 14); et précisément c'est la forme *bafr* ("bafre") qui existait dans le dialecte persan que note le *Codex Comanicus* (pp. 40 et 82).

“Uγuz qayan (*baštī*); le qayan de Mäsär (= Misir) s'enfuit; Oγuz qayan l'écrasa”; ici encore, Radlov a changé tacitement *baštī* en *bastī*. Enfin, dans XXXV, 1, en un endroit où le manuscrit est endommagé, on lit *Uγuz baštī*; Radlov a corrigé en *bastī*, et complété par *Uγuz [qayan ani] bastī*, “Oγuz-qayan l'a écrasé”, restitution que M. R. N. a acceptée. Mais, à mon sens, il résulte de tous ces passages avec évidence: 1^o que *baštī* est distinct de *bastī*; 2^o que *baštī* est un verbe neutre, et que par suite, dans XXXV, 1, il faut restituer seulement *Uγuz [qayan] baštī*. Que signifie ce verbe inconnu *baš-*? Dans sa note sur XXX, 5—7, M. R. N. a considéré que *baš-* devait être un verbe formé de *baš*, “tête”, et que *baštī* signifierait “il était chef”, “il était en avant”. C'est évidemment à *baš*, “tête”, qu'on songe, puisqu'on n'a le choix qu'entre *baš-* et *bāš-* et que *bāš* ou *bās-* ne suggère rien; et on ne voit pas qu'il puisse s'agir d'un verbe correspondant à *baš*, “blessure”. A vrai dire, on connaît, comme verbe dérivé de *baš*, “tête”, un verbe dénomiatif *bašla-*, attesté déjà dans l'épigraphie de l'Orkhon, et qui signifie “commencer” au sens neutre, “conduire” au sens actif; il se trouve précisément au sens de “commencer” dans un passage où il y a également *baš-* et *bas-* (XXX, 5—7). Mais on a vu plus haut (p. 284) que notre texte contient aussi un verbe *aš-*, “manger”, formé directement sur *aš*, “nourriture”, alors qu'on ne connaissait jusqu'ici que la forme allongée *ašla-* et le dénomiatif *ašla-*; le cas peut être analogue ici. Enfin, si *baš-* est jusqu'ici inconnu, on a en osmanli *bašīn-*, “s'opposer”, “faire tête”, qui paraît bien être une forme en *-n-* tirée directement d'un thème verbal *baš-*. Le verbe nouveau *baš-* me paraît signifier quelque chose comme “aller de l'avant”, “s'élancer en avant”¹⁾.

1) L'existence du verbe *baš-* dans la légende d'Uγuz-khan nous est peut-être confirmée indépendamment. Quand Abū'l-Ghazī raconte la lutte d'Uγuz contre les Tatar, il a une phrase que l'édition de Desmaisons imprime sous la forme *Uγuz han bastī*,

XIX, 8—XX, 1: *ordusï-γa köp uluγ ölük baryu köp telim tärïk baryu tüšü boldï*, “in seiner Ordu [du souverain du Rüm] fanden sie grosse Schätze (leblose Habe) und zahlreiche lebendige Habe” (Radlov); “beaucoup de biens morts et vivants sont tombés au pouvoir de son armée” (M. R. N.). La traduction de Radlov est certainement fautive, puisqu'elle supposerait un locatif après *ordu*, au lieu que nous avons un datif. Le manuscrit et Radlov ont *tüsü*, mais je suis d'accord avec M. R. N. pour y voir une inadvertance de copiste, et l'analogie de XXXI, 2, où on a bien *tüšti*, et précédé de datifs comme ici, oblige à lire *tüšü boldï*; *tüš-* signifie au propre “tomber”, “s'arrêter”, ici “descendre à”, “être déposé à”; c'est donc à l'*ordu* d'Uğuz-khan que tous ces biens du souverain du Rüm échurent. Mais cet *ordu* n'est pas l'“armée” d'Uğuz, comme l'a admis M. R. N., mais son campement ancestral, sa résidence ordinaire; les vocabulaires sino-ouïgours traduisent *ordu* par “palais”. Le mot *baryu* (ou *barqu?*), “biens”, “richesses”, se rencontre à maintes reprises dans notre texte; il s'apparente naturellement à *bar*, “ce qu'il y a”, et les traducteurs l'ont bien compris; mais je ne sais pourquoi Radlov l'a omis dans son dictionnaire à sa place alphabétique; par contre il le donne sous *ölük* (I, 1250), en le lisant “*parγu*”. Dans le choix des adjectifs qualifiant les biens “morts” et “vivants”, *uluγ ölük baryu* et *telim tärïk baryu*, nous avons le seul exemple d'allittération que j'aie rencontré dans notre texte. Les deux catégories de biens “morts” et “vivants” reparaissent plusieurs fois aux pages XXXI—XXXII; c'est une image qu'Abū'l-Ghazī a conservée (*ölük māl*).

mais l'édition publiée à Kazan par Fraehn portait *Uğuz han bastï* (cf. Radlov, *Das Kudatku bitik*, I [1891], p. xxxii; je n'ai pas l'édition de Fraehn). Comme le verbe n'est pas accompagné d'un complément, au lieu qu'on en attendrait un avec *bastï*, je pense qu'Abū'l-Ghazī avait gardé ici le *bastï* du texte primitif.

XX, 3—4: *ol Urus beg oyul-un tay baši-da täräng mürän arası-da yaqši bäräk baluq-qa yumšadi*; “Dieser Orus Bek hatte seinem Sohne eine, auf dem Gipfel des Berges zwischen dem Tarang Mürän gelegene, sehr feste Stadt übergeben” (Radlov); “Cet Ourous bey a envoyé son fils vers une ville belle et fortifiée sur la montagne, dans le Tarang Mouran” (M. R. N.). Je comprends que la ville forte que le beg des Russes envoie son fils garder (et dont la garde [*saqla-*, participe passé *saqlap*] sera donnée par notre texte comme origine du nom des Saqlab, c’est-à-dire des Slaves) était située au haut d’une montagne, qui se dressait elle-même sur une île au milieu d’un fleuve. Quant à ce fleuve, que les traducteurs ont appelé Tarang mürän, il faut remarquer que, dans notre texte, tous les noms propres sont annoncés par un mot “nommé” ou “dit”; or il n’y a rien de tel dans le présent passage. A mon avis, il n’y a pas ici de nom propre; *täräng* est le mot turc bien connu sous les formes *täräng* et *täring*, “profond” (cf. le dictionnaire de Radlov, III, 1062, 1066); le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes l’écrit *täring* (faussement transcrit *taring*; le dictionnaire de Radlov a omis cette forme ouïgoure)¹⁾. Le mot *bäräk* (M. R. N. a lu à tort *birik*) est l’équivalent de *bärk*; nous avons ici un exemple de décomposition du groupe consonantique comme pour *qürüq* = *qürq*, bien plutôt qu’une survivance d’une forme primitive **bäräk* qu’on peut supposer à la base de *bärk*. Dans *yaqši berek baluq* (où *baluq* = *balıq*), M. R. N. a donné à *yaqši* son sens propre de “bon”, “beau”, mais c’est, à mon avis, Radlov qui a raison; *yaqši*, devant un autre adjectif, peut former simplement le superlatif (de même dans VII, 2; IX, 9; XXVIII, 9); cf. le cas de *bädük* dans XXVII, 2.

1) Il est tout à fait gratuit de chercher dans ce prétendu “Tarang mürän” le Dnieper, comme l’a fait hypothétiquement Marquart, *Ueber das Volkstum der Komanen*, 145; à la p. 159, Marquart a reparlé d’un fleuve Tarang qui ne doit pas provenir d’une source différente et est donc également à supprimer.

XXI, 2—3: *aï män-ning qayan-um sän*; “Ah! tu es mon souverain”. Au lieu de *sän*, que Radlov avait bien lu et que le mss. donne sûrement, M. R. N. a cru déchiffrer *olan* qui, dit-il, “est bien lisible et convient au sens”; mais, dans notre texte, le verbe pour “être”, “devenir” est *bol-*, et non *ol-* comme en osmanli. Par ailleurs, le prétendu *olan* résulte simplement d’une tache produite par le report de la page opposée; le texte même a bien *sän*.

XXI, 7—8: *atam čamat atup ersä mänüing tapum erür-mü*; “Wenn mein Vater sich rüstet, wird dies dann meine Pflicht sein?” (Radlov); “Est-ce ma faute si mon père est devenu ton ennemi?” (M. R. N.). Sur *čamat* = *čimat*, cf. *supra*, p. 295; la première partie de la phrase signifie donc: “Si mon père se met en colère...” Le mot *tapum* (*täpüm*) ou *tabum* (*täbüm*) est plus obscur. Radlov n’a pas dit quelle est la forme qu’il rendait par “devoir”, et l’exemple n’est pas cité dans son dictionnaire. M. R. N. lit *tab* et traduit par “faute”, mais il n’indique pas sur quoi il appuie cette interprétation. Je suis moi-même hésitant entre deux formes, *tabi* ou *tap*. *Tabi*, “attachement (?)”, “accord”, que Radlov tirait de l’arabe تبع (III, 969), semble bien être un mot turc ancien, et Kāšyarī l’interprète par “accord”, “entente” (Brockelmann, *Mittelt. Wortschatz*, 191); **tabun*, pour *tabim*, en serait la forme possessive de première personne. Mais je trouve un sens meilleur avec *tapum*, forme possessive de première personne de *tap*, “gré”, “satisfaction” (cf. F. W. K. Müller, *Uigurica II*, 107; Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, 171); dans le *Suvarṇaprabhāsa* ouïgour (éd. Radlov et Malov, 136¹), *ärkimčä tapimča* est la traduction de 自在 *tseu-tsai*, “à mon gré”, “librement”. Le sens me paraît donc être: “Si mon père se met en colère [contre toi], est-ce de mon gré?”; tout en écartant la traduction par “faute” de M. R. N., on voit que j’aboutis à un sens voisin du sien.

XXI, 8—9: *sän-din jarluγ baaluq billüg bola-män*; “von dir kommt mir der Befehl, der Reichthum und Weisheit, das weiss ich” (Radlov); “Moi, j’ai obéi à vos yarlighs, à vos ordres, à vos proclamations” (M. R. N.). Au lieu de *baaluq*, Radlov avait lu *baïluq* = *baïliq*, “richesse”. M. R. N., qui lit *bilig*, dit qu’il a trouvé dans le dictionnaire de Radlov le mot *bilük* au sens de “signe”, ce qui est exact, mais je ne vois pas ce que cela a à voir avec *bilig* que M. R. N. traduit par “ordre”. Reste *billüg*, “sagesse” selon Radlov, “ordre” ou “proclamation” selon M. R. N. Radlov n’a pas relevé le mot dans son dictionnaire bien qu’il apparaisse encore dans XXXI, 6, XXXIII, 7, et XXXV, 5. Dans XXXI, 6, il s’agit d’un personnage appelé Barmaqlaγ-josun-billig; je n’essayerai pas actuellement de traduire le nom entier, mais la seconde partie semble signifier “qui connaît la coutume”. Dans XXXIII, 7, et dans XXXV, 5, on a la même construction *billüg bolsun kim*, et les traducteurs ont compris tous deux que le sens était: “Qu’il soit connu que...”; on ne peut guère songer à interpréter autrement ¹⁾. Mais si *billüg* est adjectif dans les deux derniers passages, il doit l’être aussi dans le premier. Radlov n’a pas recueilli *billüg* ou *billig* (ni *bellüg* ou *bellig*) dans son dictionnaire, et c’est d’autant plus regrettable que la formation du mot est obscure. En principe, nous devrions avoir affaire à un adjectif en *-lig* (*-lüg*) dérivé d’un substantif **bil*, mais ce substantif n’existe pas ou du moins n’est pas connu, et il n’y a qu’un verbe *bil-*, “savoir”, “connaître”. Quoi qu’il en soit, nous admettons que *billüg* ne signifie ni “sagesse”, ni “proclamation”, mais “qui connaît” et “connu”. Dans ces conditions, notre *billüg* semble difficilement séparable de l’osmanli *bälli*, “connu”, dont la racine ne me paraît pas *bil-*, “savoir”, mais qui doit se rattacher à la famille de *bälgä*, “signe”, “marque”. On sait

1) C’est la même construction *billüg bol-* de ces passages que nous avons aussi ici, d’après le mss. lui-même; Radlov et M. R. N. ont lu à tort *billüg bilä-män*.

toutefois combien *bilgä*, “sage”, et *bälgä*, “signe”, se sont mélangés, et que le *bilgä bilig* du ouïgour ancien, emprunté en mongol, y est devenu *bälgä bilig*; je n'entreprendrai pas de débrouiller ces formes ici. Sur la confusion des mots en *bil-* et en *bäl-*, cf. aussi Deny, *A propos d'un traité de morale turc*, 196—197.

Le mot précédent, lu *baïluq* par Radlov, *bilig* par M. R. N., est écrit en réalité *baaluq* ou *baaluγ*, formes impossibles, et pour lesquelles la correction de Radlov serait très normale si elle s'accordait avec le contexte; mais je n'y vois rien qui appelle le mot “richesse”. Je soupçonne que *baaluq* est fautif pour *baluq* (= *balïq*), “ville”, qu'on a eu précédemment, et que le fils du *bäg* d'Urus dit à UƳuz qu'il veut gouverner la ville au nom d'UƳuz et comme s'il la tenait de lui; mais j'avoue ne pas arriver à faire un mot-à-mot satisfaisant; j'ai admis que *jarluγ* = *jarlïγ* (= *yarlïγ*).

XXII, 1—3: *biz-ning qutbiz* et *biz-ning uruγbiz*, “notre fortune” et “notre race” sont des formes inattendues pour *biz-ning qutumuz* et *biz-ning uruγumuz*. Pour ce passage, en ce qui concerne l'arbre et sa graine, cf. le texte presque parallèle de Rašidu-'d-Dīn traduit par Erdmann, *Temüdschin*, 469.

XXII, 4—5: *tängri sāngä yer bärïp bučurmuš bolup turur*. Le seul mot obscur est *bučurmuš* (= *bučurmïš*?), encore que la lecture dans le manuscrit en soit certaine. Radlov l'a traduit par “zuerkannt”, “décerné”, “accordé”, mais ne l'a pas recueilli dans son dictionnaire. M. R. N. l'a traduit par “fait des promesses”, en disant que c'était l'actuel *buyurmïš*. C'est en effet la seule solution que j'entrevois aussi (**büčürmïš*, à quoi on pourrait songer théoriquement, ne me paraît pas attesté), mais elle se heurte à une difficulté: aussi bien en kirghiz qu'en mongol, la prononciation *č-* de *y-* est en principe limitée à l'initiale, et on attendrait d'autant

moins *buĵur-* < *buyur-* que, dans plusieurs dialectes turcs (et en particulier en kirghiz), *buyur-* a abouti de bonne heure à *buür-*. Néanmoins il y a peut-être eu quelques cas anciens de *-y-* médian passé à *-ĵ-*; j'ai proposé déjà en 1914 de retrouver Cyriacus dans le nom d'un prince des Keraït antérieur à l'époque de Gengis-khan et qui est appelé par les textes persans et chinois Qurĵaquz (cf. *T'oung Pao*, 1914, 627).

XXII, 5—6: *men sāngü bašum-nï qutum-nï bārämän*; "je te donne ma tête et mon bonheur". Radlov avait bien compris et il est évident que *qutum* est la forme possessive de la première personne de *qut*, tout comme *bašum* l'est de *baš*; M. R. N. s'est mépris en y cherchant une forme archaïque **qudum* de *quyum*, "objet en or ou argent".

XXIII, 2—3: *anung üčün*, "à cause de cela". Telle est bien la leçon du mss., et non *anung ičün* comme le donne M. R. N. (qui dans d'autres passages transcrit *učün*, à la classe non palatalisée).

XXIII, 4: *čärik birlä Uĵuz qayan...*; "avec [son] armée, Uĵuz-khan..." Radlov, suivi par M. R. N., avait lu *čärik birlä ... čärik*; le mss. est endommagé, mais ce qui reste me semble garantir mon déchiffrement.

XXIII, 5: *mürän-din*; *din* est illisible. Ensuite, Radlov, suivi par M. R. N., a lu *Edäl-dün yang*, mais n'a pas traduit *yang*, bien que le contexte semble vouloir dire "de l'autre côté du fleuve Edäl"; M. R. N. a adopté "aux environs d'Itil". Sur le mss., je ne déchiffre plus qu'*Edäl-d...y...*; à accepter *yang*, et en lui donnant la valeur de *yangaq* (*yिंगaq*), "direction", on pourra admettre qu'il est employé avec un ablatif et sans comporter lui-même un suffixe

de cas (pour des exemples ouïgours, cf. par exemple *T'oung Pao*, 1914, 246, ou Radlov, *Tišastvustik*, p. 5 [20b⁸]). “Du côté de l'Edäl”, ainsi obtenu, signifie vraisemblablement “de l'autre côté de l'Edäl”.

XXIII, 6—7: *Uγuz-qayan anï sürdi* (?); “diesen verfolgte er” (Radlov); “Oughouz kaghan a demandé (des renseignements sur lui)” (M. R. N.). M. R. N. a lu *sordï*, d'où sa traduction; mais ce qu'on comprend du contexte pousse plutôt à transcrire *sürdi*, “poursuivit”. J'ajoute que, dans le mss., le *r* de *sürdi* n'est plus lisible, si bien que ni la lecture ni le sens ne sont assurés.

XXIII, 8: Je ne crois pas que le premier mot, laissé en blanc par Radlov, soit *minüp* comme le dit M. R. N. A la rigueur ce pourrait être *inüp*, de *in-*, “descendre”, et parfois “descendre le cours d'un fleuve”.

XXIII, 9—XXIV, 1: *Anïng atï Uluγ-ordu-bäg erdi; uzluγ [tüzü]n bir er erdi*; “son nom était Uluγ-ordu-bäg; c'était un homme expérimenté et honnête”. A part *tüzün*, complété par l'analogie de XXXV, 8, et d'autres textes ouïgours (cf. *tüzün* traduit par 君子 *kiun-tseu*, “gentleman”, dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, et les exemples de *tüzün* à l'index de von Le Coq, *Türk. Manichaica aus Chotscho*, I, 51), mon déchiffrement est celui même qu'impose le manuscrit; il doit remplacer ceux de Radlov et de M. R. N., et en particulier Uluγ-ordu-bäg, le “bäg Grand-Palais”, doit être substitué au “Uluγ-ordu-ošbu-täng” de Radlov et au Uluγ-ordu-tang-ï de M. R. N. Pour les trois lignes suivantes (XXIV, 2—4), elles sont fort effacées, et il faudrait pouvoir examiner le mss. à la loupe avec une meilleure lumière que celle dont j'ai disposé.

1) A la fin de ce membre de phrase (XXIII, 6), le *tururdï* de M. R. N. ne peut être qu'une faute d'impression; le mss. a bien *turdï*.

XXIV, 5: *Uγuz qayan sävinč attï küldi*, “Uγuz-khan manifesta de la joie, il rit”. Radlov avait lu *song aittä*, M. R. N. *bašdan ketti*, qui sont faux. *Sävinč at-*, mot-à-mot “laisser aller de la joie”, est construit comme *čimat at-*, “laisser aller de la colère” (*supra*, p. 319).

XXIV, 6—7: *äi äi sän mn tu bäg bolung, Qipčaq tögän sän bäg bolung*; “Ah! ah! sois *bäg* ici (?); sois un *bäg* appelé Qipčaq!” Dans le premier membre de phrase, Radlov et M. R. N. ont lu *män tög*, et traduit par suite “sois *bäg* comme moi” (cf. aussi le dictionnaire de Radlov, II, 844—845). Ils peuvent à la rigueur avoir raison, mais Uγuz n’est pas *bäg*, il est *qayan*; l’analogie du *muntï* de XXVIII, 2, m’amène à compléter ici en *mun-tu*, et à y voir le mot signifiant “ceci, ici” (cf. *T’oung Pao*, 1914, 268). Dans le second membre de phrase, je n’ai pu distinguer la désinence du dernier mot sur le mss., mais le contexte veut plutôt que ce soit le *bolung* de Radlov que le *bolsun* de M. R. N. Devant *bolung*, Radlov a lu *täp* et M. R. N. *täg*; je ne puis lire que *bäg*; en outre M. R. N. a ajouté après *tögän* un mot *josun* qu’il dit oublié par Radlov, mais qui résulte de quelque inadvertance, car il n’y en a pas trace dans le mss. En somme, il s’agit ici de la désignation du *bäg* des Qipčaq, et on remarquera que, conformément à la tradition qui s’attachait à leur nom, c’est à propos d’arbres qu’il est question du *bäg* des Qipčaq; mais c’est à une autre occasion (cf. *supra*, p. 280) que le nom même de *qabučaq*, “arbre creux”, par lequel on explique ordinairement Qipčaq, est donné dans notre texte. Il n’est pas invraisemblable que nous ayons ici affaire à une légende déjà altérée et qui a dédoublé les épisodes.

XXV, 4: Là où Radlov avait lu *beg-lär-ni*, “les *bäg* (à l’acc.)”, M. R. N. écrit “*tyiri-lär-ni*”, ce qui n’est guère vraisemblable. Ma propre lecture est *bäg-lär-ni*, avec une répétition fautive de la voyelle de *bäg*.

XXV, 9—XXVI, 1—2: *Uγuz qayan bir čuqur-dan aiyir at-γa minä turur erdi*; “Oquz Kagan bestieg in einem Thale einen Hengst” (Radlov); “Oughouz kaghan était monté sur l'étalon dans une plaine” (M. R. N.). Avec le texte tel que je l'ai transcrit, et qui est celui même du manuscrit, il est assez difficile de traduire autrement qu'on ne l'a fait. Il n'échappera pas cependant à un lecteur attentif que c'est une apparition bien inattendue que celle de cette “vallée” ou cette “plaine”, “d'où” (à l'ablatif, sans verbe dont cet ablatif dépende) Uγuz se tenait à cheval sur un étalon qui n'a pas été spécifié une première fois par *bir*, “un” (l'analogie de cet ablatif avec les “emplois particuliers” de Deny, *Gram. turque*, p. 190, n'est qu'apparente). A titre secondaire, j'ajouterai que je ne sais si le mot *čuqur*, au propre “fosse”, “trou”, et qui est connu en osmanli et en tatar de Crimée, a eu une expansion quelconque dans les dialectes orientaux; le *čuyurdän* de Kāšyarī (Brockelmann, *Mitt. Wortsch.*, 58) est obscur. Mon impression est qu'il faut rapporter *bir*, “un”, à *aiyir at*, “étalon”, et que les syllabes intermédiaires représentent une épithète caractérisant cet étalon. Du prétendu *čuqur-dan*, le premier élément ne fait pas difficulté, il suffit de transcrire *čoqur*, “tacheté”, “pie (couleur de la robe d'un cheval)”, bien connu entre autres en *ǰayataï* et aujourd'hui en *turkī*; cf. aussi tel. *čoqqır*, koïbal *soqqır*, sagaï *soqır*, mongol *čoqor*, tous de même sens, et turc de Kazan *čuwar*, tùm. *čibar*, *ǰayataï čubar*, mandchou *cohorō*, allant du sens de “pie” à celui de “gris [gris pommelé?]” (cf. aussi Bang, *Türk. Lehn gut*, p. 18). Mais je n'ai pas de solution satisfaisante à proposer pour *dan* ou *tan* (l'-n final est bien pointé dans le mss., ce qui ne permet guère de songer à *taï*).

XXVI, 5—6: *üzä üstündä tong tayi muz-lar turur*; “auf demselben war Eis und Schnee” (Radlov); “il y avait de la glace et

du gel à son sommet" (M. R. N.). Le mot intéressant est *üzä*, que M. R. N. a transcrit "öyse" (ce qui ferait **öisä* dans mon système de transcription), mais dans lequel il a bien reconnu le *özä* ou *üzä*, "en haut", qu'on rencontre déjà dans l'épigraphie de l'Orkhon. En réalité, nous avons là un second exemple (après celui de *sörmä*; cf. *supra*, p. 260) de la survivance, dans l'écriture ouigoure de notre manuscrit, de la notation de la voyelle labiale mouillée, en syllabe initiale, au moyen d'un *i* placé après cette voyelle ¹). Le mot *üzä* signifie normalement "sur", et par suite "en haut". Le vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Interprètes donne un terme *üsä* (= *üzä*?) signifiant "toujours", et qui irait bien ici si le mot était placé devant *turur* au lieu d'être au début de la phrase. Le texte parle de "gel" (*tong*) et de glaces (*muzlar*); la "neige" de Radlov n'est pas dans le texte du présent passage.

XXVI, 9—XXVII, 1: *Uγuz kagan mundin köp čayai ämgäk* (?) *čäküp turdi*; "darüber hatte Uγuz Kagan grossen Kummer" (Radlov); "cela a causé de la douleur à Oughouz kaghan pendant longtemps" (M. R. N.). Radlov avait lu *köp čayï*, à quoi M. R. N. a substitué *köp čayni*, mais en le comprenant comme Radlov, c'est-à-dire avec *čay*, "temps"; mais ni la forme possessive au nominatif (*čayï*), ni la forme simple à l'accusatif (*čayni*) ne se justifient ici. De plus, si la lecture de M. R. N. répond au nombre des dents du mot, il n'y a pas de point sous le prétendu *n*, et bien qu'il y ait dans le mss. des cas certains où ce point est omis, la lecture normale n'en est pas moins *čayai* plutôt que *čayni*. Si on se rappelle que le mss. a très souvent *a* pour *i* (*qaraq* pour *qïriq* = *qïrq*, *qalač* pour *qïlič*, *qal-* pour *qïl-*, *čamat* pour *čïmat*, *čağ-* pour *čïğ-*, etc.),

1) Le déchiffrement de Radlov paraît en donner un troisième exemple avec *üstündü* qui vient après *üzä* et qu'il écrit avec un *i* après le premier *u*; mais il n'y en a pas dans le mss., et Radlov aura transcrit ainsi sous l'influence du *üzä* qu'il venait d'écrire auparavant.

on sera tenté de lire *čïγaï*, que nous traduisons ordinairement et à bon droit par “pauvre” (cf. en dernier lieu Malov, dans *Zap. Koll. Vost.*, III, 239), mais qui a pu très bien s'employer au sens de “misérable”, “malheureux”; en fait, *čïγaï* est traduit dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes non par 窮 *k'iong*, “pauvre”, mais précisément par 艱難 *kien-nan*, “malheureux”, “calamiteux”; et pour “pauvre”, les textes ouïgours ont plutôt *yoq čïγaï* que *čïγaï* seul (*yoq* est d'ailleurs synonyme de *čïγaï*; cf. *Suvarṇaprabhāsa*, 443⁴⁻⁵, *yoq-γa čïγaï-γa*). Pour *ämğä*, à corriger peut-être en *ämğäk*, cf. *supra*, p. 267. La traduction serait donc: “Uγuz khan, à cause de cela, supportait beaucoup de souffrances infortunées”. Cette solution reste d'ailleurs hypothétique.

XXVII, 1—2: *cärik-dä bir bädäk qaγas er bäg bar erdi*; “bei dem Heere befand sich ein hoher Kagan ein Helden Fürst” (Radlov); “il y avait un grand bey héroïque et savant dans l'armée” (M. R. N.). Au lieu de *qaγas*, Radlov et M. R. N. ont lu *qayan*, et Radlov a traduit bravement en conséquence; M. R. N., au prix d'une traduction dont le mot-à-mot échappe (avec *qayan* = héroïque et *er* = savant?), a évité du moins de dire qu'un des *bäg* d'Uγuz était un “grand *qayan*”. Le prétendu mot *qayan* n'a pas de point sous *n* dans le mss., et la lecture normale est donc *qaγas* (ou *qaqaz?*), “brave”, “valeurux”; cf. à ce sujet *supra*, p. 268. *Bädäk* est pour *bädük*, “grand”, “haut”; mais je considère que, placé devant un adjectif, *bädük* forme un superlatif (comme *yaqši*, sur lequel cf. *supra*, p. 318) et que *bädük qaγas* signifie “très valeurux”. Quant à *er*, je le joins à *bäg*; il y avait “un homme-*bäg*”, un *bäg* qui était vraiment un homme, vraiment un guerrier, et le très valeurux porterait sur cette sorte d'expression composée. Je traduirais donc: “Il y avait dans l'armée un *bäg*-héros très valeurux”.

XXVII, 3—4: *čalang bulang-dan qorug-maz turur erdi*; “der fürchtete nichts” (Radlov); “on ne le voyait plus depuis Tchalang-Boulang” (M. R. N.). Radlov n’a pas traduit les deux premiers mots, mais son déchiffrement même est correct; M. R. N. s’est au contraire mépris en lisant *körük-mäz*, contre la lettre du mss. Le verbe *qorug-*, comme l’avait vu Radlov, résulte d’une dissociation du groupe consonantique de *qorq-*, “craindre”; en ouïgour ancien, *qorq-* s’est construit avec le datif, mais dans de nombreux dialectes (coman, osmanli, etc.), le complément de *qorq-* se met, comme ici, à l’ablatif. Il n’y a aucune raison pour voir dans *čalang bulang* un nom propre; le texte dit simplement que ce *bäg* ne craignait pas le *čalang bulang*. Radlov, qui n’a pas traduit le terme ici, ne l’a pas recueilli non plus dans son dictionnaire; mais on peut suppléer en partie à son silence. Les deux mots doivent former une expression double constituée par deux substantifs en *-ang* (ou *-ng*) dérivés de deux racines verbales à finale consonantique ou à finale en *a*. Le jeu des possibilités est assez grand puisque *č-* peut être lu *č-* ou *ǰ-* < *y-*, que les deux racines verbales peuvent être ou ne pas être palatalisées, et que, dans chacune des classes, la seconde peut être à voyelle *o* ou *u*. Tout compte fait, je lis **čalang*, que je tire de *čal-*, “asséner un coup” (en particulier “donner un coup de sabre”). Quant à *bulang*, qu’on connaît en turkī du Turkestan chinois au sens de “pillage”, de *bula-*, “piller”, je le rattache originairement à la même racine que *bulya-*, osm. *bula-*, “mélanger, troubler”, d’où le mot *bulyaq*, bien connu au double sens de “désordre (politique)” et de “mêlée (de la bataille)”, et qui avait passé au Moyen Age en mongol sous la forme *bulya*; *bulang* me paraît être ici un synonyme de *bulyaq*, “mêlée”; cf. d’ailleurs *alan-bulan* du *Codex Comanicus*¹⁾, *alaq-bulaq* du *ǰaghataï* (Radlov, *Dict.*, I, 356, 358).

1) Kuun (p. 143) et Radlov (I, 358) écrivent *alang-bulan*; mais cf. Bang, *Ueber die Räthsel des Codex Cumanicus*, 338.

Je traduirais donc: "Il n'avait pas peur des coups et de la mêlée" ¹⁾).

XXVII, 4—7: *jürügü-dä suyuryu-da onga er erdi*; "beim Reiten und Kämpfen war er ein trefflicher Held" (Radlov); "c'était un héros, le premier dans les guerres et dans les moments difficiles" (M. R. N.). Comme M. R. N. l'a fait remarquer à bon droit, le mot *onga* (ou *öngä*) se trouve, écrit de même ونگا *onga* (ou *öngä*), dans le vocabulaire arabo-turc d'Ibn Muhannā ²⁾, où il traduit l'arabe مستقيم *mustaqīm*. M. R. N. rend ce dernier terme par "droit", "tout droit (au sens physique)", mais le mot arabe signifie aussi "droit", "fidèle" au figuré, et en outre, à raison de l'idée de quelque chose de droit, "ferme", "inébranlable". En commentant les mots obscurs ou nouveaux d'Ibn Muhannā, M. Malov (*Zap. Koll. Vostokovedov*, III [1928], 232) a rendu *onga* par "juste", "fidèle", et a cité un autre exemple du mot dans un texte en écriture ouigoure tardive ³⁾; mais, comme Radlov n'avait pas recueilli le mot de la légende d'Uγuz dans son dictionnaire, le présent passage s'est trouvé échapper à M. Malov. Toutes nos citations n'employant *onga* (ou *öngä*) qu'au

1) L'explication de *bulang* par *bulγa-* crée une autre possibilité pour le mot précédent. Le verbe *bulγa-* est souvent associé à un verbe *tülgä-* (cf. F. W. K. Müller, *Uigurica III*, 24¹⁴; Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 202); il y a dans notre texte au moins trois exemples où č- (*j-*) a pris indument la place de *t-*; en lisant **tüläng bulang*, **täläng* serait à *tälgä-* ce que *bulang* est à *bulγa-*. *Talang* est également possible (de *tala-*, "détruire", "piller"), et M. Deny me signale *alan-talan* en osmanli.

2) Ed. de Constantinople, 188; le mot est de ceux qui ne se trouvaient pas dans les manuscrits utilisés par Melioranskiï pour son édition (p. 83).

3) Cf. Radlov, *Ein uigurischer Text aus dem XII. Jahrhundert*, dans *Izv. Imp. Ak. Nauk*, 1907, 377—394, surtout à la p. 382. Quelle que soit la date de composition du texte dont parle Radlov, l'orthographe en est très postérieure au XII^e siècle. Le texte en question est celui qui est connu sous le nom encore incertain de *Hibet-ül-ḥaqūiq*, et dont M. Deny s'est occupé dans son article de 1925 sur *Un traité de morale en turc*. Sur l'incertitude de la date de composition (circa 1100?), cf. Deny, pp. 208, 214—215; sur l'écriture, *ibid.*, 215—217; le mss. ne note pas la mouillure des voyages labiales en syllabe initiale.

sens figuré, il n'y a pas en soi de raison pour chercher à expliquer le mot par "tout droit" au sens physique. Radlov lisait en 1907 *onga*, parce qu'il voyait là (p. 382) un gérondif de *ong-*, "réussir"; M. Malov, tout en traitant *onga* comme un adjectif, a suivi Radlov pour le sens, et il a eu vraisemblablement raison; on peut supposer que les sens figurés de *ong* et *ong-* se rattachent à la croyance que le côté droit était fauste, et admettre qu'une image analogue est sous-jacente dans *onga*, "fidèle", etc., mais rien ne le prouve; *öngü* n'est pas encore exclu¹). Les mots qui précèdent *onga* ne sont pas bien clairs. Ce sont évidemment des substantifs verbaux en *-yu* (*-gü*), et de sens voisins ou du moins susceptibles de s'associer. L'idée naturelle pour le premier mot, *čürügü* ou *žürügü* (le *žirügü* de Radlov est une erreur de lecture), est de lire *žürügü*, et d'y voir le substantif verbal de *žürü-*, prononciation kirghizo-mongole de *yürü-*, "aller", "marcher (à pied ou à cheval)"; c'est ainsi qu'a compris Radlov. M. R. N., tout en envisageant subsidiairement cette explication, a préféré traduire par "guerre", parce qu'il a trouvé كج au sens de "rang du combat" dans *Kāšγarī*, et que M. Blochet lui a fourni un mot mongol "dsungu, anciennement tchoungu, évidemment 'bataille contre un ennemi placé en face'; aujourd'hui ... 'contradiction', 'opposition'." Je ne m'arrêterai pas à rechercher quel mot mongol M. Blochet a pu estropier ici, puisqu'aussi bien, de par les formes mêmes qu'il indique, ce mot ne peut avoir aucun rapport phonétique avec *žürü-* (*čürü-*?). Quant au كج de *Kāšγarī*, il n'est autre que *čärik*, "armée" (cf. Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 53), et lui non plus ne peut nous fournir d'ailleurs un substantif verbal en *-gü*. Le mieux est donc de lire *žürügü* = *yürügü* comme Radlov, et je n'hésiterais pas à le faire, vu les doubles formes en *y-* et *ž-* que notre mss. donne à

1) En tout cas, les *onga* d'Ibn Muhannā et du présent texte ne paraissent pas être en faveur de la transcription *ong-a* qui a été adoptée par M. Deny, *loc. cit.*, 193.

maintes reprises, si le mss. n'avait partout ailleurs *yürü-*, et précisément même deux lignes plus loin. Malheureusement, le mot parallèle *soγurγu* (?) ne s'explique pas plus aisément. Radlov l'a traduit par "combat", vraisemblablement parce qu'il a lu *soqurγu* et considéré arbitrairement *soqur-* comme un synonyme de *soquš-*; mais il n'a pas recueilli *soqur-* dans son dictionnaire. Dans un exemplaire annoté du dictionnaire de Pavet de Courteille que lui a montré M. Blochet, M. R. N. a rencontré le mot *soqur*, traduit par "endroit où l'eau manque", d'où sa version tout hypothétique de "moments difficiles"; mais un substantif ne forme pas un dérivé en *-γu*. De toutes les formes qu'on peut envisager, *soqur-*, *suqur-*, *soγur-*, *suγur-*, enfin *so'ur-* (= *sör-*) ou *su'ur-* (= *sār-*), il n'en est malheureusement aucune qui offre un sens acceptable; et je ne trouve pas non plus de solution en supposant, comme notre mss. en offre d'autres exemples, que *-o-* (*-u-*) soit ici le substitut de *-i-*.

XXVII, 9: *ol beg qa'ar-dan sarab(a)nmaš erdi*; "so war dieser Fürst von Schnee bedeckt" (Radlov); "ce beg était recouvert de neige" (M. R. N.). Le contexte, et aussi le fait qu'il s'agit de la légende expliquant le nom des Qarluq, ne laissent aucun doute que le mot que M. R. N. transcrit "*qaqar*" signifie "neige", et répond donc à la forme turque ordinaire *qar*. Le mss. ne distinguant pas entre *q* et *γ*, on peut naturellement lire *qayar*, et à mon avis nous avons là simplement un exemple de *-γ-* en valeur de *-'*, donc *qa'ar* > *qār*; ce n'est pas une forme archaïque **qayar* d'où *qar* serait sorti. Radlov avait lu ensuite *sarabīnmiš*; M. R. N. dit que c'est incorrect, et qu'il faut lire *sarunmiš*, de *sarun-*, "s'envelopper". Sur le fond des choses, je crois volontiers que M. R. N. a raison, en ce sens que nous aurions véritablement affaire à un dérivé de *sar-*, "enrouler", "envelopper"; mais la racine *sar-* n'est guère attestée telle quelle qu'en osmanli et en tatar de Kazan;

sarïn- en est la forme réfléchie (cf. Brockelmann, *Mitt. Wortschatz*, 172), et nous devrions alors avoir ici *sarïnmïš*; toutefois, dans l'incertitude où je suis de la forme que cette racine pouvait avoir dans le dialecte de notre texte, et vu la notation d'un *b* qui, même ramené à *u*, donnerait **sarunmïš* et non *sarïnmïš*, j'ai gardé provisoirement la leçon même du texte.

XXVIII, 2—3: *Aï sän muntï beg-lär-gä bolγil bašlγ, ma marlap sanga at bolsun Qa'arlay*; "O du sei ein Anführer über diese viele Fürsten! ... und dir sei der Name Kagarlyk (Karlyk)" (Radlov); "O toi sois le chef et marlab de tous les begs! Que ton nom soit Karlouk (Neigeux)" (M. R. N.). M. R. N. dit n'avoir pas trouvé le mot *muntï*, et songe à l'identifier à *bütün*, "tous"; mais je ne doute guère qu'il soit identique à *muntï*, "ceci", "ce", "ici" (cf. *supra*, p. 324), et qu'il faille comprendre "sois à la tête de tous les *beg* qui sont ici". *Ma*, comme le dit M. R. N., signifie "aussi". *Marlap* a arrêté les deux traducteurs. Je le considère comme le participe d'un verbe dénomiatif formé sur un substantif *mar*. Le seul mot *mar* anciennement attesté en turc (dans une inscription runique de l'époque ouigoure, où on a *marim*, "mon *mar*") a été considéré comme un emprunt au syriaque *mār*, "monseigneur", entré dans l'usage religieux ouigour avec le manichéisme¹). Si cette explication, qui est très probable, est juste, elle exclura pratiquement que le *mar* de *marim* puisse être le *mar* de notre *marlap*. Mais il ne faut pas oublier que notre manuscrit, par confusion graphique, a constamment *a* (*ä*) au lieu de *ï* (*i*); j'en ai déjà cité de nombreux exemples. Un verbe *mirlä-* n'est pas attesté, mais serait très normalement formé sur *mir*, "chef", "seigneur". Evidemment le mot est d'origine étrangère, et même arabe (أمير, émir), mais il avait été emprunté de bonne heure en persan sous

1) Cf. Ramstedt, *Zwei uigur. Runeninschriften*, p. 7 (dans *JSFO*, XXX, 3 [1913]).

la forme abrégée *میر* *mīr*, qui a passé ensuite dans de nombreux dialectes tures, allant du *jaḡatai* à l'*osmanli*; on a déjà *mir* en ture vers 1300 dans le *Codex Comanicus*. Cette solution me semble sinon certaine, du moins fort probable, et je traduirais le second membre de phrase ainsi: "Et qu'étant devenu leur chef, ton nom soit Qarluḡ". La légende recueillie par Rašīdu-'d-Dīn et par Abu-'l-Ghazī explique aussi par le mot "neige" le nom des Qarluḡ, mais avec une anecdote tout autre.

XXVIII, 5—7: *bu öi-nüing ta'am-ï altun-dan erdi, tung-luḡ-lar-ï tayï kümüş-dün, qalaḡ-lar-ï tāmür-dän erdi-lär erdi*; "les murs(?) de cette maison étaient d'or; ses fenêtres, en outre, [étaient] d'argent; ses *qalaḡ* étaient de fer". Au lieu de *öi*, M. R. N. a toujours transcrit "*evi*", ajoutant "*öy*" entre parenthèse; mais "*evi*" est impossible. Le mot "maison" s'est dit *äv*, puis *öi* (*üi*) en ouïgour, et le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes enregistre encore les deux formes; mais "*evi*" (*ävi* pour moi) ne serait pas le simple équivalent de *öi*, ce serait la forme possessive de *äv*, ce qui est ici hors de question. Le mot que M. R. N. transcrit *taḡam*, pour moi *tayam* = *ta'am*, *tām*, représente le mot *tam* qui signifie "mur" en ture de l'Orkhon, chez Kāšḡarī, en ouïgour, en turkī, mais qui est rendu par "toit" dans le *Codex Comanicus*, et pour lequel Radlov indique aussi le sens de "toit" en *jaḡatai*; "toit" est également le sens du correspondant *osmanli* *dam*. Radlov et M. R. N. ont adopté la traduction "toit" dans le présent passage, et il est certain qu'à songer aux constructions orientales, on voit mieux un "toit d'or" que des "murs d'or"; mais par ailleurs nous avons affaire à une maison de féerie, et pour ma part je ne suis pas tenté de donner ici à *tam* une valeur qu'à vrai dire je ne trouve attestée expressément que dans le *Codex Comanicus* et dans le *dam* *osmanli*.

Radlov et M. R. N. ont lu *tünglüg* le mot que, comme moi, ils traduisent par “fenêtre”; c’est en effet la forme usuelle du mot, et elle est déjà dans Kāšγarī, mais le mss. a ici expressément *tungluγ*, avec deux points sous le -γ. L’origine du mot est assez mystérieuse. Son sens ordinaire est celui d’“ouverture supérieure de la tente” (pour laisser entrer le jour et sortir la fumée), mais il n’est pas sûr qu’on doive, avec le dictionnaire de Radlov, l’expliquer par une forme abrégée de **tütün* + *lüg* (*tütün* = fumée; d’où viendrait la nasale gutturale de *tünglüg*?). En tout cas, le sens de “fenêtre” est donné, en ouïgour tardif, par le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes.

Le mot *qalaq* est embarrassant. Radlov ne l’a pas interprété. M. R. N. l’a traduit par “charpente”, sur la foi de Validi Bey qui lui a dit que le mot, sous la forme *qalav*, s’employait encore chez les “Turcs septentrionaux”. Ce sens serait acceptable, et il faudrait alors transcrire plutôt *qalaγ*, si le mot était connu par ailleurs dans les dialectes orientaux. Au cas où on traduirait finalement *tam* par toit, j’accepterais de rendre *qalaγ* par “charpente”. Mais si nous nous en tenons, comme je le préfère, à l’usage ouïgour, je proposerai la solution suivante: les murs inférieurs de la maison sont en or; ses fenêtres sont en argent; quant au *qalaq*, il faut le vocaliser en *qalīq*, que le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes donne comme traduction de 樓 *leou*, “étage”; la maison se terminait donc par un étage en fer. J’ai retrouvé d’ailleurs *qalīq* traduisant le chinois *leou*, “étage”, dans *Suvarṇaprabhāsa*, 620¹⁶ 1).

XXVIII, 8: Le mss. n’a pas, pour le mot “clef”, la forme *ačquč* indiquée par Radlov et M. R. N., mais *ačqač*.

1) Radlov n’a pas recueilli le mot dans son dictionnaire; je ne sais s’il est foncièrement identique à *qalīq*, “ciel”, l’idée commune étant celle de ce qui est élevé, ce vers quoi on monte; le dictionnaire de Radlov (II, 241) donne des exemples de *qalīq*, “saut”, où il a dû avoir ses raisons pour traduire ainsi, mais où un esprit non prévenu a l’impression qu’il pourrait bien s’y agir des “étages” des cieus.

XXVIII, 9: *čärik-dä [b]ir yaqšï cäbär er bar erdi*, “dans l’armée il y avait un guerrier très adroit”. Contrairement à Radlov et M. R. N., je considère *yaqšï* comme formant ici un superlatif. Au lieu de *čäbär*, que le mss. donne ici et dans XXXI, 5, et qui est la forme normale du mot, M. R. N. a lu *čibar*, qui n’est pas juste.

XXIX, 1: *anung atï Tümürtü-qa’ul tägän erdi*, “son nom était Tümürtü-qa’ul”. Radlov a lu le nom “Tumurdu Kagul”, M. R. N. “Toumourtou Kakoul”. Il s’agit du personnage qui sera l’ancêtre éponyme des Qalač et de l’explication de ce nom de Qalač (par *qal*, “reste”, et *ač*, “ouvre”, au lieu que la tradition de Rašidu’-d-Dīn et d’Abu’-l-Ghazī suppose *qal*, “reste”, et *ač*, “aie faim”). Il ne me paraît guère douteux que nous ayons affaire ici à un nom mongol; le suffixe *-tu (-tü)* forme les adjectifs en mongol, comme *-lïγ (-lig)* en turc. *Tümür* est une variante mongole connue de *tämür*, “fer”¹⁾; *tümürtü* signifie donc “en fer”, “à fer”. *Qa’ul* (on peut lire aussi *qaqul*, *qayul*) est plus embarrassant; mon impression est que c’est le mot mongol *γool* (toujours transcrit *gol* dans Rašidu’-d-Dīn), mot à mot “fleuve”. *Tümürtü-γool* signifierait “Fleuve ferrugineux”, tout comme le nom mongol de l’Issik-köl est *Tämürtü-nör*, “Lac ferrugineux”, et il n’y a rien de plus surprenant à voir donner à un personnage ce nom de “Fleuve du fer” (qui était peut-être à l’origine un nom de lieu véritable) qu’à en voir un autre porter celui de “Grand Palais” (cf. *supra*, p. 323).

XXIX, 8—9: *tarla’u-siz bir yazï yer erdi*; “es war eine zum Ackern geeignete Ebene” (Radlov); “c’était dans une plaine où il y avait des champs à cultiver” (M. R. N.). Radlov, suivi par M. R. N.,

1) Le mss. mongol récemment retrouvé qui contient, fort altérée d’ailleurs, environ la moitié du texte mongol original de l’*Histoire secrète des Mongols*, écrit toujours ou presque toujours *Tümülün* pour *Tämülün*, *Tümüjin* pour *Tämüjin*, etc.

a lu *tarlayu-sin*, mais il n'y a pas de point sous la dernière lettre, et il serait impossible de rendre compte ici grammaticalement du cas de *tarlayusin*, qui serait l'accusatif de la forme possessive du substantif *tarlayu* ou *tarla'u*. Si on lisait **tarlayu*, il faudrait que ce fût là un substantif verbal d'un verbe **tarla-*, "cultiver", qui n'existe pas; on ne connaît que *tari-*. Mais il y a un substantif *tarlay*, *tarlau*, osm. *tarla*, "champ cultivé"; c'est lui, à mon avis, qui est écrit ici *tarlayu*, à lire *tarla'u*. Par ailleurs, *yazī* signifie "plaine" dès les inscriptions de l'Orkhon, mais, dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, *yazī yer*, "terre inculte" (野地 *ye-ti*), s'oppose expressément à *tariγ yer*, "champs cultivés" (田地 *t'ien-ti*). Il n'y a donc qu'à garder la leçon même du mss., telle que je l'ai transcrite, et à traduire par: "C'était une plaine en friche, sans champs cultivés".

XXIX, 9: *ǰürčät*. Il s'agit des Jučen qui ont régné sur la Chine du Nord, et que la légende sépare ici à tort de l'Altun-khan. Radlov et M. R. N. ont lu *Čürčit*; j'insiste sur le fait que le mss. a toujours *ǰürčät*. Dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, on lit en écriture ouïgoure une forme qui paraît être *ǰürčük*, et c'est ce qui a valu à ce nom d'être enregistré sous la forme *Čürčük* dans le dictionnaire de Radlov (III, 2197); mais il s'est simplement produit dans ce vocabulaire un déplacement d'un crochet; en remplaçant avant le prétendu second *ü* le premier crochet du *k*, on obtient *ǰürčät*, et la transcription phonétique chinoise garantit cette correction puisqu'elle-même a été faite sur *ǰürčät*.

XXXI, 3—4: *at qa'atir ud azlay boldi*, "les chevaux, les mules, les bœufs furent trop peu nombreux". Je ne sais pourquoi Radlov n'a pas enregistré dans son dictionnaire *azlay* ou *azlaq*, qui a été conservé dans le passage d'Abu-'l-Ghazī correspondant à celui-ci.

Le mot *qa'atir* est écrit *qayatir*; c'est *qātīr*, "mule"; le cas est le même que plus haut avec *qa'ar*, *ta'am*, etc.

XXXI, 4—5: *anda Uγuz-qayan-nung čäriki-dä uzluγ yšqī (?) bir čübär kiši bar erdi*; "il y avait alors dans l'armée d'Uγuz-khan un homme adroit, expérimenté et". Le mot que j'ai transcrit *yšqī (?)* a été lu *išai (išai?)* par Radlov, *išai* par M. R. N. Radlov semble y avoir vu un synonyme du mot précédent; M. R. N. n'a su qu'en faire. Je suis aussi très hésitant. La lecture **išai*, qui ne donne aucun sens, ne correspond pas aux traits du mss., où il y a après *-š-* un crochet de plus que pour **išai*. A prendre le texte tel quel, je lis *yšqī*, avec l'omission, fréquente dans le mss., des deux points du *q*. Mais de ce **yšqī*, je ne sais trop que tirer, à moins d'y reconnaître une métathèse fautive pour *yaqšī*, "excellent".

XXXI, 5—6: *anīng atī Barmaq-lay josun billig erdi*; "son nom était Barmaq-lay-josun-billig". Radlov avait lu le nom comme moi; M. R. N. a préféré Barmaqlīγ, qui revient au même, mais n'est pas la forme du mss. Le mot *josun* est identique à *yosun*, "manière", "coutume", prononcé aussi *yosun* en mongol ordinaire, mais dont *josun* pourrait être une prononciation kirghize. Sur *billig*, cf. *supra*, p. 320. Barmaq-lay est assez obscur; ce devrait être un adjectif en *-lay (-līγ)* de *barmaq*, "doigt"; peut-être est-ce une allusion à l'adresse manuelle de celui qui construit la première voiture (*qanq*), et valut pour cela à sa tribu le nom de Qanq-luγ ou Qanqlī. Dans les pages XXXI et XXXII, le mot "voiture" est écrit sous des formes altérées, mais qui finalement ne peuvent représenter que le *qanq* qu'on a dans Rašidu-'d-Dīn et dans Abu-'l-Ghazī.

XXXII, 7: *ölük-ni tärīk yürügürsün*; "bringst du die lebendige und die todte Beute fort" (Radlov); sauté dans la traduction de

M. R. N. Radlov avait omis le *ni* après *ölük*; M. R. N. l'a rétabli, mais en en ajoutant tacitement après *törük* un autre que le mss. ne donne pas. Il me paraît qu'il faut comprendre: "Puisque le [butin] vivant fait avancer le [butin] mort....." On vient en effet de nous dire que, lorsque Barmaqlay-josun-billig eut fait la première voiture, il plaça dedans le butin "mort" (*ölük barγu*), et mit en avant de la voiture le butin "vivant" (*törük barγu*), qui la traîna (*taratti-lar* [et non *taritti-lar*] = *tartti-lar*). C'est pourquoi Uγuz peut dire que le "vivant" fait avancer le "mort".

XXXII, 7—9: *Qanq-luγ sängä at bolγuluγ qanq bilgürsün*, "Que le fait pour toi d'avoir pour nom Qanq-luγ rappelle le *qanq*!" Radlov et M. R. N. ont lu *bulyuluq*, "découverte", en rapportant ce mot à la "découverte" de la voiture; mais je ne vois pas alors comment faire le mot-à-mot.

XXXIII, 2—3: *Sindu tayi Tangqut tayi Ša'am yangaγ-lar-ï-qa atlab ketti*; "und ritt zu dem Lande der Tangut und der Schakim" (Radlov); "il est monté de nouveau à cheval et s'en est allé vers 'Sintou', 'Tankout' et 'Schakim'" (M. R. N.). M. R. N. a eu raison de rétablir le premier nom, sauté par Radlov, mais la vraie lecture n'en est pas Sintü comme dans sa transcription ou Sintu comme dans sa traduction, c'est Sindu, c'est-à-dire le Sind, l'Inde, un des noms sous lesquels l'Inde a été connue des peuples turco-mongols¹). Tangqut est naturellement le pays Si-hia, c'est-à-dire en gros la province chinoise du Kansou. Quant à Ša'am, écrit Šayam (et non Šayim comme Radlov et M. R. N. l'ont lu à tort), c'est naturellement Šām, la Syrie. Toutes ces campagnes d'Uγuz sont également

1) Des deux autres l'un est Ānādkāk, qui remonte à une forme iranisante *Endākäg du nom de l'Inde; l'autre s'écrivait en écriture ouigoure Indu, mais se prononçait Hindu, comme le montrent les nombreux noms d'hommes "Hindu" qu'on rencontre à l'époque mongole en transcription persane ou chinoise.

mentionnées dans la légende que Rašidu-'d-Dīn et Abu-'l-Ghazī ont connue.

XXXIII, 5: *öz yurti-γa birlädi*, "il les réunit à son propre territoire". Radlov avait bien lu et compris cette phrase très claire; M. R. N. s'est créé des difficultés vaines en voulant transcrire **birmädi*.

XXXIII, 7—9: *...kün tün-ki bulung-da Baraqa tögün bir yer bar turur, uluγ baryuluγ bir yurt turur*; "...dass im Winkel von Mitternacht ein Batschak genanntes Land und ein an Schätzen reiches Volk war" (Radlov); "il y a un endroit nommé 'Batchaka' à côté de la nuit (à l'occident). C'est un pays très fertile..." (M. R. N.). Le mot *bulung*, "coin", est déjà dans l'épigraphie de l'Orkhon; M. R. N. se trompe en le lisant *bölüng* (de même dans XII, 8) et en croyant que son représentant actuel est *bölük*. En traduisant *kün tün-ki* par "Mitternacht", Radlov a bien rendu l'idée de *tün*, "nuit", mais "Mitternacht", "minuit", désigne le Nord, au lieu que la légende entend ici l'Ouest (en fait, le Sud-Ouest); c'est d'ailleurs ce qui résulte de XXXVIII, 5—6, où le *tün sarī*, "côté de la nuit", est opposé au *tang sarī* ou "côté de l'aube". Le nom lu Bačaqa par Radlov, Bačaqa par M. R. N., est nettement Baraqa dans le mss.; autrement dit, nous avons ici, comme nom de lieu, le It-Baraqa ou Qil-Baraqa qui est le nom du souverain chez Rašidu-'d-Dīn et chez Abu-'l-Ghazī ¹⁾. Au lieu de *baryuluγ*, qui est sûr et que Radlov

1) Baraqa est assez vraisemblablement une forme plus ou moins altérée de Baraq. Sur la formation possible de ce nom ("les Velus"?), cf. le dictionnaire de Radlov, IV, 1477; Marquart, *Ueber das Volkstum der Komänen*, 146; Brockelmann, dans *Asia Major*, II, 120, et *Mitteltürk. Wortschatz*, 31. Le nom a peut-être passé dans l'onomastique mongole. Il y a en effet un prince de la branche de Čayatai qu'on appelle généralement "Böräq" ou "Borräq", mais cette vocalisation, due à l'influence de l'islam, n'est garantie par rien, et a contre elle le "Barac" de Marco Polo et la transcription chinoise 八刺 Pa-la du ch. 107 du *Yuan che*, laquelle suppose Baraq. La même correction en Baraq de la fausse lecture "Buraq" ou "Berraq" a été faite pour un personnage de l'entourage des

avait bien lu, M. R. N. a transcrit à tort *birgölüg*. *Barγu* signifie “ce qu'on a”, “richesses” (cf. *supra*, p. 338); dans *uluy barγuluy*, il ne faut pas prendre *uluy* et *barγuluy* séparément; comme *-tu* dans le mongol ancien, le suffixe adjectif *-luy* porte sur *uluy-barγu* et non sur *barγu* seul; *uluy barγu* signifie “grandes richesses”; *uluy barγuluy* signifie “qui a de grandes richesses”. C'est d'ailleurs la même construction que dans *aq saqalluy* de XXXV, 6, etc.

XXXIV, 4 et 7: Le roi du pays de Baraqa est appelé “Masar”; je ne doute guère que nous ayons ici, comme si souvent dans le mss., des *a* pour des *i*, et qu'il faille lire Misir, l'Égypte. De même qu'Urum, “Rūm”, ou Urus, “Russe”, sont devenus plus haut les noms des souverains de ces pays, Masar, alias Misir, est devenu aussi un nom de qaγan. La description convient bien à l'Égypte, avec le pays “très chaud” et la population qui a (en partie du moins) “le visage tout noir”. Le nom de Misir (= Misr), l'Égypte, a été connu en Asie Centrale à l'époque mongole, et c'est bien probablement lui qui est alors employé comme nom d'homme à Tourfan (cf. Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, 286). On a très naturellement Misir dans la lettre mongole d'Arγun à Philippe le Bel. Le *misüri bolot* de Sanang Secen (p. 100) est de l'“acier du Misr”. En 1353, Ĵani-bäg offre, entre autres, à l'empereur de

ilkhan par M. Köprülüzade Mehmed Fuad dans son article *Influences du chamanisme turco-mongol sur les ordres mystiques musulmans* (*Mém. de l'Inst. de turcol. de l'Univ. de Stamboul*, N^{le} Série, I [1929], pp. 14—15). Dans son édition de l'*Hist. des sultans mamlouks* (*Patrol. orientalis* de Graffin et Nau, XX, 1, 177), M. Blochet a proposé pour le nom de Barāq une série d'étymologies, pour s'arrêter à *baraq*, “homme”, qui apparaîtrait dans le “turc oriental باراقسين *barakh-sin* “unique”, de *barakh*, “homme”, avec le suffixe mongol-turc *-soum*”. Ce soi-disant mot *baraq*, “homme”, n'est, à ma connaissance, donné nulle part, et j'ignore où M. Blochet a pris son orthographe en écriture arabe de *baraqsïn*, “unique”, en “turc oriental”. Ce dernier mot, au sens de “tout seul” et surtout de “pauvre”, “misérable”, est mentionné seulement par Radlov (IV, 1147) sous les formes *paraqsan* et *paraqsïn* dans quelques dialectes de l'Altaï, et il a tout l'air d'être emprunté au mongol *baraqsan*, participe passé passif de *bara-*, “épuiser”.

Chine “des sabres et des arcs du Mi-si-eul (Misr; 米西兒刀弓, dans *Yuan che*, 43, 3a). Le “fer” particulièrement dur dit en tibétain *mi-che-ri* (*ch = ts* aspiré), sur lequel cf. le dictionnaire de Sarat Chandra Das, p. 397, a bien des chances d'être étymologiquement du “fer du Misr”. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'au XIII^e siècle, les Mamlouks d'Égypte dominaient aussi en Syrie, et qu'ainsi l'“acier de Damas” a pu être appelé “acier du Misr”. La vocalisation en *i* de Misir (= Misr), qui est celle de tous les textes d'Asie Centrale au Moyen Age, ne me paraît pas permettre de voir, dans le “Masar” de notre manuscrit très altéré, l'équivalent de Masr, qui est aujourd'hui la prononciation égyptienne vulgaire de Misr.

XXXIV, 6: *anday*; la lecture est sûre; le *munday* de M. R. N. est à abandonner.

XXXV, 1: Je ne pense pas que le verbe manquant après *qaiɣular* soit *boldi*, puisqu'on ne pourrait alors construire la phrase; *qaiɣular*, surtout avec ce pluriel, est en effet un substantif; il ne signifie pas “triste”, mais “des tristesses” (cf. d'ailleurs XIX, 2).

XXXV, 2—3: *s[ana]ɣuluɣsüz nāmā-lār yilqī-lar aldī*, “il prit des objets et des troupeaux sans nombre”. J'ai rétabli *yilqī*, “troupeaux”, qui est sûr et que Radlov et M. R. N. ont bien interprété, mais le mss. a presque toujours *yalqī*, et c'est le cas ici. Radlov a lu le premier mot *sīn-ɣu-luɣ-sīn* et a traduit *sīn-ɣu-luɣ-sīn nāmā-lār* par “alles Zerbrechliche”; il tirait ainsi le premier mot de *sīn-*, “se briser”, “être brisé”; M. R. N. a reproduit les lectures de Radlov et signalé son interprétation, en se bornant à parler d’“autres choses” dans sa propre traduction. Radlov, j'imagine, aurait été bien embarrassé pour justifier, dans un dérivé adjectif-substantif, un suffixe *-sīn* après une consonne; en réalité, ici comme

dans XXIX, 8, la dernière lettre n'est pas pointée, et est donc normalement un *-z* et non un *-n*; il n'y a qu'à s'y tenir et à lire *-süz*. Le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes nous fournit la solution certaine quand il enregistre *sanayuluysuz*, "innombrable". La traduction est donc bien: "Il s'empara d'innombrables objets et troupeaux".

XXXV, 4: *tašqarun*, "hors de". Il faut bien *tašqarun* comme à XXXIII, 6, mais en réalité le mss. a ici *čašqarun*; c'est de la même manière qu'on a eu une fois *čang* pour *tang* dans XVI, 1, et qu'on aura une fois *čaptilar* au lieu de *taptilar* dans XXXIX, 8¹).

XXXV, 6—7: *aq saqalluy m[o]z (?) sačluy uzun uzluy bir qart kiši turur bar erdi*, "il y avait un vieil homme, à la barbe blanche, aux cheveux gris (?), à l'expérience longue". Le mot *qart*, "vieux", est connu dans de nombreux dialectes, du kirghiz à l'osmanli, et y compris le coman et le tartare de Kazan, mais non pas en ouïgour qui employait *qarï*; mais précisément nous avons ici la trace d'un remaniement dialectal du texte, car, dans XXXVII, 9, c'est bien le mot ouïgour *qarï* qui s'est maintenu²). Le seul mot douteux du passage est celui que Radlov a lu *mor* et M. R. N. *moz*; tous deux ont traduit par "gris". Mais *mor* est un mot osmanli dont le sens est "violet" (cf. à son sujet Bang, *Türk. Lehnwort.*, 18); M. R. N. dit que *moz* est le même que *boz*, "gris". *Moz = boz*

1) Je ne crois pas qu'on puisse songer à des palatalisations ($t > č$) du genre de celles dont M. Bang a réuni quelques exemples (compte rendu des *Sprichwörter und Lieder* de von Le Coq, dans *Bull. de l'Ac. roy. de Belgique*, Cl. des lettres, 1911, 414), pour deux raisons. L'une est que cette palatalisation, et cela se comprend, n'a été signalée que pour des mots où le *t* est suivi d'une voyelle mouillée; ce n'est pas le cas ici. L'autre raison est qu'en règle générale ces prononciations vulgaires ne s'écrivent pas; le Turc de Kachgarie prononcera souvent *išt* pour "chien", *iški* pour "deux", mais écrira correctement *it* et *iki*.

2) En ouïgour de Tourfan, *qart* signifie non pas "vieux", mais "abcès"; cf. *qart-iy büz-ig* dans Radlov et Malov, *Svarṇaprabhāsa*, 614³.

semble être la meilleure solution, mais il faut remarquer: 1^o que *moz* n'est connu pour *boz* dans aucun dialecte; 2^o que le mss. n'a pas *moz*, mais *mo*, ou *ma*, ou *mz*; de toute façon, le mot est donc altéré.

XXXV, 8—9: *oqayuluy tüzün bir er erdi, tüşimäl erdi*; "ein verständiger, sehr wohlgesinnter Mann war er und ein Traumdeuter" (Radlov); "c'était un héros et un savant; il était 'douschimmel'?" (M. R. N.). Radlov a lu le premier mot *uqyuluy*, mais M. R. N. se trompe en pensant qu'il y voyait *öggülüg*; quant à M. R. N. lui-même, sa lecture *oquyuluy*, "qui a beaucoup lu", va contre le mss., qui a *oqayuluy*, mais peut-être est-elle juste quant au fond; M. R. N. ne traduit pas *tüzün*, qu'il lit à tort *tosun*¹⁾; *er* n'est pas ici à proprement parler un "héros"; on l'emploie au lieu de *kishi* pour un homme de rang. Reste *tüşimäl*, que Radlov a lu *tüşmän* et traduit par "Traumdeuter" parce que, par la suite, cet homme a un rêve (*tüş*) et l'interprète, mais Radlov s'est gardé de recueillir cette lecture et cette traduction arbitraires dans son dictionnaire²⁾. M. R. N. a transcrit "*dušimel*" et a renoncé à interpréter le mot. Il faut lire *tüşimäl*, et c'est le mot mongol ordinaire qui veut dire

1) Dans son dictionnaire ouïgour (col. 167), Radlov cite à deux reprises un passage du *Suvarṇaprabhāsa*, 187⁷, où il lit *är tüzün äränlärig torulturdači*, qu'il interprète par "der das Salz (?) der Männer, die Helden zur Ruhe gebracht habende". Mais *är* se rapporte à l'expression précédente (*öz iligsiz är* = 無上土 *won-chang-che*, "héros sans supérieur", *anuttara*) et *tüzün äränlärig torulturdači* traduit 調御丈夫 *tiao-yu ichang-fou*, "qui dompte et conduit les mâles", *puruṣadamyasārathi*. Le "sel" me paraît exclu, et *tüzün*, instrumental de *tuz* ou *toz*, ne paraît pas donner de sens. On peut songer à *tüz-in*, instrumental de *tüz*, "uniformément" (?), mais je lirais presque aussi volontiers *tüzün*; même ailleurs que dans notre mss., *tüzün*, "excellent", est souvent associé à *är* (cf. par exemple von Le Coq, *Türk. Manichaica I*, 5¹², 6²⁰).

2) Cette lecture de Radlov a le tort de s'écrire en écriture ouïgours tardive comme *dušman*, "ennemi", si bien que M. R. N. a cru que Radlov adoptait cette dernière forme. Le mot employé pour "rêve" dans XXXVI, 6, et XXXVII, 2, est le mot turc ordinaire *tüş*, mais la forme usuelle du ouïgour de Tourfan semble avoir été *tül* (le verbe restant *tüşä-*, "réver"); cf. F. W. K. Müller, *Uigurica II*, 108; Radlov et Malov, *Suvarṇaprabhāsa*, 572¹⁰, 620¹⁷⁻¹⁸; *Uigurische Sprachdenkmäler*, 300.

un "fonctionnaire". Le mot avait passé en ouïgour tardif, car on le trouve dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes, où il est traduit par 臣 *tch'en*, "personne au service du souverain", "fonctionnaire", "ministre"; c'est par erreur que Radlov, dans son dictionnaire (III, 1591), se référant précisément à ce vocabulaire qui écrit et transcrit *tüsimäl*, a adopté *tüsümäl*. La forme *tüsümäl* existe toutefois, mais dans un document en écriture ouïgoure tardive rédigé au Ferghâna dans la seconde moitié du XV^e siècle (cf. Melioranskiï, dans *ZVOIRAO*, XVI, 010; *T'oung Pao*, 1930, 37); le mot a aussi laissé des traces en tartare de Kazan (cf. le dictionnaire de Budagov, I, 396). Dans les *Uigur. Sprachdenkmäler* de Radlov et Malov, p. 9, il y a de même un mot *tüsümän*, qui est sûrement ou mal écrit ou mal lu pour *tüsümäl* = *tüsimäl*. Il semble que, pour les rédacteurs de notre légende, le mot mongol *tüsimäl* avait pris la valeur d'un titre singulièrement élevé, et qu'il répondait à "ministre" ou quelque chose d'approchant. Je traduirais donc: "Il y avait un homme qui était une personne de valeur ayant beaucoup lu; c'était un ministre". A la ligne suivante, il est dit que ce personnage s'appelait Uluγ-Türük, c'est-à-dire, avec la dissociation des groupes consonantiques fréquente dans notre texte, Uluγ-Türk, le "Grand Turc" (ou encore le "Grand Fort"?). [M. Deny attire mon attention sur un passage du *Burhān-i qāti*, 284 (et cf. 631), où il est dit que les چاشنى كئير *cāšnī-gīr* sont appelés توشمال *tüsmäl* (= *tüsimäl*?) au Turkestan, et où est en outre donné le synonyme بكاول *bākāül* (= *bögäül*?; sur ce titre, cf. *T'oung Pao*, 1926, 64; 1930, 26); bien que l'exemple n'ait pas été recueilli dans le dictionnaire de Radlov, j'aurais pu le trouver en fait dans Vullers, I, 555. L'équivalence de *čāšnī-gīr* et de *bākāül* ("échanson qui goûte les mets offerts au souverain") a déjà été indiquée par Quatremère, *Hist. des sultans mamlouks*, I, 1, 2), mais je doute que *tüsmäl* en ait jamais été un véritable synonyme.]

XXXVI, 2—4: *bu altun yo kün toγuši-dan ta kün batušī-γa-ca tǎggän erdi*, “cet arc d’or s’étendait depuis le lever du soleil jusqu’au coucher du soleil”. Le mss. a en réalité *toγaši* pour *toγuši*, *tǎgän* pour *tǎggän*. L’intérêt de la phrase est dans *ta*, “jusqu’à”, qui n’est pas, je crois, bien ancien en turc, et qui me paraît être emprunté au persan. On a vu déjà quelques emprunts de vocabulaire faits au persan, mais ici il s’agit d’un emprunt syntactique, et je croirais volontiers que c’est là une addition tardive, car la phrase turque est aussi claire sans *ta*. Dans sa *Grammaire de la langue turque*, pp. 281 et 1136, M. Deny a considéré *ta* comme une particule “commune au turc et au persan”; selon lui, la particule *ta* du turc “a pu se confondre avec le mot persan qui a la même assonance”, mais elle dériverait, à son avis, “du turc *taq* (pour *deñ*)”. Je ne crois pas, pour ma part, à cette explication de *ta* par *taq* (*ta* me paraît emprunté au même titre que, par exemple, *ägär*, “si”); mais fût-elle fondée, l’identité de forme et d’emploi d’un *ta* turc issu de *taq* et du *ta* persan ne se justifierait guère que par une influence persane.

XXXVI, 8—9: *ai qayanum sängä j(a)s(a)γu(?) bolsun*; “Ei mein Kagan, die möge bekannt sein” (Radlov); “Oh mon souverain, que cela soit de bon augure pour toi!” (M. R. N.). J’ignore quel verbe Radlov a eu en vue; M. R. N. a transcrit *ياسغو yasγu*, en donnant comme équivalent *mubārāk*, “heureux”, “fauste”, mais je ne trouve pas que cette valeur de *yas-* soit attestée; *jaz-* = *yaz-* ne me serait pas plus clair. Il faut ajouter que le mss. a en réalité seulement *jγu* (et encore sans points sous le *γ*); d’autre part, il arrive très souvent dans notre mss. qu’un *a* suivant *s* se confonde avec la seconde branche de l’*s*; on peut donc lire aussi *j(a)sayu* = *yasayu*, et ce *yasayu* sera lui-même soit un substantif verbal de *yasa-*, soit une notation à *-γ-* = *-’-* pour un substantif *yasa’u*, *yasau*.

Le dictionnaire de Radlov n'indique pas pour le ouïgour le verbe *yasa-*, "créer", "préparer", "mettre en ordre"; il y a existé cependant, et le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes a une expression *budun-i yasap* (lire *bütün-i yasap?*; cf. *supra*, p. 262), qui traduit le chinois 修身 *sieou-chen*, mot-à-mot "soigner son corps". A vrai dire, le mot chinois *chen* est ici au sens de "personne", et l'expression *sieou-chen* s'emploie exclusivement au figuré dans le sens de "développer sa personnalité morale", mais le mot de la traduction ouïgoure est celui qui signifie "corps" au sens propre; *yasa-* (d'où le participe *yasap*) doit donc être pris au sens de "soigner", "guérir", que son correspondant *yas-* a en turc de l'Altaï. On pourrait en déduire, pour le substantif verbal *yasayu*, le sens secondaire de "bonne santé", et la phrase voudrait dire: "Oh mon *qayan!* que la santé soit sur toi!" Une autre solution, analogue à celle qui nous a fait reconnaître *tarla'u = tarlau* dans *tarlayu* (cf. *supra*, p. 336), serait de lire *yasayu = yasa'u = yasau*. *Yasau*, en turc de Kazan et en *javataï*, signifie "préparatifs", mais, à vrai dire, surtout "préparatifs de bataille", et par ailleurs, pour dire "Prends des mesures", la formule "Que des préparatifs soient à toi" ne semble guère satisfaisante. Je crois donc finalement qu'il s'agit bien d'un vœu de santé.

XXXVII, 1—3: La première ligne est endommagée; je ne cherche pas à traduire, mais doute et du déchiffrement et des traductions de Radlov et de M. R. N.; en tout cas, je coupe après *tälä turur (= tilä turur)*, et comprends ensuite: "Veuillez donner le pays à votre descendance".

XXXVII, 8—XXXIX, 1: *Ai mäning köngülüm au-ni täläp turur; qarä bolγumdan mäning qazasluqum yoq turur*; "O mein Sinn steht nach Wild. Da ich alt geworden, ist für mich kein

Herrschartum mehr" (Radlov); "Hé! mon cœur le veut ainsi. A cause de ma vieillesse, ma souveraineté a pris fin" (M. R. N.). M. R. N. s'est évidemment trompé en transcrivant *u nï* et traduisant par "ainsi"; il faut, comme ailleurs dans notre texte, lire *au-nï*, "gibier", à l'accusatif. Mais ensuite, la vieillesse n'a pas fait perdre à Uγuz sa "souveraineté" (*qayanluq*), mais, sa force, sa "valeur" (*qayaslūq*, ainsi écrit dans le mss.; sur le mot, cf. *supra*, pp. 269 et 327). Uγuz-khan dit qu'il voudrait du gibier, mais que la vieillesse lui a ôté la force d'aller à la chasse, et c'est pourquoi, immédiatement après, il envoie trois de ses fils à l'Est et trois à l'Ouest, qui tous lui rapportent en masse des quadrupèdes (*kik = kiik*) et des oiseaux (*quš*).

XXXIX, 7—8: *üč kümüş oq-nï taptïlar*, "ils trouvèrent trois flèches d'argent". Le mss. a en réalité *çaptïlar*, que Radlov a corrigé à bon droit d'après le *taptïlar* de XXXVIII, 9. C'est un nouvel exemple de cette faute bizarre qui nous a déjà valu *çang* pour *tang* et *çašqarun* pour *tašqarun*; cf. *supra*, pp. 270 et 342).

XL, 5—6: *uluy qurïltai çayïrti*, "il convoqua un grand *qurïltai*". Le mss. a bien *qurïltai*, contrairement au *qurïaltai* de Radlov (faute d'impression?) et au *qurultai* de M. R. N. Dans le *T'oung Pao* de 1930, p. 52, j'ai fait remarquer qu'à mon avis mieux vaudrait employer pour ces grandes assemblées mongoles la forme *qurïltai*, appuyée par le *qurïlta* du dernier paragraphe de l'*Histoire secrète des Mongols*, que le *qurultay* (*qurultai*) des ouvrages musulmans. J'aurais dû ajouter qu'en réalité *qurultai* paraît être une forme *jazatai* et osmanli assez tardive (appuyée cependant dans une certaine mesure par le "*kurulta*" [= *qurulta*] du *Codex Comanicus*, 229), et, de même que notre mss. turc de la légende d'Uγuz a la forme *qurïltai*, c'est *qurïltai* qui est régulièrement employé

par les historiens persans de l'époque mongole, en particulier par Rašidu-'d-Dīn; cf. aussi le dictionnaire de Vullers, II, 722, 748. Bien que le mot soit oublié aujourd'hui en mongol, il est certain qu'il ne dérive pas d'une racine *quru-*, mais de *qurī-*, "se réunir" (cf. *qurīya-*, "réunir", "rassembler"; la forme simple *qurī-*, inconnue de nos dictionnaires, est attestée par l'*Histoire secrète des Mongols* et apparaît déjà, selon moi, sur la "Pierre de Gengis-khan"). Il est toutefois difficile de dire d'où vient l'*i* final de *qurīltaï* et *qurultai*. La forme mongole attendue est *qurīlta*, appuyé par l'*Histoire secrète des Mongols* et indirectement par le *Codex Comanicus*, et qui est à *qurī-* ce que *qōrīlta*, "empêchement", est à *qorī-*, "interdire" (cette racine verbale *qorī-* a existé aussi en turc, et le fameux mot *qorīq* de l'époque mongole, appliqué spécialement alors à la région tabouée où les souverains étaient enterrés, est attesté maintenant en turc, sous la forme correcte *qorīç*, dès le XI^e siècle; cf. Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 160).

XLII, 3—7: M. R. N., qui a bien reconnu un couplet de huit vers rimés dans le discours d'Uğuz-khan après le premier banquet (pp. XI—XII), ne s'est pas aperçu que le second banquet avait excité, exactement sur le même rythme, la verve poétique du vieux souverain. Voici tout le couplet:

1 *Oγul-lar köp män ašadum* 2 *Urušγu-lar köp män kördüm*
 3 *Ǟida bilä (?)¹ köp oq atdum* 4 *Aïγür b(i)rlä köp yürüdüm*

1) Radlov a lu *birlä*, "avec", dans ce vers-ci et dans le suivant; M. R. N. a lu *bilä* dans le premier cas, *b(i)rlä* dans le second. Pour le second vers, je suis tout à fait d'accord avec M. R. N., et la traduction ne fait pas de difficulté. Dans le présent vers, "avec la lance, j'ai tiré beaucoup de flèches" ne laisse pas d'être une construction bien elliptique pour dire par exemple que "[je me suis battu] avec la lance, et j'ai tiré beaucoup de flèches". La leçon du mss. est incertaine, et graphiquement peut aller de *bilä* à *basa* ou *bäzä*; mais toute autre lecture que *bilä* = *birlä* ne paraît rien donner de satisfaisant. La forme *bilä* est d'ailleurs ancienne; c'est la seule qu'enregistre Kāšγārī (Brockelmann, *Mitt. Wortschatz*, 36).

5 *Duſman-lar-ï iγlayurdum* 6 *Dostlarum-ni män külgürdüm*
 7 *Kök tängri-gä män ötädüm* 8 *Sizlärgä birämän yurtum.*

“Mes fils, j’ai beaucoup vécu; — Des combats, j’en ai beaucoup vu. — Outre (?) la lance, j’ai tiré bien des flèches; — Avec mon étalon, j’ai beaucoup parcouru. — J’ai fait pleurer bien des ennemis; — Et j’ai fait rire mes amis. — J’ai fait mon dû envers le Ciel bleu; — Et à vous je donne mon pays.”

Après l’examen de tous ces passages, il nous est maintenant plus facile de reprendre la question de l’origine de notre texte et de sa transmission.

Le texte, tel qu’il nous est parvenu, ne contient pas une seule allusion à l’islam ni à aucune religion étrangère (bouddhisme, nestorianisme, manichéisme). Bien qu’il soit incomplet, il suffit de comparer son récit de la naissance d’Uγuz-khan avec ceux de Rašidu-’d-Dīn et d’Abū-’l-Ghazī pour se convaincre que le récit devait avoir aussi le même caractère dans ce qui s’est perdu; la légende est ici purement turque, de Turcs presque sûrement chamanistes, et ceci est incontestablement un signe d’archaïsme. Il en est de même pour l’intervention de ce “loup gris”, qui joue un rôle de premier plan dans les plus anciens textes relatifs à l’origine des Turcs et des Mongols, mais que ni Rašid ni Abu-’l-Ghazī ne mentionnent à propos d’Uγuz.

Par ailleurs, il doit y avoir eu une élaboration épique de la légende d’Uγuz; notre manuscrit en a conservé deux fragments en deux couplets rimés de chacun huit vers qui sont mis dans la bouche d’Uγuz-khan.

Dans l’opinion de M. R. N., qui a reconnu la présence d’un des couplets, ce seraient là les plus anciens spécimens connus de la poésie turque; il est permis d’en douter. Il y a quelque apparence que le plus ancien type de la poésie turque, comme de la poésie

mongole, ait été à allitération et non à rime, et ce serait là vraisemblablement le résultat d'un assez fort accent sur la syllabe initiale ¹⁾. Si le *Qutadγu bilig* se sert déjà de rimes, et s'il en est de même, à une époque un peu antérieure, pour les poésies que *Kāšγarī* nous a conservées, c'est vraisemblablement par suite de l'influence persane. Je pense que la même explication vaut ici, et il n'y a pas à invoquer contre cette influence persane, à l'époque de notre texte, l'absence de toute trace islamique, puisque le texte contient un certain nombre de mots incontestablement persans (*ataš, dost, dušman*) et deux d'entre eux précisément dans la partie en vers ²⁾.

Relativement tardive comme type poétique dans sa partie versifiée, la légende l'est aussi par son contenu même. Quel que soit le moment où la légende d'Uγuz, ancêtre éponyme des Turcs Uγuz, s'est constituée, le texte que nous en avons dans le manuscrit Schefer en écriture ouigoure fait intervenir la Volga sous le nom d'Edäl, le *qayan* du Rūm (Urum), le *bäg* des Russes (Urus) et les Slaves

1) La poésie mongole est restée fidèle au principe de l'allitération, c'est-à-dire à l'emploi, au début de chaque vers du couplet, de mots à syllabe initiale identique (M. R. N., p. 11, voit de l'allitération là où il n'y en a pas). Il y a cependant, à la fin de l'inscription mongole du prince Hindu, datée de 1362, une partie en vers où on emploie à la fois l'allitération et la rime. Mais c'est que cette inscription est traduite du chinois, où le morceau en vers est naturellement rimé. Les traducteurs ont combiné le système normal de la poésie mongole avec celui de l'original chinois qu'ils traduisaient. Cette innovation n'a pas prévalu, mais on voit comment un système poétique étranger, en fait persan, a pu réagir de même manière sur les principes de l'ancienne poésie turque.

2) M. Bang et M^{lle} von Gabain viennent d'étudier un poème turc manichéen allitéré (*Türkische Turfan-Texte III*, 1930, in-8) et une confession turque bouddhique allitérée et rimée (*Ungar. Jahrbücher*, X, 208—210; ce dernier morceau, imprimé xylographiquement, date vraisemblablement de l'époque mongole); les énigmes du *Codex Comanicus* sont à la fois allitérées et rimées. L'inscription sino-turque inédite de 1326 et, quelques années plus tard, l'inscription turque de Kiu-yong-kouan (pratiquement inédite malgré les quelques mots déchiffrés par Radlov dans le *JA* de nov.-déc. 1894, pp. 546 ss.) sont encore allitérées; ce n'est naturellement pas sous l'influence chinoise, puisque le chinois ignore l'allitération; et si la poésie ouigoure eût été alors partout à base de rime, on ne voit pas qu'une influence mongole la dût modifier si tardivement.

(Saqlap), l'Égypte (Masar, lire Misir), la Syrie (Ša'am = Šām), l'Inde (Sindu = Sind), le Tangqut, l'Altun-qaƣan et les Ĵürčät; tout cet horizon géographique exclut que la légende ait été rédigée avant les conquêtes mongoles, autrement dit avant le XIII^e siècle ¹⁾.

Ce qui est vrai du type poétique et des données historiques et géographiques l'est aussi du point de vue de la langue, mais ici il faut entrer dans plus de détails.

Radlov, publiant la légende en écriture ouigours, l'a appelée une légende ouigours, et on l'a répété après lui, par exemple Aristov en 1896 ²⁾, M. Marquart en 1914 ³⁾. Entre temps, M. Bartol'd, disant qu'il ne fallait pas confondre Ouigours et Uƣuz comme Aristov avait tendu à le faire, avait exprimé l'opinion suivante: "La langue de ce fragment [= mss. Schefer] est essentiellement différente des dialectes turcs-orientaux. L'auteur de la légende n'est vraisemblablement pas un Ouigour, mais un habitant des steppes kirghiz, où, comme on sait, les Oƣuz ont longtemps vécu" ⁴⁾. Je ne veux pas entrer ici dans l'histoire très complexe des tribus Uƣuz et de leurs parentés, ni rechercher quelle a été la valeur primitive du nom des Ouigours (Uïƣur). Qu'il suffise de rappeler que si Uƣuz-khan est évidemment l'ancêtre éponyme des Uƣuz (Oƣuz), le texte même de la légende lui fait dire (XII, 7): "Je suis le qaƣan du Uïƣur"; et d'autre part, quelle qu'ait été la valeur primitive plus générale du nom même de Uïƣur, il a pris de bonne

1) C'est également le point de vue de M. Marquart (*Ueber das Volkstum der Komanen*, 142—146), mais je ne puis le suivre dans le détail de sa théorie où il veut que chaque passage des campagnes d'Uƣuz se rapporte, noms compris, à une campagne de Gengis-khan ou de ses généraux.

2) N. A. Aristov, *Zamétki ob étničeskom sostavé tyurkskikh plemën i narodnostei*, dans *Živoya Starina*, VI [1896], 418.

3) *Ueber das Volkstum der Komanen*, 142.

4) Compte-rendu du travail d'Aristov, par Bartol'd, dans *ZVOIRAO*, XI [1899], 347, n. 3. M. R. N. (p. 8) dénonce à son tour par un point d'exclamation l'épithète de ouigours appliquée par Radlov à la légende du mss. Schefer.

heure un sens plus restreint. Après avoir désigné du milieu du VIII^e au milieu du IX^e siècle l'empire turc qui avait succédé en haute Mongolie à celui également turc des T'ou-kiue, il est devenu le nom du royaume turc de la région de Tourfan, celui dont le centre était à Qara-qočo (Kao-tch'ang), avec autre résidence à Beš-balīq, c'est-à-dire qui dominait sur les deux versants de cette partie des T'ien-chan. Quand nous parlons de langue ouigoure, c'est celle de la région de Tourfan que nous avons en vue.

Nous devons évidemment réagir contre une tendance naturelle à parler de "langue ouigoure" chaque fois que nous avons affaire à des textes rédigés en "écriture ouigoure", puisque celle-ci, après l'abandon de l'écriture turque runique, a servi à écrire des parlers turcs assez différents jusqu'au jour où l'islam l'a complètement supplantée. Mais il n'en reste pas moins que l'écriture ouigoure est plus spécialement celle qui a servi à noter des textes en langue ouigoure, et ses derniers emplois dans le monde turc à l'ouest des Ouigours de la région de Tourfan, chez des Turcs musulmans, ne sont pas toujours une tradition directe et vivante, mais souvent un archaïsme, et pas toujours un archaïsme heureux.

On comprend très bien ce qui a fait supposer à M. Bartold que l'auteur de la légende d'Uγuz en écriture ouigoure vivait dans les steppes kirghiz: c'est la notation d'un grand nombre de mots avec un č- (= ĵ-) initial, alors qu'en ouigour de la région de Tourfan ils se prononçaient avec *y*-. J'ai déjà indiqué plus haut qu'on pouvait, dans une certaine mesure, y voir des mongolismes tout aussi bien que des prononciations kirghiz. Dans le ouigour même de la région de Tourfan, sous les Ming, le vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Interprètes transcrit *ĵämīš* le mot "fruit", ce qui correspond à la prononciation mongole *ĵimis*, au lieu que le vocabulaire sino-ouigour de la collection Morrison a bien la prononciation ouigoure normale *yämīš*. De même, le vocabulaire sino-ouigour du

Bureau des Interprètes a la prononciation *ǰabduzun* [= *ǰabdurzun*] pour *yaptursun*, “qu'on prépare”¹⁾). Comme on le voit, des prononciations en *ǰ-*, qui dans le manuscrit, et souvent pour les mêmes mots, alternent d'ailleurs avec des prononciations en *y-*, ne suffiraient pas à faire admettre que notre texte ne soit pas du ouïgour tardif de Tourfan purement et simplement.

Il y a cependant à cette dernière solution des objections en apparence sérieuses, par exemple le fait que des mots sont écrits avec *ǰ-* initial alors qu'en mongol même tout comme en ouïgour ils se prononcent avec *y-*, tel *yosun* que le mss. écrit *ǰosun* (XXXI, 6); et aussi la forme occidentale *ǰänä* pour ce qui, en ouïgour de Tourfan, est toujours *yana* ou *yänä*, “de nouveau”, “de plus”. Que faut-il en conclure? A mon avis simplement ceci: que le manuscrit Schefer a été copié, tardivement d'ailleurs, aux environs de l'an 1500, dans une partie assez occidentale du monde turc, occidentale du moins par rapport à la région de Tourfan²⁾, et que le copiste ou les

1) La traduction 預備 *yu-pei*, “préparer”, ne laisse pas de doute sur le mot visé, mais le vocabulaire est fautif en ce que l'-r- est omise en écriture ouïgours, et a été omise également dans la transcription phonétique chinoise 扎都尊 *tcha-tou-tsouen*. La transcription montre du moins que le transcritteur admettait des *ǰ-* en ouïgour et prononçait en -z- les finales verbales en -sun (-zun); cette prononciation en -zun nous est d'ailleurs bien connue dans les textes ouïgours anciens. Le même verbe *yaptur-* se rencontre dans le mss. Schefer, et y est précisément écrit *ǰaptur-* (XI, 2). Radlov a oublié d'enregistrer le verbe causatif ouïgour *yaptur-* dans son dictionnaire, mais il a pour d'autres dialectes *yaptür-* et *ǰaptür-*.

2) Dans son livre *Les peintures des mss. orientaux de la Bibliothèque Nationale* (Paris, 1914—1920, in-4, publié pour la Société française de reproductions de mss. à peintures), M. Blochet a dit (p. 237) que le “manuscrit de l'histoire d'Oughouz ... est certainement postérieur au XV^e siècle, vraisemblablement du XVIII^e siècle”, puis, à la p. 273, indique, sans restriction, que cette “histoire d'Oughouz” a été “écrite en ouïgour, au XVIII^e siècle”. M. Blochet utilise cette datation tardive pour montrer que l'écriture ouïgours n'a pas disparu d'Asie Centrale au XV^e siècle, et il affirme, sur la foi de Vambéry, que l'écriture ouïgours “était encore utilisée dans le pays turc au milieu du XIX^e siècle”. On lit de même, dans *Les peintures orientales de la collection Pozzi* (*Bull. de la Soc. franç. de reprod. de mss. à peintures*, 12^e année [1928], 13): “Vambéry, dans ses *Čagataische Studien*, qui connaissait parfaitement la question, s'est porté

garant de ce fait que cette graphie [= l'écriture ouïgoure] était encore usitée dans les villes telles qu'Aksou, Karashar, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, sous la plume évidemment des *mollas*, qui constituent l'aristocratie intellectuelle du monde musulman dans ces contrées lointaines." Le texte invoqué est celui des *Čugataische Sprachstudien* (Leipzig, 1867, in-8), pp. 2—3; il suffit de le lire pour voir que Vambéry "ne connaissait pas parfaitement la question". Vambéry parle du Turkestan chinois, où il n'est jamais allé, et y distingue la langue turque de la population sédentaire et le dialecte turc parlé par les nomades habitant "dans les vallées des Monts T'ien-chan et en Dzoungarie". Une grande partie de ces derniers, dit-il, professe le bouddhisme et le chamanisme, et se servent des signes d'écriture apparentés à ceux de l'écriture mongole et qu'en Asie occidentale et en Europe on appelle ouïgours. "Des mollah de Kāšyar [d'où le "Karashar" de M. Blochet] et d'Aqsu, qui séjournent chez les dits nomades pour y faire œuvre de propagande, se servent encore aujourd'hui de la même écriture...." Vambéry ajoute que, parmi ses compagnons de voyage, il eut à un moment donné un mollah originaire du Turkestan chinois et qui, ayant vécu longtemps chez les Tungan, connaissait les caractères ouïgours. On sait qu'il n'y a plus depuis longtemps de Turcs bouddhistes dans "les vallées des Monts T'ien-chan et en Dzoungarie", mais qu'il y a par contre des Mongols, qui pratiquent le bouddhisme lamaïque; des *mollah* de Kāšyar ou d'Aqsu, voulant les convertir à l'islam, ont été très normalement amenés à s'initier à l'écriture mongole. Que Vambéry, en 1867, ait pris de loin des Mongols pour des Turcs et leur écriture mongole pour du ouïgour, nul ne songera à le lui reprocher; mais il est moins excusable de répéter avec assurance ces vieilles erreurs en 1920 et en 1928. M. Blochet ajoute qu'on a trouvé, dans l'Est du Turkestan, un manuscrit ouïgour du *Suvarṇaprabhāsa* copié au début du XVIII^e siècle. Il est exact que, dans les montagnes du Sud du Kansou, déjà sur le territoire de la Chine propre, des Turcs bouddhiques, descendants probables des Ouïgours de Kan-tcheou, ont encore employé l'écriture ouïgoure vers l'an 1700; mais cela n'a rien à voir avec ce qui s'est passé dans les milieux musulmans dans la partie occidentale du Turkestan chinois et au Turkestan russe. Vers 1700, l'écriture ouïgoure bouddhique du Kansou écrit encore la langue ouïgoure véritable et marque la mouillure des voyelles labiales en syllabe initiale, au lieu que dès la fin du XV^e siècle, dans les régions plus occidentales, les manuscrits en écriture ouïgoure provenant du monde musulman ont supprimé le plus souvent cette notation excellente, et notent un ou des dialectes qui ne sont plus le dialecte ouïgour au sens étroit. Faut-il ajouter que nous avons maintenant un certain nombre de manuscrits ou de documents en écriture ouïgoure de provenance musulmane, et qu'il n'en est aucun qu'on puisse placer matériellement après le XVI^e siècle? Ni en 1920, ni en 1928, M. Blochet n'a d'ailleurs rappelé que lui-même, en 1900, datait du XVI^e siècle le mss. de la légende d'Uγuz-khan (cf. *supra*, p. 247). L'affirmation de Vambéry endossée par M. Blochet quant à l'emploi contemporain de l'écriture ouïgoure par des mollah de Kāšyar va de pair avec cette autre affirmation de Vambéry (*loc. cit.*, p. 3) que la langue parlée au Turkestan chinois y est appelée ouïgoure "encore aujourd'hui" (en 1867). D'après Radlov (*Zap. Vost. Otd. Imp. Russk. Arkh. Obšč.*, III, 4), le document en écriture ouïgoure dont les caractères graphiques sont le plus voisins de ceux de notre légende d'Uγuz-khan est le yarlıγ de Toqtamış de l'année 1392 (795 de l'hégire); je n'en ai pas actuellement de facsimilé à ma disposition. Je manque de compétence pour rien déduire de l'examen du papier.

copistes successifs ont fait subir au texte ouïgour de la légende d'Uγuz certains remaniements orthographiques et dialectaux; mais ces remaniements tout superficiels n'empêchent pas la légende d'être de rédaction ouïgoure au sens étroit, c'est-à-dire ouïgoure de la région de Tourfan.

Qu'au point de vue orthographique le texte ait été remanié, c'est ce dont l'examen le plus superficiel ne permet pas de douter. L'écriture ouïgoure du mss. Schefer ne distingue plus entre *t* et *d*, *q* et *γ*, *s* et *z*, écrit de même en fin de mot *-s*, *-z* et *-a*, pointe par contre les *n* assez régulièrement; enfin elle ne marque aucune distinction en syllabe initiale, sauf dans les deux mots *sörmä* et *üza*, entre les voyelles labiales qui sont palatalisées et celles qui ne le sont pas. Or *t* et *d*, *q* et *γ* ont été confondus de bonne heure en écriture ouïgoure, *s* et *z* sont identiques dans l'écriture ouïgoure tardive du vocabulaire sino-ouïgour des Ming, mais tous les documents de Tourfan distinguent encore entre *u* (*o*) et *ü* (*ö*) en syllabe initiale; on ne les trouve confondus que dans des documents en écriture ouïgoure qui sont de basse date et dûs à des Turcs musulmans évidemment habitués à l'écriture arabe où les voyelles labiales s'écrivent de même, qu'elles soient ou ne soient pas palatalisées. Chez ces Musulmans, l'emploi de l'écriture ouïgoure était si bien un archaïsme de chancellerie qu'on la plaquait lettre pour lettre sur l'écriture arabe en supprimant tacitement ce qu'elle avait d'avantages pour la notation du vocalisme turc. Tel est le cas par exemple dans le *yarlıγ* de Tämür—Qutluγ, qui est de 1397 ¹⁾, ou dans le document de 1469 que M. Bartol'd a rapporté du Turkestan russe en 1902 ²⁾.

1) Cf. la planche dans *ZVOIRAO*, III [1889], après la p. 40.

2) Cf. l'article de Melioranskii dans *ZVOIRAO*, XVI [1906], p. 02. Les mêmes influences islamiques tendaient d'ailleurs à s'exercer, mais moins puissantes et plus tardivement, dans la région même de Tourfan. Alors que, dans les mss. ouïgours anciens, la moullure de l'*u* en première syllabe n'est omise qu'après *y-* (*yuz* pour *yüz*), le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes l'omet parfois après *t-* et *b-*.

Le remaniement orthographique dû à quelqu'un dont l'écriture ordinaire était l'écriture arabe se décèle par un autre trait. L'écriture ouigoure, créée pour une langue qui avait *y-* et *č-*, mais non *ǰ-*, n'a pas de signe pour *ǰ-*. Lorsque les Mongols prirent l'écriture ouigoure, comme leurs *ǰ-* et leurs *y-* répondaient tous deux en principe à des *y-* turcs, ils adoptèrent les *y-* ouigours pour noter *y-* et *ǰ-* indistinctement. Il n'y avait pas de raison pour procéder autrement dans un dialecte turc qui prononçait *ǰ-* au lieu de *y-*, à moins d'y être amené par l'influence de l'écriture musulmane. Dans celle-ci en effet, le *y-* et le *ǰ-* sont différents, mais c'est *ǰ-* au contraire qui se confond avec *č-*. Dans le document de 1469 rapporté du Turkestan russe, les mots turcs à *y-* initial sont bien notés en écriture ouigoure par *y-*, tels *yïl* ou *yosun*, mais le mot pour "relais postal" est écrit *čam*, en valeur de *ǰam*, parce que, sous l'influence mongole, on prononçait ce terme technique *ǰam* à la mongole et non *yam* comme en turc; c'est un cas d'influence de l'alphabet musulman sur l'alphabet ouigour de ce document. De même, le copiste du mss. Schefer (ou l'un de ses prédécesseurs), prononçant le turc à la kirghiz, c'est-à-dire avec des *ǰ-* au lieu de *y-*, a remplacé, à la manière de sa notation usuelle du turc en écriture arabe, les *y-* par des *č-* ouigours pris en valeur de *ǰ-*; mais lui-même nous a dénoncé son remaniement partiel en laissant subsister beaucoup des *y-* primitifs.

A côté de ces remaniements orthographiques incomplets, y en a-t-il eu qui ont touché à la langue? Quelques uns peut-être, mais très sporadiques et superficiels, comme peut-être l'addition de la conjonction persane *ta*, "jusqu'à", dans XXXVI, 3, l'emploi de *tüš* pour *tül* (XXXVI, 6; XXXVII, 2), et la correction en *qart*, dans XXXV, 7, de la forme vraiment ouigoure *qarï*, "vieux", qui a subsisté toutefois dans XXXVII, 9¹).

1) La prononciation kirghiz rend compte des changements de *y-* à *ǰ-*, mais, si la

Mais partout ailleurs, et surtout si nous rétablissons en pensée les *y-* initiaux changés en *ǰ-* et les *yana* (*yänä*) passés à *gänä*, nous avons le texte le plus normal, le plus coulant en ouïgour tardif de Tourfan qu'on puisse souhaiter. De ce ouïgour tardif de Tourfan, il a toutes les caractéristiques, y compris la prédominance des formes en *-u-* pour des mots qui sont en *-i-* dans d'autres dialectes turcs ¹⁾, y compris l'emploi jusqu'à l'abus des substantifs verbaux en *-γu*

prononciation du kirghiz était déjà celle d'aujourd'hui, on peut s'étonner que l'auteur du remaniement ait laissé subsister tous les *-ǰ-* passés à *-s-* en kirghiz: un mot comme *ǰumša-* est "kirghizé" à l'initiale, mais laissé à sa forme ouïgour pour le reste. Il y a quelques autres points obscurs, par exemple la construction d'impératif-optatif en *-γilsun*, c'est-à-dire avec double suffixe; j'ignore si cette forme a été courante en ouïgour tardif. De même le mss. Schefer a des cas sporadiques de *b-* à l'initiale du singulier du pronom de la première personne (XXI, 6; XXIII, 8), ou encore un *bunda* (= *munda*) dans III, 3; ce ne sont pas là des formes ouïgoures, mais pas davantage kirghizes; elles se rapprochent du turc runique de l'Orkhon et de l'osmanli. Enfin, s'il est à la rigueur possible que les notations comme *qa'at* pour *qat*, *qa'ar* pour *qar*, *ta'am* pour *tam*, *ša'am* pour *šam* soient dûes à l'auteur du remaniement, il aurait fait preuve là, pour noter des formes longues, d'une initiative que l'habitude de l'écriture arabe ne lui suggérait pas, au lieu que de telles orthographes s'offraient aisément à l'esprit de quelqu'un qui, habitué à l'écriture ouïgour, était également influencé par la manière dont les Mongols employaient cette écriture. Je crois donc que ces formes allongées pouvaient se trouver déjà dans la rédaction proprement ouïgour des environs de 1300. A l'appui de cette conclusion, on pourrait être tenté d'invoquer le *qaqadaš* qu'on rencontre assez souvent en ouïgour au lieu de *qadaš*, "compagnon", "parent", mais il semble aujourd'hui bien établi non seulement que *qaqadaš* est plus ancien que l'époque mongole, mais qu'il est formé de deux mots *qa* et *qadaš* (cf. Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, p. 277); l'expression demeure d'ailleurs d'origine obscure (cf. peut-être aussi le mongol *qanī*, "compagnon", "parent"). Pour un cas de contraction attesté de bonne heure en turc, cf. le *mat* de Kūšγarī (Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, 121), qui me semble bien être identique à *marat*, "certes", du ouïgour et du mongol.

1) Le type de ces mots est ouïgour *altun*, en face d'*allin* de la plupart des autres dialectes; mais on a vu dans notre texte bien d'autres exemples, comme *čubug*, et même *aduy*, *quduy* et *čubuyan* là où le vocabulaire sino-ouïgour a encore des formes du turc commun en *-i-*, *adīy*, *qīdīy* et *čībīyan*. Bien que ce vocabulaire sino-ouïgour ait donc moins de formes en *-u-* que le manuscrit Schefer, il en offre cependant certaines assez caractéristiques; c'est ainsi que, comme équivalent du chinois 光明 *kouang-ming*, "éclat", "lumière", ce vocabulaire donne, à côté de *yarug*, un mot *yašug*, qui est évidemment le *yašiq*, "soleil", de Radlov, III, 248 et 254 (transcrit *yašiq* et *yažiq* en vertu des théories phonétiques particulières de Radlov).

et de la forme subsidiaire en *-γuluγ*, y compris la présence de mots persans (*ataš*, *dost*, *dušman*), mongols (*mürän*, *tüšimäl*, *qurïltaï*) et chinois (*bandäng*). Il est enfin remarquable qu'un certain nombre de mots jusqu'ici inconnus ou presque inconnus dans les autres dialectes turcs se retrouvent dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes de Pékin. L'accord est même si surprenant, avec des termes comme *naiwasiki* ("génie protecteur"), *qat* ("licorne"), *sibsinggir* ("cinabre"), *yig* ("cru"), *qaliq* ("étage"), *čimat* ("colère"), *iris qayas* ("valeureux"), *čibïyan* ("friandises"), *budun* (ou *bütün?*, "corps"), *sörmä* ("vin"), *bandäng* ("banc"), en grande partie si spéciaux qu'on ne se fût pas attendu à les rencontrer tous dans un vocabulaire qui a en tout moins de 800 mots, que si on tient compte de nombre d'autres expressions communes au vocabulaire sino-ouïgour et à la légende d'Uγuz, telles que *tük tülüg*, *toï berdi*, *šük boldi*, *biltürgülüg*, *sanayulusuz*, etc., on se demande si la rédaction originale ouïgoure de la légende d'Uγuz-khan n'était pas un des textes qu'on connaissait au bureau ouïgour de la cour des Ming et sur lesquels le vocabulaire sino-ouïgour a été établi.

Tout bien pesé, je crois que le manuscrit Schefer représente une version de la légende d'Uγuz-khan qui, rédigée en ouïgour de Tourfan vers 1300, a été remaniée en pays kirghiz, presque exclusivement au point de vue orthographique, dans le courant du XV^e siècle.